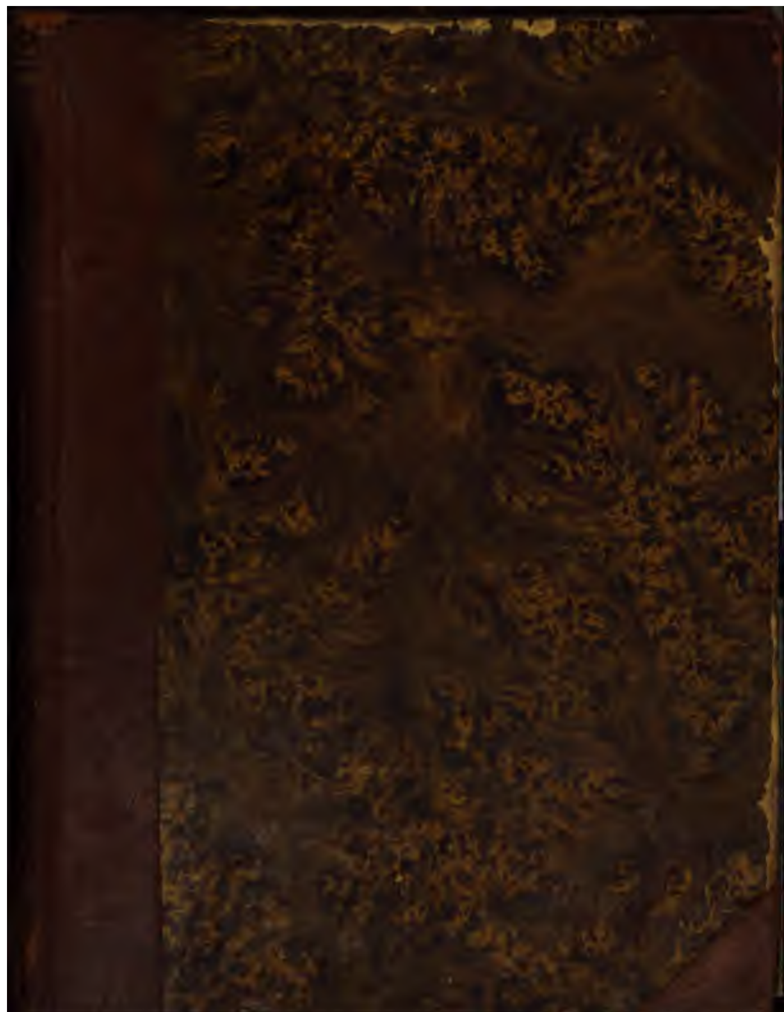
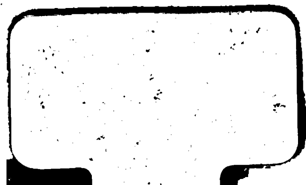








LE DIABLE BOITEUX

À

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME QUATRIÈME.

Stuttgart,
Rédaction de la Collection etc.
1832.



PARIS,

VILLE DE GARNISON.

„Les talons sur la même ligne, et
„rapprochés autant que la conformation
„de l'homme le permettra: les pieds
„un peu moins ouverts que l'équerre et
„également tournés en dehors; les ge-
„noux tendus sans les raidir; le corps
„d'aplomb sur les hanches et penché en
„avant; les épaules effacées et égale-
„ment tombantes; les bras pendants na-
„turellement; les coudes près du corps;
„la paume de la main un peu tournée
„en dehors, le petit doigt en arrière
„et contre la couture du pantalon; la
„tête droite sans être gênée; le menton
„rapproché du cou sans le couvrir; les
„yeux fixés à terre à environ quinze pas
„devant soi."

Position du soldat sans armes.
Première partie de l'*École du Soldat.*

„Ah! quel plaisir d'être soldat!
La Dame blanche.

„ Paris est pour les régiments dont se com-
pose l'armée, infanterie et cavalerie, une

véritable terre de promission, un Éden anticipé; il semble au plus grand nombre des chefs de corps que la France, cette belle France si convoitée, si jalousée par nos bons amis de l'extérieur, soit un désert où l'on ne rencontre qu'une oasis. Si l'on s'en rapporte à ces messieurs, un régiment n'est bien que là; comme beaucoup de gens, ils croient ou feignent de croire qu'on ne vit qu'à Paris, qu'on végète en province. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils y sont „près du soleil," et qu'ils aiment à se réchauffer à ses rayons vivifiants; c'est qu'ils s'y trouvent comme dans une serre chaude, où tout pousse plus promptement. Un ministre qui sait le cœur humain a toujours soin de tenir, comme on dit, la dragée haute aux ambitieux. Comme stimulant de zèle, il laisse apercevoir à chaque colonel Paris en perspective; à peu près comme on promet des bonbons à l'enfant studieux qui a bien mérité de ses professeurs.

La faveur, les considérations personnelles, souvent même l'obsession d'un seul homme, bien plus encore que le haut degré d'instruction, la belle tenue „ou le dévouement," décident aussi du séjour des troupes dans la capitale. Sous la restauration, avant que

la Charte ne fût une vérité, que l'opposition n'eût bravement endossé la livrée du ministère, un régiment dont le numéro nous échappe, est venu trois fois à Paris en deux années, parce que le colonel à qui la cour en avait confié le commandement, se trouvait avoir l'honneur d'être le frère de lait d'une des femmes de service de S. A. R. la duchesse de Berry. On connaît des régiments qui, en moins de dix ans, ont occupé quatre ou cinq fois la capitale; et d'autres qui, dans le même espace de temps, ne l'ont pas approchée de plus de cent lieues: le pouvoir ne permet pas à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il est assez rare qu'un colonel qui a du crédit ou qui croit en avoir, réunisse ses officiers sans leur parler „de la certitude officielle" qu'il vient d'acquérir d'un prochain séjour de son régiment à Paris. Sur cette assurance banale, qu'on ne révoque jamais en doute, il faut voir comme un corps d'officiers se livre à l'espérance, et quels sont les préparatifs. Les vieux fracs sont remis à neuf; on retourne les capotes; les épaulettes sont renouvelées; et chacun, après s'être occupé du moyen de se procurer de l'argent frais (ce qui se rapproche assez de

la recherche du grand œuvre), rêve aussitôt les douceurs du chapeau rond, et l'incognito de la *lévite* bourgeoise! car il faut bien se garder de croire que, même en dehors du service, il soit permis à un officier subalterne de se dérober pour quelques heures, sous des vêtements civils, à l'incommodité permanente de l'uniforme. Partout ailleurs qu'à Paris cette faculté lui est strictement interdite; il faut qu'il reste au carcan depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, et subisse incessamment les honneurs que lui doit toute sentinelle. Dans la bienheureuse Lutèce, au contraire, il n' st rigoureusement astreint à porter l'uniforme qu'aux revues ou aux prises d'armes; il doit même ne se montrer isolément dans les rues qu'en bourgeois, et n'avoir d'autre arme qu'un parapluie, symbole de la prudence.

Avez-vous quelquefois rencontré sur le boulevart du Temple, à l'heure où l'on commence à y persécuter l'innocence, dans l'intérêt de la saine morale, de rares promeneurs à l'allure décidée, au regard superbe, à ce je ne sais quoi qui tient du cheval échappé; s'ils marchaient par deux, au pas et en cadence; s'ils portaient la

redingote bleue, à coupe belliqueuse et strictement boutonnée; le chapeau rond, haut de forme, et toujours en arrière de deux ou trois révolutions de la mode; s'ils avaient le pantalon de couleur tranchante, la moustache régulièrement taillée et soumise aux lois de la symétrie comme les arbres du parc de Versailles; si enfin tous tenaient à la main un jonc ou un parapluie à canne; dites hardiment que vous avez vu des militaires d'une des casernes voisines.

Il faut qu'il y ait bien de l'attrait, bien de la magie dans ce mot de Paris, pour que les officiers de tout grade, sans aucune exception, envient, par-dessus tout, le séjour de la métropole! et cependant, à l'exception d'une indemnité qu'on leur alloue, en sus de la solde ordinaire, quels avantages les y attendent? Pour le soldat, le service est là vingt fois plus pénible qu'ailleurs, par suite de la multiplicité des postes, de l'importance de la consigne, et de la longueur des distances. Quant à l'officier, il faut, s'il est raisonnable, s'il sait imposer silence à ses passions, et surmonter ses habitudes militaires, qu'en franchissant la barrière par laquelle il est entré, il se soit décidé

à subir toutes sortes de privations; il sera d'autant plus malheureux à Paris, qu'il ne pourra faire un pas sans se voir exposé à mille séductions dangereuses, et auxquelles il lui est interdit de succomber. C'est un fait bien prouvé que, quelles que soient les ressources relatives de l'un comme de l'autre, ils ne sauraient voir se réaliser la moindre partie des brillants projets qu'ils forment en s'y rendant.

Pour la commodité du service militaire, on a partagé la capitale en quatre grandes divisions, dont les postes sont desservis par le régiment qui occupe la caserne la plus voisine.

Le nombre des casernes ou quartiers est de dix-sept, grands et petits, non compris les bâtiments militaires de la banlieue, tels que Vincennes, Saint-Denis, Courbevoie, et Ruel; et ceux des villes voisines où l'on est dans l'usage de tenir des garnisons, qui sont comme des annexes de la garnison de Paris, et qu'on place là, pour s'en servir au besoin, et les faire prudemment avancer dans les grandes occasions.

Sur la rive droite de la Seine, on trouve la caserne de la rue de Babylone, trop long-temps habitée par les Suisses, ces

amis de la maison, comme les appelle Béranger; celles des rues Verte et de la Pépinière; celles de la Nouvelle-France, de la Courtille, et de Popincourt, réservées pour l'infanterie; le quartier des Célestins, destiné à la cavalerie; l'ancien couvent de l'Ave-Maria, et enfin les Minimes et le quartier Saint-Martin, qu'occupe une moitié à peu près de la garde municipale.

Sur la rive gauche, s'élèvent l'École militaire, où l'on place à la fois de l'infanterie et de la cavalerie; les quartiers de Belle-Chasse et du quai d'Orsay, la caserne de la rue de Tournon, qu'habite une autre fraction de la garde municipale, et les casernes auxiliaires des rues du Foin-Saint-Jacques, Mouffetard, et de l'Oursine.

Le lieu dit *la manutention*, où se fait le pain que mange la garnison, la salle des conseils de guerre située rue du Cherche-Midi, deux hôpitaux (le Val-de-Grâce et le Gros-Caillou), et enfin la prison de l'Abbaye où les militaires seuls ont l'honneur d'être admis, complètent les établissements militaires de Paris. Nous laissons en dehors, à dessein, le ministère de la guerre et l'hôtel des Invalides, qui sont affectés aux intérêts généraux de l'armée,

La force militaire en permanence à Paris, force qui dépasse rarement trente mille hommes en temps ordinaire, est placée sous les ordres immédiats d'un lieutenant-général commandant la 1re division territoriale, et d'un maréchal-de-camp commandant la place, dont l'état-major semble, par parenthèse, avoir fait, depuis longues années, le vœu de s'enterrer vivant dans l'entresol d'un des hôtels de la place Vendôme. Les chefs de corps de la garnison ne reçoivent d'ordre, pour le service journalier, que de ces deux notabilités, sur lesquelles repose particulièrement la tranquillité de près d'un million d'individus, et qui se trouvent ainsi spécialement chargés de la répression légale de l'émeute. Autour de chacune des casernes de Paris se meut une population industrielle, quasi militaire, et qui, placée là en apparence pour subvenir aux besoins de tout genre de la garnison, ne s'y est en effet établie que pour subsister aux dépens de ceux qu'elle fait vivre. Ces diverses colonies marchandes dont les mœurs, les habitudes auraient droit à une description à part, se composent : 1° de deux ou trois petits traiteurs, faisant ce qu'on appelle *la cuisine bour-*

geoise (attendu qu'il faut que tout ait son nom), où les officiers de tout un corps jeûnent, par grade, à discrétion, moyennant une rétribution de cinquante ou soixante francs par mois, et qui s'intitulent modestement *restaurateur*, malgré le démenti en action qu'ils donnent deux fois par jour à leurs infortunés pensionnaires; 2° d'une demi-douzaine de cafés où se répartissent, selon les règles sévères de la hiérarchie, les officiers et sous-officiers; 3° d'un nombre illimité de petits détaillants, de marchands de comestibles, et de tous les débitants de vin qui ne craignent pas de mettre la paisible clientèle de leur cave à l'entresol, en rapport avec des consommateurs armés que la garde du poste voisin, dont ils faisaient partie la veille ou qu'ils composeront le lendemain, vient arracher presque tous les jours, à l'heure de l'appel du soir, aux douceurs du culte bruyant de Bacchus.

Presque tous les appartements, ainsi que les chambres du voisinage dont peut disposer, en se gênant, cette partie intelligente de la population parisienne, sont meublés par elle avec la plus rigoureuse parcimonie, et disposés pour recevoir des

officiers, rien que des officiers. C'est là qu'on pourrait, au besoin, retrouver le plus grand nombre de ces meubles, respectables par leur ancienneté, qui ont figuré cent fois aux ventes de l'enclos du Temple. Le trésor public, toujours peu prodigue de ses fonds, quand il s'agit des braves qui doivent savoir jouer leur vie à croix ou pile, au premier signal du tambour, ne comptant que vingt-quatre francs par mois aux capitaines, et dix-huit aux lieutenants[1], pour frais de logement et d'ameublement, on conçoit que ceux-ci sont forcés de se contenter d'un peu moins que le strict nécessaire, et qu'ils ne sont pas précisément à même de prendre, dans ces modestes demeures, une idée bien exacte du *confortable*. Pour eux, l'essentiel est que les issues du logement soient d'un accès facile, et que le logeur n'élève jamais la prétention insolite d'exercer un contrôle bien sévère sur les actions du logé.

A ces industriels, qu'une fréquentation de tous les instants avec les corps qui ont successivement gardé Paris, depuis la Fédération jusqu'à nos jours, a dressés à des

---

[1] Hors Paris, cette indemnité diminue d'un quart.

complaisances de plus d'un genre, il faut ajouter nécessairement quelques centaines de pudiques veuves, dont les époux n'ont jamais, de mémoire de voisine, fait acte de légitime présence auprès de leurs tendres moitiés; et enfin, là comme ailleurs, comme partout, plusieurs *brigades* de ces observateurs bienveillants, qu'en bonne police on juge à propos d'attacher, sans mission patente, aux pas de la classe armée; classe généreuse, sans arrière-pensée, et dont le dévouement n'est jamais ostensiblement mis en question par ceux qui la font mouvoir à leur gré.

Si l'on excepte les chefs de corps, qu'une invitation de la cour autorise quelquefois à se divertir officiellement, en grande tenue, dans les salons des Tuileries, et à qui l'on permet d'être coudoyés tous les mercredis, par la tourbe des militaires d'antichambre, qui foulent les tapis du ministère, on ne rencontre que peu ou point d'officiers de la garnison, dans les réunions parisiennes. Un militaire doit être puissamment recommandé, ou se recommander lui-même encore plus puissamment, pour jouir de l'honneur de se voir admis dans les sociétés particulières. Les liens de

parenté ne suffisent pas toujours ; la faute en est, nous n'hésitons pas à le dire, aux officiers en général, bien plus qu'aux gens qui seraient en état de les accueillir : soit timidité, défiance d'eux-mêmes, soit *déshabitude* du monde, nos officiers de troupe recherchent peu les occassions de se produire ; il en est même qui éprouvent à un tel point le besoin de passer la journée entière au billard, à l'estaminet, qu'ils n'oseraient concevoir la pensée de sortir un instant du cercle étroit de leurs habitudes antisociales.

Il n'y a donc guère qu'ennuis, fatigues et désappointements, pour les officiers qui composent temporairement la garnison de Paris. En province, cès messieurs sont partout, s'ils veulent s'en donner la peine, tout-à-fait à la hauteur des habitants de la classe riche. A Paris, il n'en est pas précisément de même : un clerc de notaire ou d'avoué, un commis marchand est officier dans la garde citoyenne ; il porte l'épaulette et l'épée, et souvent même cette croix si prodiguée, et qu'on ne voit pas briller sur des poitrines que l'étranger a senties au bout de ses bayonnettes ; il est reçu, sans difficultés aucunes, dans maints

lieux dont les portes ne s'ouvrent jamais pour les officiers. Une prévention que l'on ne combat pas assez, qui, aujourd'hui où l'on ne vaut que par ses œuvres, et point du tout par l'habit que l'on porte, ne devrait plus exister, leur fait perdre à Paris le rang que personne ne leur dispute en province, et qui devrait leur être assuré partout.

L'exiguïté de leurs ressources financières les éloigne aussi du monde; et à Paris plus qu'ailleurs. En province, un officier entre au spectacle, et sort impunément du café sans se voir dans la terrible obligation de payer comptant le délassement qu'il y va chercher. A Paris, il faut qu'il ait sans cesse l'argent à la main; là, plus d'abonnement théâtral, moyennant un jour de solde, payé à la fin du mois; plus de ces bénévoles dames de comptoir, à qui l'on se contente de dire, en lançant l'œillade classique et en rajustant son col dans la glace: „Ecrivez, c'est moi qui paie.„ Étranger partout ailleurs qu'à la caserne et chez le traiteur, où il prend ses repas, l'officier cesse tout-à-fait d'être un homme privilégié dans cette ville d'or et de boue, où l'on n'accorde de crédit qu'au riche et à l'intri-

gant; il rentre là dans la classe vulgaire des consommateurs. Mais ce n'est pas assez de ce fâcheux déboire; adieu les douces jouissances de l'amour-propre; à Paris, tout le monde a des prétentions au savoir; on n'y rencontre que des gens d'esprit et des sots; et s'il lui échappe en public une de ces gravelures qui, depuis un siècle ou deux, jouissent de l'heureux privilége de faire rire les départements, un de ces bons mots fossiles, de ces calembours antédiluviens, qui font immuablement fortune en garnison, il doit se résigner à en voir l'effet totalement manqué.

Et pourtant, lorsque viendra des bureaux de la guerre l'ordre qui exilera de nouveau dans quelque coin oublié de la France, le régiment qui achève à Paris une laborieuse station de quelques mois, qu'auront fait, qu'auront appris, qu'auront vu les militaires qui le composent? De quels plaisirs de bon goût auront joui ceux qui ne demandaient qu'à s'en montrer dignes? Quelle maison de bonne compagnie leur aura permis l'entrée de ses salons? Auprès de quels professeurs les moins dissipés auront-ils pu ajouter à la somme de leurs connaissances acquises? Quel sera

le nombre enfin de ceux qui auront cherché à utiliser leur séjour dans cette immense cité, véritable abrégé de l'univers?

Ils auront arpenté plusieurs fois par semaine, en armes, au pas accéléré de cent vingt à la minute les rues qui conduisent de leur caserne au Champ-de-Mars, ou à la plaine de Grenelle, ou aux différents postes que dessert la garnison; dans les moments de loisir que leur laisse un service constamment pénible, ils se seront promenés sous les galeries du Palais-Royal; ou transportés en bâillant de la fontaine inachevée de l'*Éléphant*, au monument inachevable, qu'on nomme indifféremment la Madelaine ou le *Temple de la Gloire*. On les aura vus dans les guinguettes du boulevart extérieur, à l'estaminet, dans les théâtres où fleurit le mélodrame, et qu'abandonnent même les cuisinières qui ont appris à s'en moquer; ou mieux encore, chez les *Puces travailleuses*, aux chevaux de Franconi. Quelquefois, mêlés à des provinciaux encroûtés, il se seront assis sur les tabourets d'acajou du café des Mille-Colonnes, ou n'auront pas craint de s'enfouir sous les voûtes enfumées du café des Aveugles.

C'est, hélas! tout au plus si quelques-uns des plus lettrés auront pris sur eux de se glisser, à la faveur d'un billet *gratis*, payé comptant chez le revendeur, dans le parterre de la Comédie-Française, ou au paradis de l'Académie-Royale de musique. Très-certainement, bien peu auront eu le temps de visiter nos grands monuments publics: du Louvre, les plus curieux auront entrevu la colonnade; et, du Jardin des Plantes, la ménagerie.

Toutefois, si vous les écoutez, à leur retour en province, ils improviseront de suaves parties de plaisir, dont leur imagination seule aura fait les frais; ils parleront du *ravissant séjour de Paris*, des additions sans nombre qu'ils auront faites à la liste de leurs conquêtes, et regarderont peut-être en pitié ceux de leurs camarades d'un autre corps, à qui un caprice bureaucratique aura interdit inhumainement jusque-là le bonheur de boire à longs traits dans la coupe des délices de *Pantin*.[1]

L. MONTIGNY,
capitaine au 65e régiment.

---

[1] C'est ainsi qu'on appelle Paris dans l'argot militaire.

LA COUR DE FRANCE.

EN MDCCCXXX.

Vous avez pensé, mon cher Ladvocat, que le château des Tuileries occupait assez de place dans le panorama de Paris, pour qu'il fût nécessaire de le comprendre dans la riche galerie que vous publiez ; et c'est à moi, peintre inhabile, mais consciencieux, que vous avez demandé d'en tracer le tableau fidèle. Vous m'avez dit qu'ayant habité ce palais pendant quinze années, je devais en connaître les détours, et qu'il m'appartenait d'y introduire vos nombreux lecteurs, afin de leur montrer de près les hôtes de cette royale demeure. „Vous pour-

„rez, avez-vous ajouté, vous croire encore „à votre bureau, distribuant à la curiosité „ou au dévouement des billets d'admission „à quelque fête ou cérémonie, et ce sera „pour vous une douce illusion.“ Non, je ne me laisse point entraîner par un attrait de cette nature; j'ai vu la cour d'assez près pour être blasé sur ses illusions, comme l'est, sur celles de la scène, un vieil habitué du théâtre. Il faut du vrai pour me toucher; et ce n'est pas lorsque les évènements m'ont replongé dans mon obscurité première, que je puis m'abandonner à des rêves d'orgueil ou d'ambition. Je n'étais pas d'ailleurs monté si haut, que ma chute dût ébranler ma raison et bouleverser ma philosophie. J'étais arrivé juste à ce point de vue qui donne aux objets leurs véritables proportions: je n'étais ni trop près, ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, pour ne pas bien voir et bien juger; et c'est dans cet observatoire que je vais me replacer pour satisfaire, autant qu'il est en moi, à votre demande.

Mais ne devrais-je pas être arrêté par la composition même de votre livre? J'y vois partout les critiques les plus vives et les plus mordantes, sur les travers, les vices et les ri-

dicules des différentes classes de la société. Rarement l'éloge vient se placer dans ces pages spirituelles dont Sterne et Addison auraient envié la malignité; et moi, qui n'ai presque que du bien à dire, parce qu'avant tout je veux être vrai, n'ai-je pas à craindre qu'au milieu de cette foule d'articles si piquants et si ingénieux, le mien ne ressemble à ces fruits sans saveur qu'on place au dessert pour faire nombre, avec la certitude que personne ne s'avisera d'y toucher. Mais qu'importe? il est peut-être encore des cœurs qui rêvent au passé; c'est pour eux que j'aurai écrit, si je ne puis espérer être lu de ceux qui l'ont déjà oublié, ou qui ne l'ont jamais connu.

Ne dois-je pas encore craindre qu'on ne dise: „Il a servi quinze ans la famille exi-„lée: il lui a dû l'existence des siens: la „reconnaissance le fera parler; il a sûre-„ment l'habitude de flatter ses maîtres: dé-„fions-nous donc de ce qu'il nous dira.“ A Dieu ne plaise que je m'offense jamais du reproche de reconnaissance et de fidélité; ce sont des vertus trop rares pour qu'on n'en soit pas fier, quand on les sent dans son cœur. Que l'on m'accuse donc de flatterie, soit, j'y consens; mais, du moins,

nées, avec ses portes enfoncées, ses meubles brisés, ses glaces fendues, ses tentures déchirées, ses tableaux souillés, ses registres lacérés; ses registres, dont le plus maltraité était celui des secours, peut-être parce que plusieurs des vainqueurs voulaient en faire disparaître leurs noms. Loin de rappeler ces faits affligeants, je voudrais pouvoir les effacer de la mémoire des hommes. Malheureusement ces faits sont de l'histoire, et l'histoire inexorable les dira.

Reportons-nous à des jours plus heureux, et tâchons de vous faire assister à quelques unes des fêtes et cérémonies de la cour de Charles X. Mais, comme vous n'avez pas d'habit français, n'entrons point par le grand escalier. Il se trouve là un homme qu'on appelle un Suisse, quoiqu'il soit Français, qui vous dirait que l'étiquette ne permet pas d'entrer en bottes dans le palais du roi. Vous maudiriez l'étiquette, sans songer que c'est elle qui impose à la vanité l'obligation d'enrichir le travail. L'escalier par lequel je vous introduis est libre de cette gêne. Vous êtes étonné que les marches en soient plus usées que celles de l'autre; c'est qu'il conduit à la caisse

des aumônes, à cette cassette qui est l'opposé du tonneau des Danaïdes, car on y puise sans cesse, et elle n'est jamais vide. Montons encore, et traversons ce *corridor noir* où logent à droite et à gauche, dans des chambres étroites, incommodes, et cependant enviées, le grand seigneur et le valet de chambre, le maîtred'hôtel et le médecin, l'aide-de-camp et l'aumônier, le gentilhomme et le roturier. Là, tous les rangs, toutes les dignités, tous les grades sont confondus. Quand nous nous rendrons au jugement dernier, je suppose que nous passerons tous par un corridor noir, qui, comme celui des Tuileries, réunira toutes les distinctions sociales.

Maintenant, descendons un étage, et entrons chez le premier gentilhomme de la chambre, l'un des grands officiers de la maison. Demandons-lui des billets pour assister à la cérémonie de la cène, et quand nous les aurons obtenus de son obligeance habituelle, faisons des vœux pour que la veille il n'y ait pas eu entre lui, le capitaine des gardes et le grand-maître des céremonies, quelques débats sur les droits, priviléges ou attributions de leurs charges respectives. Il ne serait pas bien sûr alors

que le garde-du-corps nous laissât entrer, tant sa consigne est soumise aux petites vengeances de son chef. Mais cette fois, tout est d'accord: le garde-du-corps n'a rien dit, l'huissier de la chambre a pris notre billet, et le valet de chambre nous a indiqué notre place derrière les dames. Quel charmant coup d'œil, et quel air de fête présente cette cérémonie religieuse! La chapelle du château ne pouvait la contenir dans son étroite enceinte, et c'est la galerie de Diane qu'on a disposée pour cette solennité. Je vous vois sourire, en portant vos regards sur les riches peintures qui décorent le plafond de cette galerie. L'Amour et Psyché, Diane et Endymion, Hercule et Omphale, tous les dieux, toutes les déesses du paganisme, semblent peu propres à orner la pompe d'une cérémonie chrétienne. Mais baissez les yeux; voyez s'élever ce simple autel, où Dieu va descendre, cette chaire, où va parler son ministre, et vous ne serez plus tenté de sourire, car vous aurez compris toute la distance qui sépare l'erreur de la vérité.

A l'une des extrémités de la galerie est dressée une vaste table, sur laquelle treize plats de différente nature, sont treize fois

répétés et rangés avec symétrie; chacun d'eux est orné de fleurs odorantes, qui répandent un parfum délicieux. Dans toute l'étendue de la galerie, trois rangs de gradins sont disposés à droite et à gauche: ils contiennent d'un côté des dames, dont les parures élégantes sont un peu mondaines, mais dont l'aspect est enchanteur; et le livre qu'elles tiennent à la main, mais qu'elles n'ouvrent pas, atteste du moins leur pieuse intention.

En face de la tribune réservée à la famille royale, et sur des gradins plus élevés, sont rangés treize jeunes enfants pauvres, représentant les treize apôtres; car lors de la cène, Judas n'avait pas encore renié Dieu. Rien n'est à la fois plus comique et plus touchant que le soin des mères pour faire briller la beaute de leurs enfants, sous la chemise blanche et la robe rouge, dont la munificence royale les a revêtus. Voyez comme elles sont indifférentes au spectacle pompeux qui les environne: elles n'ont des regards que pour leurs fils, la veille encore, couverts des livrées de la misère, aujourd'hui si frais, si propres, si beaux. Voyez couler de leurs yeux des larmes d'orgueil et de joie; je ne crois pas qu'il

en fût une seule qui ne se crût un objet d'envie pour toutes les mères.

A la suite des apôtres était placée la musique du roi, ayant pour chefs Cherubini et Lesueur, pour directeur Plantade; et formant, par la réunion de tous les talents, un ensemble d'exécution qui ne connaît aucune rivalité, et qui sera long-temps regretté.

Mais tout à coup une voix s'élève, et dit: Le roi: voyez comme chacun s'avance, se penche, se presse pour l'apercevoir; il salue avec cette grâce qui lui est naturelle, qui n'a rien d'un vieillard, et le respect seul contient l'élan que sa bonté semble encourager. L'office divin est près d'être achevé avant que l'on ait songé à prier. Le sermon vient ensuite, et on l'écoute dans la confiance qu'il ne faut pas moins qu'un Bossuet et un Massillon pour prêcher devant la Cour; on est trompé dans son attente, mais l'on se console, on a bien vu le roi. Comme on le suit des yeux, pendant que, par un pieux usage des rois de France, il lave lui-même les pieds des treize apôtres, en signe d'humilité chrétienne! Riez, impies, de ces touchantes solennités du culte de vos pères; mais si vous y assis-

tez une seule fois, vous ne rirez plus. Tout n'est cependant pas sévère et religieux dans la cène; les officiers des cérémonies et de l'autel s'avancent en procession, tenant à la main les insignes de leurs charges et des bouquets; après eux marche le dauphin de France, suivi des grands officiers. Ils viennent treize fois de suite chercher le pain, le vin et les plats destinés aux apôtres. Ils les portent au roi, qui les dépose dans des corbeilles aux pieds de chaque enfant; il y joint pour chacun d'eux le don d'une bourse, contenant treize pièces de cinq francs. Alors la cérémonie est achevée, et le roi peut se dire! „J'ai fait mieux qu'un acte de „dévotion ou d'humilité; j'ai fait le bon„heur de treize familles.“

Maintenant que nous avons vu le roi très-chrétien, abaissant la majesté royale devant ceux que le P. Bridaine appelait les meilleurs amis de son Dieu; cherchons à le voir dans cette cérémonie, qui naguère encore rappelait seule les anciennes traditions de la chevalerie. Là, il est non-seulement roi de France, il est aussi grand-maître de l'ordre du Saint-Esprit. Cet ordre, fondé par Henri III, que tous les

souverains de l'Europe étaient fiers et heureux de porter, cet ordre qui décorait la poitrine d'Henri IV, de Louis XIV, et de tous les grands hommes de guerre et d'état des deux derniers siècles; cet ordre, la récompense la plus glorieuse et la plus enviée des grandes illustrations de l'époque actuelle; la révolution dernière n'a pas voulu qu'il survécût à la monarchie.

La dernière cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit eut lieu le 30 mai 1830, jour de la Pentecôte. La direction des fêtes et cérémonies avait déployé tout le luxe de ses tentures, pour décorer le grand vestibule et la galerie de pierre qui conduit à la chapelle; le goût le plus parfait a toujours présidé aux travaux de ce genre, et ceux qui se rappellent Notre-Dame le jour du baptême du duc de Bordeaux, et la cathédrale de Reims au sacre de Charles X, rendront toute la justice qui est due au talent ingénieux et fécond de MM. Hittorff et Lecointe, et aux pinceaux de Cicéri.

Le chapitre de l'ordre se tint à 11 heures dans le grand cabinet. Là s'étaient rendus dans leurs riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, les chevaliers déjà reçus, portant

en sautoir le collier de l'ordre, et sur le manteau la plaque d'argent, insigne brillant de leur dignité. Le roi, dont ce costume relevait encore l'élégance chevaleresque, présida le chapitre assemblé; puis le cortége se mit en marche pour la chapelle, où devaient être reçus les chevaliers promus nouvellement. Ils s'avancent sur deux rangs, et traversent une double haie de dames élégamment parées; on regarde, on nomme les chevaliers à mesure qu'ils défilent, et souvent des observations malignes résultent des rapprochements bizarres qu'opère l'ordre du cortége. La s'avancent côte à côte et sur la même ligne comme pour montrer l'envahissement des illustrations nouvelles sur le domaine de la vieille aristocratie:

Le duc de la Trémouille et M. Lainé;

M. Ravez et le duc de Montmorency;

Puis pour attester que l'ambition peut arriver au même but par divers chemins:

Le duc Decazés et le comte de Villèle;

Le comte de Peyronnet et le duc de Dalmatie.

Puis enfin, pour montrer comment deux gentilshommes comprennent différemment leurs devoirs

Le duc de Mortemart et le vicomte de Châteaubriand.

Une circonstance particulière donnait un attrait plus vif de curiosité, et ajoutait un intérêt plus touchant à cette cérémonie: le roi recevait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le jeune duc de Nemours, en présence de toute sa famille. Il n'est personne qui ne se rappelle l'air noble et gracieux du jeune prince et l'émotion profonde qu'il ressentit à la voix de l'auguste vieillard, qui lui traçait les devoirs d'un preux chevalier. On eût dit un père heureux et fier de trouver, dans son fils, un cœur où germeraient sans peine des semences d'honneur et de loyauté. Tous les spectateurs étaient attendris: une mère pleurait; et je fis des vœux pour que ses larmes fussent les dernières qu'elle eût à répandre.

Passerons nous maintenant de cette grave et imposante solennité à ces fêtes si animées, si joyeuses, qui ramenait tous les ans à Saint-Cloud, la Saint-Henri? Vous montrerai-je le Trocadéro, se peuplant de jeux de toute espèce, de boutiques de tout genre, où les acteurs les plus renommés de la capitale, transformés en marchands forains, distribuaient avec grâce à tout venant des

chansons, des jouets, des bonbons et des fleurs, pour la modique rétribution d'un remercîment? Vous ferai-je assister avec toute la cour, dans ce vaste amphithéâtre élevé en trois jours, à cette brillante représentation du drame héroïque de *Bisson*, où Franconi et ses acteurs, hommes et chevaux, donnèrent tant de preuves de leur rare intelligence? Voyez comme, au sortir de ce spectacle, le duc de Bordeaux rassemble sa petite armée d'enfants, les fait manœuvrer, au milieu de la foule étonnée, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine; le voilà qui l'entraîne vers ces jeux gymnastiques, où il donne à tous l'exemple de l'adresse, de la force et de l'intrépidité. Tous les spectateurs frémissent du danger auquel il s'expose; mais lui ne craint rien: il s'écrie: *A moi, Français!* et, d'un pas assuré, il monte à l'assaut, et va planter son drapeau à l'extrémité d'une planche étroite et mal affermie. Puis, un instant après, se mêlant aux soldats du poste voisin, il joue avec eux aux quilles comme un camarade; mais il a soin de perdre la partie, quand il est sûr de la gagner; car il veut être généreux, sans qu'on lui en ait l'obligation. Peut-être

aussi aimerez-vous à voir cet aimable enfant, recueillant avec une ardente attention les leçons de ces deux habiles instituteurs, MM. de Barande et Colart; et s'attachant surtout à l'histoire de son pays, et réfusant obstinément d'appeler autrement que le *mauvais connétable*, le connétable de Bourbon, qui, suivant lui, ne méritait plus de porter ce nom, puisqu'il avait porté les armes contre son roi.

Mais où m'ont emporté mes souvenirs? Nous voici à Saint-Cloud, et je ne devais parler que des Tuileries; les jeux d'un enfant m'ont fait oublier les pompes de la cour.

Elle n'était pas sans éclat, cette cour dont le luxe, qui cependant n'avait rien d'exagéré, était un puissant mobile de la prospérité du commerce. Ces trois cents gentilshommes de la chambre, ces écuyers cavalcadours, ces officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, couverts de riches habits brodés d'or, étaient autant de tributaires de l'industrie, et lui payaient avec joie un impôt de vanité. Nous oublions trop que le pain du pauvre est dans la main du riche, et qu'il vaut mieux que ce pain soit pour lui le prix du travail, que le don de la charité.

Afin de nous réconcilier avec ce luxe, que l'on blâmait si légèrement, assistons à ces *jeux du roi*, où toutes les notabilités sociales étaient invitées. Depuis huit jours, on sait d'avance dans les ateliers de Paris qu'il doit y avoir cercle à la cour; car on ne peut suffire aux commandes qui s'y multiplient. Tailleurs, couturières, brodeurs, modistes, coiffeurs, bijoutiers, etc., tous se rejouissent, et le bonheur de l'invité qui se rend à la fête dans un brillant équipage est partagé par l'ouvrier qui le voit passer.

Hâtons-nous de nous mettre à la suite de ces mille voitures qui s'avancent en ordre dans la cour des Tuileries, longtemps avant l'heure indiquée sur les lettres d'invitation; car ce n'est pas comme dans ces bals de société où il est de bon ton d'arriver tard afin de produire plus d'effet. Ici on veut être des premiers à recevoir un regard du roi. Mais déjà les rangs se pressent dans ces vastes salons où l'éclat des bougies répand un jour si favorable sur la beauté des femmes et sur le luxe de leurs parures. Il est impossible de se figurer, sans l'avoir vu, le magnifique spectacle que présentaient la salle du trône et

la galerie de Diane, lorsque l'œil en embrassait tout à coup l'ensemble éblouissant: il n'était personne qui, en entrant, ne s'arrêtât pour l'admirer.

Là sont réunis, le ministre passé songeant aux moyens de ressaisir le pouvoir, le ministre présent préoccupé de la crainte de le perdre, et le ministre futur rêvant aux chances qu'il a pour s'en emparer. Tous les trois se saluent, se serrent la main avec affection; on les prendrait pour des amis. Là, se groupent des pairs de France qui, fiers de leur droit d'hérédité et confiants dans sa durée, estiment et calculent ce que vaut un fils aîné de pair, et par quelle dot la fille d'un banquier peut acheter un titre de comtesse et ses entrées à la cour. Ce ne sont point seulement les pairs de Louis XVIII et de Charles X qui se livrent à ces espérances: je vois d'anciens sénateurs de Napoléon partager ces illusions dont ils sentent aujourd'hui tout le néant. Voici près d'eux de vieux généraux qui, depuis la République jusqu'à Charles X, ont servi tous les gouvernements. Le drapeau a changé, mais qu'importe? l'honneur militaire n'a point failli, car depuis nos révolutions, il leur est impossible de le placer ail-

leurs que dans le courage. Ils causent entre eux de l'espoir d'une guerre, comme s'ils étaient encore en état d'en supporter les fatigues. Mais ils ne peuvent s'empêcher, malgré leur anciens souvenirs, de rendre hommage à ces jeunes officiers de la garde royale, qui, par leur tenue, leur discipline, leur savoir, et leur vaillance, n'avaient à envier à ceux de cette vieille garde qui fit trembler l'Europe, que l'occasion de se montrer leurs dignes successeurs. Je ne sais pourquoi il me semble voir ces hommes, à larges épaulettes, jeter des regards dédaigneux sur cette foule d'hommes en habits bleus, dont le collet brodé de fleurs de lis d'argent révèle les fonctions législatives. Les soutiens du ministère s'étonnent qu'on ait invité tant de membres de l'opposition, et ceux-ci se plaignent de l'être moins souvent, et en plus petit nombre que leurs adversaires. Il n'y a point là cependant de côté droit, de côté gauche, ni de centre; on est presque du même avis sur la loi qu'on discute dans le salon des Tuileries; et si le scrutin se faisait là, l'urne ne contiendrait que des boules blanches, tant était grande encore alors l'influence d'une invitation au jeu du roi: elle

valait presque le dîner d'un ministre d'aujourd'hui.

Mais un profond silence succède tout à coup au bourdonnement des conversations particulières; le roi paraît, suivi de toute sa famille; il circule lentement dans les salons et trouve dans son cœur le secret de dire à chacun le mot qui doit lui plaire. C'est aux femmes surtout qu'il sait l'art de faire le compliment qui les flatte sans les embarasser; il n'en oublie aucune, tant il craint de faire de la peine, et c'en serait une véritable que de ne pas obtenir un mot du roi. J'ai long-temps été tenté de croire que ce besoin d'obtenir un moment l'attention du souverain, était une petitesse de courtisan; mais depuis que j'ai vu, de mes yeux, les députés les plus ardents de l'opposition, les hommes les plus fiers et les plus indépendants, M. Benjamin Constant lui-même, se presser, se pousser, pour arriver au premier rang, afin d'être aperçu par Charles X, et s'enorgueillir d'une phrase obligeante, comme un général le ferait d'une victoire, j'ai été forcé de reconnaître qu'il y avait, dans les regards et dans les paroles d'un roi de

France, un pouvoir magique devant lequel tombaient toutes les préventions humaines.

Je ne dois pas finir le tableau de ces brillantes réunions sans parler des membres du corps diplomatique, qui en augmentaient l'éclat par la richesse et la variété de leurs costumes, et sans faire mention des hommes de la cour de Charles X. Je sais qu'il est convenu, sur les théâtres et dans les carrefours, qu'un seigneur de la cour est un être imbécile, bas, cupide, et insolent. Ceux qui les voient tous ainsi, ressemblent à ce voyageur qui, traversant rapidement une ville, et apercevant à une fenêtre une femme dont les cheveux étaient roux, en conclut, et écrivit que toutes les femmes de cette ville étaient rousses.

L'homme de cour, tel que je l'ai vu presque toujours depuis la restauration, est fier de sa naissance et de son nom; mais il sait qu'il n'a pas plus de raison de s'en glorifier, qu'un chanteur de la voix que lui a donnée la nature, et qu'un homme riche de la fortune qu'il doit à ses pères. Dévoué au roi, il ne se croit pas l'humble serviteur des ministres, et quand sa conscience le lui prescrit, il se place dans les rangs de l'opposition. Il est d'une extrême

politesse, car il a vu que c'était le moyen le plus sûr de faire reconnaître sa supériorité sociale. Il rend justice au mérite, il l'estime, il l'aime, il l'admire franchement et sans envie; mais il ne faut pas que ce mérite se trouve chez un homme d'un rang égal au sien, car alors il est tenté de le lui contester. Il est généreux, car il aime à suivre l'exemple du maître qu'il sert; il sait d'ailleurs que la générosité est une vertu noble et grande, et s'il ne se fait pas toujours un bonheur de l'exercer, il s'en fait du moins un devoir. Sans être savant, il n'est étranger à aucune science, il trouve le secret de paraître connaisseur dans les arts, quand il ne l'est pas réellement; mais il ne s'érige plus en protecteur des artistes, il est leur ami. L'empire de la plume blanche et du talon rouge étant détruit, il et forcé d'être aimable pour être aimé: enfin il a des mœurs, ce dont il s'étonne comme du plus grand changement que la révolution ait opéré.

Tels sont en général, les courtisans de notre siècle; mais parmi eux, il s'est trouvé des hommes qu'on se plaisait à injurier, sans doute parce qu'ils étaient placés sur

les marches du trône qu'on voulait abattre: des hommes pleins de courage, de talent et d'énergie, dévoués sincèrement aux vrais intérêts du peuple, qui les haïssent sans les connaître; des hommes qui ont trouvé dans leur âme noble et loyale, dans leur amour pour le pays, cette éloquence vive et profonde, généreuse et forte, vraie et passionnée, qui n'a rien de la chaleur factice de l'avocat, ni de la pompeuse faconde du politique, mais qui étonne, émeut, persuade ceux-là même qui d'avance sont décidés à les combattre et à sacrifier leur conviction à leur opinion de commande et à leur ambition du moment; des hommes enfin qui, voyant l'impossibilité de faire le bien, et ne voulant point participer au mal qui peut se faire, rentrent dans la vie privée, et emportent dans leur retraite les regrets, l'estime, et l'admiration de leurs concitoyens; je n'ai pas besoin de les nommer.

Les jours consacrés aux *Jeux du Roi* n'étaient pas les seuls où les sommités sociales fussent admises à la cour. Le peuple avait aussi sa fête, et c'était celle du roi. Ce jour-là, pas une larme qui ne fût essuyée, pas une chaumière qui ne fût

heureuse, pas une famille qui n'eût du pain. Mais comme cette fête ne fut point célébrée en l'an de grâce 1830, je ne rappellerai que le premier jour de l'année, ce jour où, suivant l'usage, tous les différents corps de l'état viennent renouveller au souverain, quel qu'il soit, les mêmes hommages et les mêmes vœux, et lui jurer périodiquement le même amour et la même fidélité. J'avoue que ces discours uniformes que prescrit l'étiquette, que ces sentiments, plus ou moins vrais, exprimés en phrases plus ou moins sonores, suivant l'opinion et le talent de l'orateur; n'ont j'amais eu de prix à mes yeux que parce qu'ils donnaient souvent lieu à des réponses pleines de sens et de bonté. Charles X avait, dans ces occasions, une facilité et une grâce d'élocution qu'on ne peut lui contester.

C'était aussi le premier jour de l'an qu'avait lieu le grand couvert. L'usage qui obligeait le roi et sa famille à dîner en public, ne pouvait avoir rien de pénible pour Charles X. Il ne devait pas craindre qu'on le comparât à ces monarques d'Orient, qui pensent que, lorsqu'ils ont bien dîné, aucun de leurs sujets ne doit avoir faim. Il savait que le vœu d'Henri IV était

réalisé, et que la poule au pot ne manquait ni à l'artisan industrieux, ni au laborieux cultivateur.

Si ces dîners d'apparat n'étaient pas pour lui sans charmes, combien il se trouvait plus heureux encore lorsque le jour des Rois ramenait ce dîner de famille dont l'usage lui faisait un devoir si doux! J'aime ces anciennes coutumes de nos pères qui se transmettent de génération en génération, comme un héritage de joie et de bonheur. Les siècles modernes ne sont pas les seuls qui aient donné l'exemple de ces réunions de famille, où le sort décerne une royauté qui n'a ni soucis ni regrets. Les anciens ne manquaient jamais de nommer un roi du festin lorsqu'ils voulaient l'égayer; et afin que tout le monde fût d'accord, c'était le sort qui décidait l'élection. L'usage des fèves, comme marque distinctive du pouvoir, n'est pas plus nouveau; les Grecs s'en servaient pour la nomination de leurs magistrats, et lorsque Pythagore disait à ses disciples: *Abstenez-vous de fèves*, il leur donnait un conseil plein de sagesse, dont peu de gens aujourd'hui seraient tentés de comprendre le sens énigmatique et mystérieux.

La fève, parmi nous, n'a point le danger que redoutait Pythagore : qu'il est heureux le roi de la fève ! il n'a point de ministres qui le trahissent, point de courtisans qui le flattent, point de Chambres qui le gênent, point de journaux qui troublent son empire ; ses sujets sont tous des amis qui lui paient gaiement un tribut d'amour ; il choisit sa reine sans que la politique contrarie son penchant ; s'il l'embrasse, on applaudit ; s'il boit, on s'écrie ; enfin, pour comble de bonheur, son règne ne dure qu'un moment.

Les joies de cette royauté passagère ne furent peut-être jamais plus vives qu'aux Tuileries, le 6 janvier 1830. Tout prospérait dans le royaume, et les descendants d'Henri IV, réunis dans un dîner de famille, formaient alors un ensemble, aussi noble que touchant, des mêmes sentiments et des mêmes vœux. C'était un jour de fête pour tous, et surtout pour les enfants, qui, cette fois, se réjouissaient de voir disparaître l'importune contrainte de l'étiquette.

Autour de cette table royale, on voyait d'abord l'auguste vieillard, qui aimait toujours à laisser paraître la bonté de son cœur à travers la dignité de son caractère;

chez lui, l'homme n'enviait et ne demandait au roi que le pouvoir de faire le bien. A ses côtés étaient assises madame la duchesse d'Orléans, heureuse mère d'une belle et nombreuse famille et madame la Dauphine, qui tâchait de se consoler de ne pas avoir un pareil bonheur, en adoptant tous les malheureux; femme sublime dans l'infortune, héroïque dans le danger, et qui, en passant par tous les degrés du malheur, est arrivée à cette hauteur de vertu devant laquelle s'abaissent toutes les gloires humaines. Près d'elle, on voyait M. le duc d'Orléans, dont Charles X. aimait à se rappeler les témoignages de zèle, de fidélité et de dévouement, lorsque exilés tous deux sur des bords étrangers, ils partageaient les mêmes malheurs et formaient les mêmes espérances: puis Madame, duchesse de Berry, si heureuse, si fière, si belle de son fils, aimant les arts qu'elle protége et cultive, donnant à tout ce qui l'environne la vie et la gaieté, ne voyant alors dans l'avenir que des jours sereins, et ne se doutant pas que les pauvres et les infirmes de son hospice de Rosny seraient bientôt réduits à implorer la charité publique. N'oublions dans ce tableau

de famille, ni M. le Dauphin, ni mademoiselle d'Orléans, ni les ducs de Chartres, de Nemours, et d'Aumale, ni le prince de Joinville, ni les deux jeunes et jolies princesses d'Orléans, ni Mademoiselle, si gaie, si gracieuse, si spirituelle: regrettons de n'y pas voir M. le duc de Bourbon, que ses infirmités retiennent à son château de Saint-Leu, où il devait espérer de mourir tranquille et heureux. Mais réservons toute notre attention pour cet enfant, qui bientôt doit jouer un rôle si important parmi les augustes convives.

Déjà les deux premiers services ont épuisé la patience de ces jeunes coeurs, dont le respect arrête encore l'élan joyeux: le moment est enfin venu, et tous les yeux se sont tournés vers l'officier de la bouche, qui porte sur un plateau d'argent, recouvert d'une serviette, les quinze gâteaux, dont un seul contient la fève désirée. C'est le duc d'Aumale, qui, par le droit du plus jeune, les distribue aux convives, en ayant soin d'en garder un pour lui. Chacun s'empresse de connaître son sort, et les exclamations de l'ambition déçue se font entendre de tous côtés. Un seul enfant rougit et se fait; non qu'il soit embarrassé

du rang où il est appelé; mais il ne veut pas humilier ses compétiteurs par l'éclat de sa joie innocente. Sa nouvelle majesté ne peut cependant pas garder long-temps l'incognito, et le duc de Bordeaux est proclamé roi de la fève aux acclamations unanimes. C'est alors qu'à l'exemple du nouveau souverain tous les enfants se livrent à une gaieté que le Roi et Madame animent et partagent, et que la Dauphine ne cherche point à contenir. Déjà le choix de la reine est fait: c'est madame la duchesse d'Orléans, qui se prête volontiers à recevoir un honneur qu'elle n'a peut-être pas envié; et le dîner s'achève au milieu des éclats de rire, et des cris de *Le roi boit! La reine boit!* mille fois répétés.

Les augustes personnages, assis autour de cette table royale, n'étaient pas les seuls admis à prendre leur part du gâteau des rois. Les parcelles de ce gâteau se répandaient avec profusion sur toute la France. Je vous en atteste ici, vous, poètes et écrivains, dont Charles X aimait à encourager les nobles travaux; vous, artistes habiles dont les tableaux peuplent nos musées et décorent nos palais, dont les statues ornent nos ponts et nos places publiques;

vous, disciples d'Euterpe et de Thalie, dont sa munificence récompensait les talents; vous, simples artisans dont il enrichissait l'industrie; et vous, villages incendiés; vous, vieux et infirmes serviteurs de la République et de l'Empire; vous, veuves désolées et orphelins délaissés; vous-mêmes aussi, grands et puissants du jour, ne receviez-vous pas votre part du gâteau des rois?

Mais on va se lever de table; et Charles X demande un moment de silence qu'il obtient avec peine.

„Sire, dit-il à son petit-fils, votre règne va finer dans cinq minutes: votre majesté n'a-t-elle pas d'ordres à me donner?

— „Oui, bon-papa, je veux....

— „Vous voulez! prenez garde; en France, le roi dit: *Nous voulons,* et quelquefois même: *Ils veulent*.

— „Eh bien, nous voulons que notre gouverneur nous avance trois mois de notre pension.....

— „Que ferez-vous de tant d'argent?

— „Bon-papa, la mère d'un brave soldat de votre garde a eu sa chaumière incendiée, et ce n'est pas trop pour la faire rebâtir...,

—„C'est bien; je m'en charge....

—„Non, bon-papa, parce que si c'est vous ce ne sera pas moi.

—„Et que feréz-vous sans argent pendant ces trois mois?

—„Je tâcherai d'en gagner par les bons points que j'aurai de mes instituteurs, et que vous me payez toujours.

—„Ah! vous comptez là-dessus?

—„Sans doute; ne faut-il pas que j'habille mes pauvres? car j'ai des pauvres, comme vous, comme maman, comme ma tante.... Oh! j'ai fait mon calcul, et je suis bien content. Quand j'aurai donné dix francs à la pauvre femme du bois de Boulogne qui a un petit enfant malade, il me restera encore vingt sous pour faire le prince."

A ces mots, Charles X embrassa avec tendresse son petit-fils, et s'écria: „Heureuse France, si jamais il est roi!"

ÉD. MENNECHET.



LES PETITS MÉTIERS.

Paris est rempli d'un peuple d'industriels qui n'appartiennent qu'à la grande ville, qui n'ont plus aucun cens passé la barrière ; industrie d'égout et de carrefour, de mansarde et de ruisseau ; industrie de hasard qui a ses espérances, ses maîtrises, son service central ; industrie de chiffons, de vieux clous, de verres cassés, de poèmes épiques et de vaudevilles. Toutes choses dont je dois parler gravement et avec estime ; toutes industries avouées par la probité la plus sévère, le besoin le plus légitime ; toutes industries qui font vivre des familles, qui envoient des enfants au collége, qui donnent des dots aux filles à marier, et souvent un

tombeau au Père-Lachaise quand le spéculateur a été riche, heureux, honnête homme, et qu'il n'a pas fait son testament pour des ingrats.

Voyez-vous, le petit métier domine dans cette grande cité. Il en coûte si cher pour acheter une charge, même d'huissier-priseur! Il faut tant d'argent pour ouvrir la plus petite boutique, dans un temps où il n'y a pas de boutique sans glaces contre le mur et sans acajou au comptoir! Les propriétaires de Paris sont si durs, le papier est si difficile à escompter! Cependant, il faut vivre! il faut échapper au désordre et à l'hôpital! Vive donc le petit métier sans boutique, sans patente, sans propriétaire, sans lettre de change, sans profit, le petit métier en plein air, à pied, les mains dans les poches, la hotte sur le dos, ou mollement étendu au coin de la rue sur les crochets du commissionnaire, attendant un chaland qui va venir. A une heure du matin, dans les halles, quand tout Paris vient d'entrer dans le sommeil, sommeil haletant et précipité, et plein de remords, et entrecoupé de voluptés fugitives; sommeil dans la soie volée, véritable cauchemar commencé au bruit des voitures, et

qui s'achève aux cris des marchands d'habits; vous entendez autour des halles un bruit singulièrement animé. On ne dort pas aux halles. Aux halles, les petits métiers commencent. Alors arrive de toutes parts, attelé à de petites voitures, un peuple de négociants qui spéculeront toute la journée sur un boisseau de pommes de terre, sur douze bottes de carottes, sur un paquet d'oignons, sur quelques douzaines d'œufs. Pendant que le grand commerce de comestibles reste immobile à sa place, attendant fièrement les cuisiniers des grandes maisons et le fier cordon-bleu de la bourgeoisie, voilà nos spéculateurs en petit qui s'éparpillent de bonne heure pour porter aux pauvres et aux poètes leur nourriture de la journée. Le pauvre mourrait de faim sans ces carottes, ces pommes de terre et ces œufs équivoques; le pauvre n'est pas assez riche pour aller chercher ses vivres à la halle, où tout est à meilleur marché; il attend à son cinquième étage; il attend non seulement la providence de chaque jour, mais la providence de chaque heure de la journée. Ainsi est fait le grand Paris, le Paris qui travaille et qui espère. Toute la vie de ce Paris

de second ordre se passe à acheter son repas à des revendeurs. Le matin, quand la laitière a préparé son lait et se repose noblement à côté de son chien et de son vase en fer-blanc, vous voyez arriver à la file tout le quartier matinal; des femmes en casaque blanche, pâles encore de leur sommeil, et les cheveux retenus dans leur mouchoir; de petites filles de quinze ans, qui viennent à la place de leurs mères, violettes de froid et les cheveux flottants; la femme de chambre joviale, le célibataire empesé, le portier ricaneur, l'employé qui se sent humilié de venir chercher sa pitance au grand jour; innocentes abeilles autour de la ruche; la laitière leur dispense son lait d'une main avare; la distribution dure jusqu'à midi: cette laitière n'a jamais eu une vache à elle, elle n'a jamais entendu le chant de la poule qui pondit ses œufs; toute sa ferme est située dans une maison de la rue aux Ours, son rustique enfant est petit-clerc d'une étude, et l'honnête laboureur son mari tient les cannes et les chapeaux dans une maison de jeu.

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Écoutez! à midi voilà Paris qui se ré-

veille! Le bruit monte aux cieux; tout s'agite, les grands et les petits métiers entrent en concurrence. Chaque métier à Paris a sa concurrence et sa parodie. Haut et bas, honnête ou non, permis ou toléré; cherchez bien! et partout vous trouverez à côté des grandes spéculations appuyées sur des capitaux immenses, les spéculations de la petite propriété, du commerce modeste, du marchand qui n'en est pas un. Voyez Paris. A côté du cachemire de l'Orient, éternel sujet des plaisanteries de M. Scribe, le cachemire-Ternaux; non loin du cachemire-Ternaux, la marchande à la toilette étale ses guenilles restaurées; puis plus bas, madame la Ressource, un carton sous le bras, s'en va louant à tant par jour la dentelle trouée, le manteau doré du théâtre, et jusques à la cornette et à la chemise de la prostitution. Le petit métier est un Protée qui ne rougit de rien, qui se plie et se replie dans tous les sens, qui se mettra tout nu pour avoir de quoi se vêtir, qui se vautrera, s'il le faut, dans la fange, qui ne craint aucune espèce de honte, aucun genre d'usure, qui se glisse, s'intrigue, se pousse, se presse, qui veille les nuits et les jours,

qui fait le mort, qui prendra toutes les allures. Vous savez l'histoire de saint Siméon Stylite, qui est resté quinze ans logé au sommet d'une colonne? A Paris, pour de l'argent et pour très-peu d'argent, vous trouverez facilement un homme qui remplira ce métier-là. Car être Dieu aujourd'hui, cela est devenu un bien petit métier.

Allons dans la ville. Descendu de votre chambre, vous passez nécessairement devant la loge du portier. Cette loge est une espèce de niche au rez-de-chaussée, dans laquelle très-souvent, on n'oserait pas loger son chien, pour peu qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille; le père qui fait des souliers, la mère qui lit des romans, la fille qui déclame des vers, espoir du Théâtre Français; le fils aîné qui joue du violon, compositeur futur de l'Ambigu, le dernier né qui broie des couleurs chez Eugène Delacroix, ou qui prépare les cuivres des Johannot. Tout ce monde d'artistes vit et pense, et travaille, et compose, et se passionne, en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier bruit du marteau. Savez-vous où ils nichent? savez-vous com-

ment tout ces enfants sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et *vestitum* dans cette difficile condition? qui le sait? qui pourrait le dire? Le père de toute cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail, et d'une volonté ferme! Il y a des miracles de cette force-là dans toutes les maisons de Paris.

Je ne vous retiens pas plus long-temps à votre porte; vous sortez. Prenez garde à cet homme qui est accroupi dans le ruisseau. Cet homme est un regratteur; il gratte et regratte entre les pierres. Il n'en veut pas aux chiffons, il n'en veut pas aux immondices. il n'en veut pas aux vieux papiers que le vent emporte; chiffons, immondices, vieux papiers, ce sont marchandises d'une nature trop relevée pour notre commerçant. Il en veut, lui, tout simplement, aux clous égarés de la ferrure des chevaux; aux parcelles de fer emportées par le frottement au cercle de la roue; il lave la boue de la

ville, cet homme, comme d'autres esclaves lavent le sable d'or du Mexique; il est heureux d'amener un clou sans tête, comme d'autres nègres qui trouvent un diamant dans les mines. Voyez cet homme! quelle attitude pénible! comme il est couché sous sa proie, que de passion et d'avidité dans le regard! comme il joue avec la fortune! que d'imprécations dans son âme! comme son cœur bat dans sa poitrine! Pauvre homme, hélas! la mine est peu abondante! La révolution de juillet a renvoyé tant de chevaux à la charrue, elle a réformé tant de voitures, que c'est à peine si le ruisseau charrie encore assez de fer pour que le regratteur gagne de quoi aller, le dimanche et le lundi, se consoler à la barrière. Dans des temps meilleurs, il y restait trois jours!

Quand vous avez évité le regratteur et l'eau qu'il jette de côté et d'autre, vous tombez d'ordinaire vis-à-vis le commissionnaire du quartier. Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui

n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au-devant de madame à son retour; le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami de la cuisinière, et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu, parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret, sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zéle, soit affaires, soit amour. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas un sous commissionaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin.

Plus loin, sur le Pont-Neuf, sur le quai de la Grève, hors des boutiques, vagabonds

ou stationnaires, sans patente mais non pas sans aveu, vous rencontrez une race d'industriels, toujours occupés, qui se croisent dans tous les sens et sans confusion. L'un, appuyé sur son échoppe d'un pied carré, sollicite, pour un sou, la faveur de rendre son lustre à votre chaussure délustrée; l'autre, d'une voix enrouée, appelle votre caniche qu'il veut tondre à toute force; le caniche épouvanté se presse près de son maître en aboyant; celui-ci vend des allumettes; celle-là des épingles; ce vieillard gagne sa vie avec le sucre d'orge. Voyez cette large commère! elle porte sur son ventre l'attirail d'une cuisine; le fourneau est allumé; la graisse éclate dans la poêle à frire, la friture se dessine sous toutes les formes! l'air est embaumé à dix pas à la ronde; la saucisse succulente, la pomme de terre dorée, la côtelette de porc frais, appétissantes friandises de la place de Grève. Que dis-je? le merlan délicat, la sole, le goujon, mets délectables d'une société plus choisie, appellent tour à tour l'appétit du passant; la boucherie est à côté de la cuisine; le poisson frais est suspendu sur les hanches de la cuisinière, destiné à remplacer le poisson frit. Il est une heure; le Parisien fait son

marchandant son repas. Le Parisien est bien élevé, il est poli, il a le parler doux, il évite toutes les dissonnances; en même temps il ne rougit de rien; il accoste en plein jour la grisette qui lui plaît; il fait son repas dans la rue, il entre chez le marchand de vin et il boit; c'est Diogène qui s'est lavé les mains avec de la pâte d'amandes. Ne craignez pas qu'il en soit ainsi de l'homme de province. L'homme de province est fier; c'est le type du niais endimanché. Il dédaigne toutes les facilités de la vie. Tout à l'heure vous l'avez vu aimant mieux mourir de soif que de boire du coco, à présent voyez-le entrer dans une de ces cavernes empestées où l'on dîne à vingt-quatre sous par tête: le provincial s'assied fièrement à une table d'une froide propreté, il avale ses quatre plats sans mot dire, et après la mince tranche de bœuf, le civet de lapin, l'omelette soufflée, le petit pot de crème et le petit verre, il sort de là, l'œil triste, le ventre creux, l'estomac malade, sans se douter qu'à la place de Grève, ou sur quelque joyeux boulevart, il aurait fait un très-excellent dîner et très-joyeux avec la moitié moins d'argent. Que voulez-vous? quand

le provincial dîne, il lui faut avant tout une serviette et un couvert d'argent.

Le Parisien, qui vit à l'air, qui flâne, qui fait le beau, qui fait le voluptueux au soleil, qui se chauffe dans les galeries du Palais-Royal en hiver, qui a des amusements pour toutes les heures, qui est suivi à chaque pas qu'il fait par un troupeau d'esclaves prêts à satisfaire ses désirs au moindre geste; le Parisien se laisse être heureux autant qu'on veut le faire heureux. Il est dégagé de tous les soucis de la vie. On a inventé pour lui un détail marchand qui ferait peur à tout autre peuple. Si le Parisien le veut, on lui donne du sucre pour un sou, on lui vend une aile de volaille, une cuisse de perdrix ou le croupion d'un faisan; le Parisien a ce qu'il veut. Parlez, riches de la terre, qu'avez-vous donc qu'il n'ait pas, lui? Cet insouciant flâneur est aussi beau que vous, et aussi bon, et aussi riche. Vous mettez une robe de gaze, madame la duchesse; vous jetez une rose dans vos cheveux; un frais ruban orne votre taille: demain, aujourd'hui peut-être, Jenny, la bouquetière, mettra votre robe de gaze; elle jettera la fleur de vos cheveux dans ses cheveux; le

frais ruban entourera la taille de Jenny, seulement il sera serré d'un cran de plus.

Il en est ainsi pour tout ce qui se fait, se fabrique, s'invente et s'importe à Paris. Tout ce travail, toutes ces recherches, tout ce luxe, c'est pour le Parisien. On appelle Staub, on lui commande un habit, on choisit l'étoffe soyeuse, on indique la couleur des boutons et la qualité de la doublure, on a un gilet qui vient d'Angleterre, on porte des bottes de Sakoski, c'est à peine si votre chapeau pèse trois onces; allons, Dandy, mets-toi à la torture dans ton habit neuf, gêne tes pieds dans tes bottes, étouffe-toi dans ton gilet; porte à la main ton chapeau, de peur de déranger l'artifice de tes cheveux. Huit jours après passe le marchand d'habits. — *Vieux habits! vieux galons! achetez des habits! vendez des habits!* O Sakoski! ô Staub! Les bottes de Sakoski, bien qu'un peu larges, passent aux pieds d'un marchand de contremarques; l'habit de Staub est endossé par un figurant du Gymnase, à qui son théâtre donne vingt sous par jour, à condition qu'il sera très-bien mis.

Puisque j'en suis au marchand de contremarques et au figurant de théâtre, parlons-en.

Le marchand de contre-marques est le

marchand de plaisirs dramatiques pour le Parisien. Le Parisien et le très-grand seigneur d'autrefois étaient les seuls qui eussent le privilége de ne pas payer au spectacle. A présent, qu'il n'y a plus de grands seigneurs, le Parisien est le seul qui jouisse du privilége. Donc la première pièce se joue; le riche arrive, il s'ennuie et s'endort; il s'en va; il jette ou il vend sa carte à des spéculateurs qui sont à la porte du théâtre, et aussitôt le Parisien accourt, ou plutôt on va le chercher. — Voulez-vous voir danser madame Alexis Dupont, Parisien? — Voulez-vous voir jouer mademoiselle Georges, à son cinquième acte, Parisien, Odry va commencer, et il est charmant! Et voilà mon Parisien, le cigare à la bouche, qui réfléchit, qui est distrait, qui marchande, qui accepte et qui voit, pour le prix de la chandelle qu'il brûlerait le soir à la maison, tout le beau du spectacle dédaigné par le riche. Le voilà qui applaudit, qui rit, qui siffle, qui s'amuse; c'est pour lui seul qu'il y a un Opéra dans le monde, pour lui seul qu'on fait de l'art et de la poésie en France. Homme heureux! il s'est levé; on l'a servi dès le matin; pour lui la poule a pondu son œuf, la vache a donné son lait, le commis-

sionnaire a pris ses crochets, le décroteur a débouché son cirage; pour lui le tailleur a fait tous les habits que vous voyez; c'est pour lui que tous les fournisseurs travaillent, que toutes les boutiques s'éclairent, que les théâtres sont ouverts. Heureuse, trois fois heureuse influence des très-petits métiers!

Le petit métier est la Providence du Parisien qui n'est pas riche. Le petit métier le défend de l'ennui et du désespoir et le met au niveau de toutes les fortunes; il lui donne les moyens de satisfaire tous ses désirs. C'est aux petits métiers que le Parisien doit son bien-être et sa maison, et ses gens et sa voiture. Dernièrement encore, les petits métiers ont donné à chaque Parisien une grande voiture à deux et à trois chevaux, toujours à ses ordres, toujours prête à lui faire traverser la ville dans tous les sens. Insouciant et paresseux bonhomme de Paris! Il a fallu que le conducteur d'omnibus eût la livrée, il a réglé le nombre et la couleur des chevaux; il a pris tous les soins possibles de son équipage. Aussi quand il est gravement étalé sur les coussins élastiques, appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire, vous pouvez nous en croire, le Pa-

risien n'a rien à envier à son voisin, le ci-devant marquis, qui, pour aller en voiture, a des chevaux à acheter, une écurie à louer, du foin et des valets à payer, sans compter qu'il est obligé d'aller en fiacre le plus souvent.

A Paris, grâce au petit métier, il n'est pas de chose qui n'ait deux prix extrêmes, le prix fort et le vil prix; il n'y a pas de juste milieu, bien que souvent prix fort et vil prix ce soit identiquement la même chose. Ainsi on vend du gibier sur le Boulevart-Neuf et chez madame Chevet; on joue à la roulette dans le *Salon des Princes* tout doré; somptueuse caverne où s'est consommée la ruine de tant de malheureux; on joue à la roulette sur le Pont-Neuf. Si le boulevart des Italiens est fier de l'Opéra, le boulevart du café Turc a aussi bien que l'Opéra, et beaucoup mieux que M. Albert, il a les Funambules et Debureau, le gille sublime. Eh! mon Dieu, qui pourrait dire si on a moins de plaisir au bal de la Chaussée-d'Antin qu'à celui de la Courtille? Quelle différence trouvez-vous donc à triompher de la coquette en rubans et en soie, ou à pourchasser le soir la grisette à l'œil noir et au pied furtif; la grisette, véritable création parisienne;

fleur à demi épanouie de sa corbeille, l'honneur de ses jardins et de ses magasins somptueux, la poésie de son étudiant, a quelque chose d'aimable, qui n'est pas le vice et qui n'est pas la vertu. La grisette, petit négociant lui aussi, joyeux, alerte, insouciant, fait pour le Parisien, et que lui seul sait comprendre! Mon Dieu! vous le voyez, vice ou vertu, peine et plaisir, amour et repentir, c'est partout et toujours la même chose pour le Parisien.

Le Parisien est l'égal de quiconque vient habiter sa ville, il est son égal en plaisirs, en bonheur, en amour; il partage ses fêtes, ses affections, son luxe; seulement, l'un est malade dans son lit, l'autre est malade à l'hôpital, avec cette différence toutefois en faveur du pauvre, que le médecin est le même au palais du riche et à l'hôpital. Seulement entre le palais et l'hôpital, M. Dupuytren lui-même n'hésite pas, c'est toujours le Parisien, le Parisien de Paris, le malade de l'hôpital qui est visité le premier.

Et non seulement le petit métier s'applique aux nécessités de la vie et à ces besoins de luxe qui sont encore une nécessité; mais encore le petit métier s'inquiète des caprices les plus bizarres, les plus

inattendus du coeur et de l'esprit de l'homme, de ces caprices qu'on ne voit qu'au riche et au puissant, que les riches seuls se permettent dans les autres pays, et que le Parisien se permet dans le sien à tous propos; sans rime ni raison, par cela seul qu'il sait ce qu'il veut, qu'il le connaît, qu'il le veut, qu'il n'a qu'un temps à vivre, et qu'il est Parisien de Paris.

Par exemple, Catherine veut écrire à Jean-Jean, qui est à Chartres; Catherine ne sait pas écrire; pour quatre sous, Catherine enverra à Jean-Jean une lettre bien dictée, bien sentimentale, sans aucune faute d'orthographe, sur papier vélin parfumé, avec un cachet en cire et armoiries. Le sergent-major, quand Jean-Jean recevra cette lettre, lui demandera sérieusement si ce n'est pas madame de Sévigné qui lui écrit. D'autre part, vous avez un oncle, membre de la société Philotechnique; pour peu que votre oncle aime les vers, pour quinze sous, en vous y prenant un jour à l'avance, vous aurez une chanson faite exprès pour la fête de ce digne oncle, dans laquelle chanson sera son nom, lequel nom rimera avec le vers suivant, si vous voulez ajouter cinq sous de plus. Savez-vous qu'il y a un théâ-

tre à Paris, à la grille du Luxembourg, où un marquis fait un vaudeville pour douze francs, avec tous les couplets! Un mélodrame se paie vingt-cinq francs en ce lieu; on a payé quarante francs la pièce intitulée *Napoléon!*

Il y a des gens qui vous vendront un quart de mélodrame à l'Ambigu. Sur le quai aux Volailles, vous ne sauriez croire combien il y a d'écrivains qui font un volume de roman pour un billet de cinquante francs. Ils escomptent leur billet à quinze pour cent à leur libraire, et il se trouve que le libraire n'a pas gagné grand'chose quand le volume est imprimé.

Toute une famille habite un rez-de-chaussée dans un quartier malsain. A les voir, on ne devinerait guère quel métier font ces gens-là; ils sortent tous à de certaines heures du jour; ils vivent; ils sont dédaigneux pour leurs voisins; ils ne rentrent à leur taudis que bien avant dans la nuit; ils étudient; ils font des évolutions. Quand le maître de la famille sort, il emmène avec lui tout son monde, jusqu'à son vieux père, jusqu'à sa mère infirme, le petit enfant qui sort du berceau n'est pas oublié; quelquefois même le caniche Azor et la pie

Margot sont de la partie. Famille bohême! Ce père de famille est comparse de théâtre; toute sa vie il a figuré dans les théâtres sans jamais avoir la dignité d'un acteur, sans jamais songer à dire un mot au parterre. Cet homme a subi, lui aussi, toutes les vicissitudes du drame. Quand il y avait des Romains au théâtre, Romain en toge et en robe de pourpre, il a gagné un rhumatisme au bras droit à force d'avoir les bras nus. Les Colins d'opéra-comique ont été funestes à sa cuisse gauche, qui n'était vêtue que d'une simple percaline, garnie d'une faveur rose ou bleue; l'importation des *Brigands* de Schiller en France, ç'a été aussi une époque fatale de sa vie. Les brigands de théâtre lui firent grand tort; un jour il eut la tête fracassée d'un coup d'épée de bois; un autre jour il reçut un coup de feu dans les yeux; puis vinrent les monstres, les diables, le feu d'enfer, il fallut se barbouiller de rouge et de noir, se mettre des serpents sur la tête, se jeter à corps perdu dans le gouffre; puis la vérité du drame envahissant toujours, on fit monter le comparse à cheval, on le fit monter sur les toits, on l'exposa à se rouer les membres, on le couvrit de

plaies infâmes, on le marqua au fer rouge, on donna le knout au malheureux comparse; puis, comme à force de progrès les théâtres furent déserts, on réduisit le prix du comparse, on le força de se fournir de rouge, de blanc et de mollets, toutes choses qui n'étaient pas à sa charge autrefois. Alors il fallut avoir recours à d'autres moyens; l'homme comparse se multiplia de toutes les manières, il fit paraître sa femme et ses enfants, il fit venir son frère et sa soeur, il habilla son vieux père en sénateur, en doge, en pair de France; sa vieille mère eut un rôle dans les drames de la révolution et de l'empire; tout devint matière théâtrale chez cet homme; cette pie que vous voyez pendue à sa fenêtre, elle joue son rôle dans la *Pie voleuse*; ce chien fut sublime dans le *Chien de Montargis*; dans ce rez-de-chaussée, humide et malsain, vous trouverez, au résumé, tout l'art dramatique de nos jours.

C'est là sans contredit un petit métier s'il en fut. Faire des couplets, déchirer une comédie en lambeaux pour en construire un vaudeville, paraître devant un comité de lecture, se mettre en quatre pour enfanter cette oeuvre malheureuse, et quand l'ouvrage

va être joué, se mettre à genoux devant des pauvres diables qui font encore un plus petit métier que le vôtre, celà est dur en vérité.

Le jour de la première représentation est venu. Chez le marchand de vin du coin se réunissent tous les littérateurs du parterre; ils se donnent le mot d'ordre: on leur indique où il faut rire, où il faut pleurer; à quel moment précis il sera nécessaire de montrer de l'enthousiasme; le succès se complote, se prépare, se décide au cabaret. Je ne connais pas de plus petit métier que celui-là, si ce n'est le métier des auteurs.

Souvent il arrive que les métiers changent de titre; le petit métier devient un grand métier, le grand métier n'est plus qu'un fort petit métier. Quel homme c'était autrefois que le premier veneur! le grand aumônier! le maître des cérémonies! Quel grand commerce aujourd'hui que celui de M. Fumade, le marchand de briquets phosphoriques, celui de M. Hunt le fabricant de cirage! Le décrotteur ambitieux fait orner son magasin de glaces et de gravures. Dans une rue du Marais, sur un large écriteau vous pourrez lire cette inscription en grosses lettres:

Dutocq fils, successeur de son père, fabricant de sacs en papier.

C'est un métier d'ouvrir la portière des voitures à la sortie des spectacles; c'est un métier d'accorder un piano; le pauvre diable entre dans le salon, il ouvre l'instrument fatigué de sonates, il donne le ton aux notes discordantes; il n'a pas d'instrument à lui, ce grand artiste; quand le piano est d'accord, il se livre en tremblant de joie au bonheur de faire un peu de musique; puis le valet de chambre arrive, on le congédie au milieu de son improvisation commencée; il est payé un peu moins cher que le frotteur, voilà tout.

Que voulez-vous? quelle est l'envie qui vous presse? Vous voulez une seule rose pour mettre à votre boutonnière, on vous vendra une seule rose. Vous avez de la violette pour un sou, au pont des Arts. Suivez le quai, vous aurez un volume in 8° avec la valeur de dix bouquets de violettes. Vous êtes peintre, vous avez besoin d'une belle figure: Mars ou Vénus, la beauté ou la gloire; voici Mars en guenilles, humble, triste contenance, qui crie, l'oeil humide, les genoux troués; voici Vénus, taille élé-

gante, blanches épaules, le sein qui bat, la main bien faite. Otez votre voile, ô déesse! montrez-nous ce sein fait pour l'amour; découvrez ces blanches épaules, étendez ce pied charmant; faites que je vous voie telle que vous êtes sortie du sein des mers, ô déesse! Vous prenez le dieu et la déesse à l'heure; cela vous coûte tout autant qu'une course de fiacre avant le nouveau tarif.

La science est au même taux que la beauté, la science et l'art abondent dans cette grande ville; elle regorge de professeurs de toutes sortes. Depuis les derniers et malheureux soulèvements de l'Italie, les maîtres d'italien sont à plus vil prix que les maîtres de latin et de belles-lettres; l'allemand se paie davantage; le Polonais est à rien, et franchement qui voudrait apprendre ta langue, malheureuse Pologne! En fait d'éducation, de professorat, et de science, je ne connais guère d'estimés et d'heureux que les danseurs. Il en a été ainsi dans tous les temps.

L'usure même, l'infâme usure s'est faite petit métier, pour dépouiller le malheureux plus facilement. L'usure se revêt d'une souquenille usée, elle prend la forme d'un épicier voisin des Halles; elle prête six francs,

pour toucher six francs cinq centimes à la fin de la journée; elle achète le papier du Mont-de-Piété ce maître usurier, ce vil fripon, qui se cache sous le manteau de Tartuffe, et sur ce papier usuraire, elle trouve encore le moyen de voler quelque chose; ainsi, il n'est rien à Paris qui ne puisse se réduire à sa plus simple expression; voici de l'or, suivez l'échelle décroissante, vous arriverez au billon; voici la religion catholique! vous avez les saint-simoniens; voici Saint-Sulpice, le grand temple chrétien, vous êtes à l'écurie de Châtel; voici le pape Clément XIV, vous arrivez à l'alcôve de madame Bazar la papesse; voici le Théâtre-Français, vous êtes à l'Ambigu; quel chaos! quel indéfinissable mouvement! vous allez d'un dieu à un escroc; d'un roi à un charlatan; du Mont-de-Piété à un huissier; de Talma à M. Marty; de l'Académie à la hotte du chiffonnier. O trois et quatre fois profanation!

Ce n'est pas que je mette l'honorable et illustre profession de chiffonnier au nombre des petits métiers. A Dieu ne plaise, mes maîtres, que je m'attire votre colère! Dans les petits métiers, le chiffonnier est au moins

le premier. Le chiffonnier est le plus grand des industriels en petit : c'est un être à part grave, solennel, muet, qui dort le jour, qui vit dans la nuit, qui travaille, qui spécule la nuit; c'est le dernier être de la création qui fasse justice de tout ce qui se dit ou s'imprime dans le monde. Le chiffonnier est inexorable comme le destin, il est patient comme le destin. Il attend; mais quand le jour du croc est venu, rien ne peut retenir son bras, tout un monde a passé dans sa hotte. Les lois de l'empire, dans cette hotte immense, courent rejoindre les décrets républicains. Tous nos poèmes épiques depuis Voltaire y ont passé. Tout le journal, depuis trente ans, s'est englouti dans cette hotte, après avoir dévoré tout ce qui s'était remis debout. La hotte du chiffonnier c'est la grande voirie où viennent se rendre toutes les immondices du corps social. Sous ce rapport, le chiffonnier est un être à part, qui mérite son histoire à part. Le chiffonnier est bien mieux qu'un industriel, le chiffonnier est un magistrat, magistrat qui juge sans appel, qui est tout à la fois le juge, l'instrument, et le bourreau.

J'ai oublié bien des petits métiers sans doute. Il en est dont on ne parle pas, et

que tout le monde sait. A mon sens, le plus petit des métiers consisterait à vendre la louange, s'il n'y avait pas encore un métier plus petit, qui consiste à l'acheter.

JUL. JANIN.



LES TUILERIES.

Lorsque je vis poser des planches pour enclore un certain espace du jardin public, devant le château des Tuileries, je craignis avec tout Paris, que l'on ne gâtât l'œuvre élégante de Philibert de Lorme et de Jean Bullant. Les planches sont tombées, et je reconnais en avoir été quitte pour la peur. Qu'a-t-on vu derrière le rideau de bois? un jardinet dont l'apparition m'a fait cependant assez de plaisir. Puisqu'il n'est jamais question de Dieu, de la Providence, de la religion dans les discours du trône, dans les disscussions de la tribune, dans le préambule des lois; puisque la postérité ne saura si nous étions

athées, déistes, païens, chrétiens, catholiques, protestants, saint-simoniens, l'an de merci 1831 du juste-milieu, je l'avouerai, j'ai été aise de retrouver devant le palais des rois, comme devant un presbytère, un petit parterre de curé, ou plutôt d'abbé à gros bénéfices : cela sent du moins les anciens jours. Fortunat nous apprend que la reine Ultrogothe avait dans Paris un boulingrin dont les gazons étaient semés et tondus de la main de son royal époux, Khildebert I, fondateur de l'église de Saint-Germain-des-Prés. L'empereur très-chrétien Charlemagne voulait que l'on cultivât, dans ses jardins, toutes sortes d'herbes, à savoir : des lis, des roses, du fenugrec, de la sauge, des coloquintes, des citrouilles, de la barbe de Jupiter, etc. *Volumus quod in horto omnes herbas habeant, id est; Lilium, rosas; fœnugræcum, salviam, coloquintidas, pepones, Jovi barbam, etc.* Louis XIV, parlant de Charlemagne, disait que les princes de sa maison (de la maison de Louis XIV, dans laquelle il comprenait Charlemagne) avaient toujours pensé que la limite naturelle de la France au nord-est et au nord, était la rive gauche du Rhin : la quasi-légitimité n'a pas la prétention

d'aller planter ces choux jusque-là, mais elle tient à l'hortolage intérieur de Karles-le-grand, toutefois en supprimant les lis.

Le verger du Louvre, sous Louis-le-Jeune, était orné d'une vigne. Charles V avait, sur les bords de la Seine, un clos de vingt arpents, avec des tonnelles et des berceaux; nous préférons maintenant les boutiques. Sous François Ier les orangers décoraient le *délicieux désert* de Fontainebleau. Liébaut et Nizault, agronomes et médecins, lesquels conseillaient de rendre les fruits purgatives, en les arrosant avec des drogues purgatives, eurent enfin pour successeur La Quintinie, qui établit les potagers de Versailles, et Le Nostre, le jardin des Tuileries. „Vous connaissez la manière „de Le Nostre, dit madame de Sévigné; „il a laissé un petit bois sombre, qui fait „fort bien. Il a un bois entier d'orangers „dans de grandes caisses; on s'y promène, „ce sont des allées où l'on est à l'ombre; „et, pour cacher les caisses, il y a, des „deux côtés, des palissades, toutes fleuries „de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œil-„lets. C'est assurément la plus enchantée „nouveauté qui se puisse imaginer. On a „fait revenir le printemps.“

Avant les travaux de ce grand artiste,

le jardin des Tuileries ne tenait point au château; il en était séparé par une rue assez large: il avait à l'ouest les murs de la ville et le clos de maître Renard où venaient boire les élégants de la cour; au midi, le long de la rivière, l'hôtel de mademoiselle de Guise, une maison donnée au Poussin, et la porte de la Conférence; au nord, une suite de couvents. On trouvait dans ce jardin une volière, une garenne, une orangerie bâtie par Henri IV, un bois, un étang, un labyrinthe, un écho formé par une grotte en maçonnerie. Louis XIV vint: après avoir fait raccorder, par Levau et d'Orbay, les masses de Ducerceau avec les constructions de Delorme et de Bullant, il ordonna à Le Nostre de planter le jardin que la suppression de la rue amenait au pied du palais. Ecoutons parler Charles Perrault.

„Quand le jardin des Tuileries fut achevé „de replanter, et mis dans l'état où vous „le voyez: Allons, me dit-il (le ministre „Colbert), aux Tuileries en condamner les „portes; il faut conserver ce jardin au roi, „et ne le pas laisser ruiner par le peuple, „qui en moins de rien, l'aura gâté entière-„ment. La résolution me parut bien rude

„et fâcheuse pour tout Paris. Quand il „fut dans la grande allée, je lui dis: Vous „ne croiriez pas, monsieur, le respect que „tout le monde, jusqu'au plus petit bour„geois, a pour ce jardin: non seulement „les femmes et les petits-enfants ne s'a„visent jamais de cueillir aucune fleur, „mais même d'y toucher: ils s'y promènent „tous comme des personnes raisonnables: „les jardiniers peuvent, monsieur, vous en „rendre témoignage: ce sera une affliction „publique de ne pouvoir plus venir ici se „promener, surtout à présent que l'on n'en„tre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de „Guise. — Ce ne sont que des fainéants „qui viennent ici, me dit-il. — Il y vient, „lui répondis-je, des personnes qui relè„vent de maladie pour y prendre l'air: on „y vient parler d'affaires, de mariages et „de toutes choses qui se traitent plus con„venablement dans un jardin que dans une „église, où il faudra à l'avenir se donner ren„dez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que „les jardins des rois ne sont si grands et si „spacieux, qu'afin que tous leurs enfants „puissent s'y promener. Il sourit à ce dis„cours, et dans ce même temps la plupart „des jardiniers des Tuileries s'étant pré-

„sentés devant lui, il leur demanda si le „peuple ne faisait pas bien du dégat dans „leur jardin. Point du tout, monseigneur, „répondirent-ils presque tous en même „temps, ils se contentent de s'y promener „et de regarder: ces messieurs, repris-je, „y trouvent même leur compte, car l'herbe „ne croît pas si aisément dans les allées. „M. Colbert fit le tour du jardin, donna „ses ordres, et ne parla point d'en fermer „l'entrée. J'eus bien de la joie d'avoir, en „quelque sorte, empêché qu'on n'ôtât cette „promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne „sais pas quand on les aurait rouvertes. „Cette dureté aurait été louée de toute la „cour, qui ne manque jamais d'applaudir „au ministre, particulièrement quand il paraît y avoir du zèle pour le plaisir du „prince.

Voilà ce que, sous le règne du grand roi, se disaient, en se promenant à travers le chef-d'œuvre récent de Le Nostre, le grand ministre Colbert et Charles Perrault, lequel avait donné à son frère l'idée de la colonnade du Louvre. Je ne sais pas ce que se disent, sous le roi-citoyen, les Colbert du temps et les Perrault du jour, à

l'aspect du superbe saut de loup, qui forclot les Parisiens d'une partie de leur promenade. Au surplus, du temps de Louis XIII et de Louis XIV, l'entrée du jardin n'était permise au petit peuple que le jour de la Saint-Louis; et, malgré l'assertion des jardiniers, des désordres graves arrivaient assez fréquemment. Sauval qui parle de cette promenade avant les plantations de Le Nostre, assure que le *labyrinthe* était célèbre par les *prouesses des amants.* Un jour la livrée se mit en goguettes: violant ses serments de fidélité (peccadille dont elle est coutumière), elle maltraita indécemment les grandes dames qu'elle servait, et qui prenaient leurs ébats aux Tuileries.

Bien que le dessin principal de Le Nostre soit demeuré, il a cependant été altéré dans quelques parties. La judicieuse et admirable idée de l'artiste, qui consiste à n'avoir planté le bois qu'à quatre-vingt-deux toises de la façade du palais, reste entière; mais dans le bois même se sont opérés des changements: les encadrements de charmille n'existent plus; une salle de spectacle remplacée par un jeu de mail, a été rasée; le pont tournant a disparu; Buonaparte a élevé ou achevé les deux terrasses en fer à cheval,

ou à larges rampes orbiculaires qui terminent le jardin du côté de la place Louis XV; la grille qui le ferme du côté de la terrasse des Feuillants, au bord de la rue nouvelle de Rivoli, ne compte que peu d'années. Dans l'ancien plan, les deux massifs de marroniers étaient liés au château par des ifs taillés en pyramides, mêlés aux vases et aux statues, et dont l'effet architectural était très-bon: les orangers, les lauriers roses, les grenadiers en caisse, ne les remplacent, pendant l'été, que médiocrement.

Il y a loin de tout cela à notre jardinet; mais soyons justes envers tout le monde; ce jardinet qui barre effrontément la voie publique, ne sera peut-être pas si laid qu'il en a l'air: il se présente avec quelque chose d'innocent et de bonasse, propre à désarmer la critique. Qui sait même si des arbustes à fleurs et des groupes de marbre qui atteindront la base de l'architecture, sans masquer les portiques et les colonnes, n'auront pas quelque agrément?

Toutefois ce parterre, en couvrant la pente de cinq pieds quatre pouces, que Le Nostre avait habilement divisée en deux terrasses parallèles, pour servir d'exhaus-

sement et de gradins au palais, diminuera à l'œil la hauteur du palais déjà trop bas pour la longueur de sa ligne d'architraves. En tenant le spectateur éloigné, ce parterre empêche encore de voir le profil de l'édifice, et le détail des ornements des frises et des colonnes.

Quant à la symétrie, elle n'a jamais été complète dans le jardin. Les deux premiers bassins encadrés dans les gazons, n'ont point de correspondans; la terrasse du bord de l'eau n'est point en rapport avec la terrasse des Feuillants. Il n'en est pas moins vrai que l'idée de raser la première afin d'ouvrir une allée en face du pavillon de Flore, semblable à celle du pavillon Marsan, serait désastreuse. Au niveau de la rivière, les promeneurs ne la verraient plus; ils ne jouiraient plus de la perspective aérienne et linéaire au-dessus de Chaillot et du Champ-de-Mars; une grille le long du quai mettrait dans le jardin les boueuses et hideuses voitures de Saint-Cloud et de Marly avec leurs haridelles au long cou, leurs carrossées de marchands de boeufs, et leurs cochers en bonnets de coton. Mieux vaudrait, selon moi, décorer la terrasse du bord de l'eau

comme je l'indique dans le *Post-Scriptum* de ma lettre ci-après. Somme toute, si ce tripotage, ce dérangement mesquins, ces fantaisies de guinguetiers, laissaient jusqu'à minuit un étroit passage au piétons, entre les cuisines de S. M. et les marguerites de son architecte, il y aurait reconnaissance d'un droit, et légère compensation aux quelques cent mille francs que les contribuables paieront en dernier résultat pour cette bourgeoise besogne.

Au surplus, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait des plans pour l'embellissement et l'agrandissement des châteaux du Louvre et des Tuileries. Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, auteur des mémoires de Gaspard son père, est un des hommes de la fin du seizième siècle qui ressemble le plus aux hommes du dix-neuvième. On trouve dans ces mémoires d'un ligueur et d'un gentilhomme mécontent, la plupart des idées modernes sur la France, sur la liberté et sur la société en général. Il parle de tout et à propos de tout. Ce qu'il dit sur le Louvre et les Tuileries est trop curieux pour ne pas citer le passage tout entier.

„Si le Roy Henry quatre eust vescu, ay-

„mant les bastiments comme il faisoit, il
„pouvoit en faire un remarquable, achevant
„le corps-de-logis du Louvre, dont le grand
„escalier ne marque que la moitié, et au
„bout d'iceluy faire une mesme gallerie que
„celle qui est à la sortie de sa chambre
„en tirant vers Sainct-Honoré, et depuis-là,
„faire une pareille gallerie que celle qui
„regarde sur la rivière, qui allast finir en-
„tre le pavillon des Tuilleries qui n'est pas
„faict, et l'escuyrie, et au lieu de gallerie
„s'y pouvoit construire des logis pour loger
„des ambassadeurs, et ruinant toutes les
„maisons entre les deux galleries, le Lou
„vre et les Tuilleries, se fust trouvée un
„grande cour admirable, et au regard d
„la cour du Louvre; l'autre moitié du corps
„de-logis que celui où loge la royne,
„au costé du portail, proche du jeu
„paume faire une grande terrasse, de l
„quelle pourroit descendre par degrez, co
„me d'un théâtre, les degrez deçà que d
„du portail qui seroit au mitan, qui c
„tiendroit en longueur les deux tiers de
„terrasse; oster la chapelle de Bourbor
„tous les bastiments qui sont entre le L
„vre et Sainct-Germain de l'Auxerrois,
„seroit la bienséance de la chapelle

„roys, et se pourroit laisser la salle de „Bourbon sans y toucher se contentant de „ceste grande place qui seroit depuis le „Louvre à Sainct-Germain. Mais à la vé„rité, pour faire de tels bastiments, il fau„droit que le Roy de France fust au moins „seigneur de tous les Pays-Bas, et bornast „son estat de la rivière du Rhein, occu„pant les comtez de Ferrette, de Bourgon„gne et Savoye, qui seroint les limites de„vers les montagnes d'Italie, et d'autre part „le comtez de Rossillon, et ce qui va jus„que proche des Pyrennées."

Toujours, comme on le voit, l'idée française des limites naturelles de notre patrie.

Et, puisqu'il est question de Saint-Germain l'Auxerrois dans la lettre que M. l'éditeur des Cent-et-un réimprime, on m'assure qu'on n'a pas renoncé au projet vandale de démolir cet édifice si précieux à l'histoire de l'architecture. J'ai déjà attaqué ce projet [1], et j'invite les artistes mes confrères à crier avec moi haro sur le barbare. Il faut, dit-on, dans la saison rigoureuse, donner de l'ouvrage aux maçons! J'aimerais autant proposer de donner de

[1] *Revue de Paris.*

l'ouvrage aux peintres de l'Italie, en effaçant les fresques de Cimabuë, les tableaux de Massario, de Bellino, et du Perugin. Employez vos ouvriers à restaurer la basilique gothique, au lieu de la détruire, à remettre à neuf ses dentelures obstruées et noircies par la rouille du temps; jetez bas, comme je le propose, les maisons qui l'environnent; et puisque vous êtes en train de planter des arbres, entourez de pins et de chênes le monument des siècles; cela durera un peu plus que la mémoire des abatteurs de croix, des dévastateurs de l'Archevêché et des vendeurs à l'encan des vases sacrés de la chapelle des Quinze-Vingts. Est-ce une secrète impiété qui vous pousse à renverser un temple consacré au Dieu de vos pères? Chassez-en les chrétiens, et mettez-y des saint-simoniens, comme on y mit jadis des Théophilantropes; du moins le juste-milieu ne sera pas plus malfaisant que le Directoire: le premier est à la vraie monarchie, ce que le second était à la vraie république.

LETTRE

A M. LE DIRECTEUR DE L'*ARTISTE*.[1]

Paris, 12 avril 1831.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 10 de ce mois, et par laquelle vous voulez bien m'annoncer que vous comptez faire paraître ma triste figure dans la prochaine livraison de votre journal. Je n'ai aucun moyen de m'opposer à votre bienveillance ou à votre malice. Dans le premier cas, je vous remercie ; dans le second, je rirai volontiers avec vous. J'accepte en toute modestie l'immortalité des quais et des échoppes, avec tant d'autres illustres, mes devanciers ou mes contemporains. Je n'ai à craindre qu'une de ces naïves et brillantes improvisations lithographiques de M. Devéria, qui m'enlèverait à cette immorta-

[1] L'éditeur a pensé que la reproduction dans le *Livre des Cent-et-un* de cette lettre de M. de Chauteaubriand était une bonne fortune pour le lecteur et pour son livre. L'illustre auteur, en la lui envoyant, a bien voulu la faire précéder de ce qu'on vient de lire. (*Note de l'Éditeur.*)

lité pour m'en donner une autre moins méritée.

Puisque nous voilà en correspondance, monsieur, permettez-moi de vous parler de quelque chose qui me tient plus au cœur que mon portrait. J'ai lu dans votre journal un judicieux article au sujet des changements que l'on prétend opérer dans le château des Tuileries. Des réclamations se sont élevées de toutes parts; chacun a cru pouvoir proposer son plan. Voici, monsieur, sans autre préambule, quel serait le mien, si j'étais architecte du roi.

J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon de Flore et le pavillon Marsan au palais de Philibert de Lorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au-delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif. Je raserais les toits de cet édifice qui se couronnerait de ses balustrades, en diminuant la hauteur du pa-

villon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli, trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries; pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de de Lorme et de Bullant, et l'on viendrait toujours, en passant le Pont-Royal, se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégantes architectures se jouant au milieu des arbres.

Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade, au-delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'Arc de triomphe dans le jardin même: trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui encombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf, et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister comme mesure et échelle de l'art et des siècles; en face de la colonnade du Louvre.

A l'ouest, au-delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au

milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madeleine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde: et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour les embellissements de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels

et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries, s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal : ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert de Lorme ? Un musée de choix, où je dépose nos plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villæ Borghèse et Albani.

Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on ? architecte, dans une attique de Philibert de Lorme ; roi, au Louvre.

J'ai l'honneur d'être monsieur, avec une considération très-distinguée,

CHATEAUBRIAND.

P. S. Je n'ai pas fini, monsieur ; j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre, entrecoupée de vases et de statues, le long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse, est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin.

NÉCROLOGIE.

La France vient de perdre un de ses meilleurs citoyens; la liberté, un de ses défenseurs les plus ardents; l'ordre public, un de ses soutiens les plus zélés. Celui qui, pendant si long-temps, occupa tout Paris de ses prouesses, de ses aventures, de ses infortunes; cet homme bruyant, malencontreux et railleur, qui nous fournissait une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur; celui qui a le mieux jugé les évènements de notre époque, qui semblait avoir personnifié en lui nos colères, nos enthousiasmes, nos crédulités; le type de 1830 et de 1831; le

masque dans lequel, tous tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux, sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bévues, l'homme populaire enfin, à qui nous devons d'avoir ri pendant les dix-sept mois qui viennent de s'écouler, Mayeux est mort le 23 décembre 1831, jour de Sainte-Victoire. Il est mort d'ennui, de tristesse, de consomption, d'une maladie dévorante et indéterminée, à laquelle les médecins, toujours savants pour qualifier ce qu'ils ne peuvent guérir, ont donné le nom de „révolution rentrée."

Et personne n'en a rien su; on n'a pas distribué le bulletin de ses dernières souffrances. Nul n'est venu s'inscrire à sa porte, s'informer de cet ami; car il était le nôtre, à nous tous, petits, grands, riches, pauvres, légitimistes, républicains, le vôtre surtout, ingénieux artistes, qui avez employé si souvent sa plaisante figure, écrivains de toute couleur, qui avez eu tant de fois de l'esprit avec ses bons mots. On ne le voyait plus derrière le vitrage des marchands d'estampes, on ne le rencontrait plus dans les rues; et, tout de suite, on

l'a oublié, aussi complétement qu'un grand citoyen porté en triomphe aux jours de l'insurrection, qu'un orateur proclamé, dans un journal de l'année dernière, le successeur de Mirabeau et de Foy, que l'auteur d'une charte ou le fondateur d'une religion nouvelle. Déjà il était mort pour nous long-temps avant d'avoir rendu l'âme, et peut-être cette négligence, cette ingratitude, cette inconstance de la faveur publique, a-t-elle abrégé sa vie. Si, de son lit où je l'ai vu gisant, il avait entendu quelque flatteuse acclamation; si quelque bienveillante émeute avait fait frémir ses carreaux des cris: „Vive Mayeux! honneur à Mayeux! nous voulons notre Mayeux!" peut-être ce retour inespéré de la popularité, ce réveil caressant du tumulte qu'il n'attendait plus, aurait fait de nouveau circuler son sang glacé, ramené le souffle sur ses lèvres éteintes; il eût retrouvé la force de jurer encore une fois; s'il jurait, il était sauvé. Mais aucun bruit n'a retenti; les Parisiens étaient ailleurs, je ne sais où; ils appartenaient à je ne sais qui. Peut-être s'occupaient-ils tout simplement de leurs affaires, étaient-ils rendus à leurs familles, à leurs intérêts, ce que je vou-

drais croire: toujours étaient-ils loin de Mayeux. Il a donc langui seul, délaissé, mis au rebut, abandonné par le scandale comme par son médecin. Il est mort, comme mourront beaucoup d'hommes d'état, étouffé par sa solitude. Faute de mieux, il a demandé un prêtre, non de l'église française, car il n'avait plus envie de rire, mais un bon vieux curé qui est venu à pied avec sa soutane, qui a traversé la rue Montesquieu, sans être plus remarqué qu'un chevalier de la Légion-d'honneur. Il s'est confessé; il en avait beaucoup à dire. Il s'est accusé d'orgueil surtout, d'envie, de misérable vanité; et le curé lui a promis, s'il en revenait, de le placer dans son église, à côté d'un bénitier, pour qu'on ne fît plus attention à lui.

Maintenant il est enterré, non au cimetière du Père-Lachaise, car il doit reposer au moins tranquille dans son tombeau, mais au pied de la butte Montmartre. Ne cherchez pas la pierre ambitieuse qui indique le lieu de sa dernière demeure. Il est mort avec des sentiments d'humilité qui ne permettent pas ce luxe des regrets. Une simple motte de terre, dans le carré long de six pieds que j'ai acheté pour lui,

apprendra, aux gens qui savent deviner, la place où son corps est inhumé. Dans sa fosse on a jeté des milliers de pamphlets, caricatures, protestations, proclamations, programmes, ordres du jour, tous faits par lui, sur lui, ou pour lui, tous ayant quelque rapport à son existence, à ses affections, à ses méprises, à ses tribulations, et qui bientôt ne se trouveront plus que là. Car l'histoire est dédaigneuse! il lui faut chose qui ait duré, souvenir dont il soit resté quelque trace, non pas émotion passagère, bruit d'un jour, et célébrité de feuilleton.

Et de lui que demeurera-t-il? De cette vie courte mais agitée, de ce pauvre hère si connu dans son temps, si naïf, si bafoué, si moqueur, quel vestige la postérité recueillera-t-elle? à peine un nom, un nom obscur, qu'on pourra prendre, dans quelques années, pour celui d'un député ou d'un auteur tragique; énigme qui aura besoin d'OEdipes, texte qui demandera un commentaire! Le malheureux, il prévoyait cet inconvénient des renommées éphémères; il s'apitoyait pour ceux qui l'avaient éprouvé, car il avait bon cœur au fond; il le craignait également pour sa mémoire.

Dans ses derniers moments il m'a fait venir, moi, bourgeois de Paris et rien de plus, bourgeois de Paris jusqu'au bonnet à poil exclusivement, ne sachant autre chose en politique que payer exactement ma quote d'impôt doublée par le régime des économies. Il s'est plaint à moi de se voir traité par ses contemporains ni plus ni moins que l'homme à la longue barbe; d'avoir obtenu pour tout honneur, pour unique témoignage de l'attention publique, une place chez le libraire Terry; dans le Palais-Royal, à l'enseigne du Dieu Mars, où sa biographie se trouve pêle-mêle avec l'*Histoire des brigands fameux*, *les Intrigues des grisettes*, *l'Amour à l'encan*, *le Paravoleur*, et l'*Art de rendre les femmes fidèles*. Il m'assura qu'il mourrait content s'il était question de lui dans un livre bien imprimé, dans un in-octavo, sorti du même magasin que les *Mémoires d'une contemporaine*. L'excellent homme croyait à l'immortalité des grands formats! Hélas! si la mort eût voulu attendre, il comptait s'y placer lui-même. M. Mayeux aurait fourni, comme moi, ses deux articles au livre des *Cent-et-un*, et c'est moi qu'il a chargé d'acquitter sa dette. Du moins son espérance

de gloire ne sera pas trompée; car, cette fois, je ne parlerai que de lui.

Messidor-Napoléon-Louis-Charles-Philippe Mayeux (car il a porté successivement tous ces prénoms, quoique son extrait de baptême lui donne seulement celui de Bonaventure, emprunté au saint du jour où il est né), vint au monde, à Paris, le 14 juillet 1789, pendant que son père, honnête artisan de la rue Beaubourg, était occupé à la prise de la Bastille. Ce jour de gloire lui porta malheur. Sa mère, effrayée par le bruit du canon et la mousqueterie, fut délivrée avant terme d'un enfant chétif et contrefait. Une humeur indocile et querelleuse, dont l'âge n'a pu le corriger, rappela mieux la date de sa naissance. Les quinze années qui suivirent cet évènement appartiennent à l'histoire de son père. Celui-ci, après avoir fait ses preuves de courage dans Paris, alla repousser l'ennemi sur les frontières, suivit nos armées dans toutes leurs conquêtes, obtint le grade de sergent pour prix de trente-deux blessures, et fut tué à la bataille d'Austerlitz, en appelant Patrie, comme il avait long-temps nommé Liberté, la bannière sous laquelle il combattait. Napoléon-Mayeux, c'est alors qu'il

prit ce nom, nous a souvent montré son père qu'il disait reconnaître au septième étage du bronze en spirale qui tournoie, chargé de héros et de victoires, jusqu'au faîte de la colonne. Enfant de la révolution, comme disent nos candidats politiques, il se trouva donc jeune homme et orphelin sous l'empire. Comme son infirmité l'exémptait de la conscription, ce qui fut constaté successivement en huit années par treize conseils de révision, aucune inquiétude personnelle ne vint le gêner dans son enthousiasme pour les exploits militaires. Il ne parlait que batailles, assauts, marches forcées, villes prises, royaumes confisqués. Il comptait les morts de l'armée ennemie par milliers, les prisonniers par divisions, les canons et les drapeaux par centaines; il exagerait les bulletins: Et puis chaque jour il voyait dans sa ville des monuments s'élever, des rues s'élargir, des quais se dresser, des ponts s'appuyer sur les deux rives de la Seine. On lui donnait des fêtes, des feux d'artifice, des spectacles gratis, des revues, où il faillit maintes fois être étouffé. On rehaussait, par-dessus toutes les nations du monde, le peuple parmi lequel il était confondu, et lui, se hissant sur

la pointe des pieds, criait avec sa voix gutturale: „J'en suis, de la grande nation.„ Il était donc fier, rayonnant, enivré. De plus, comme son quartier manquait de garçons, les filles ne le regardaient pas avec trop de mépris; et vous connaissez son faible!

On ne vit pas de gloire; il le savait, il se maria, il reçut une dot avec laquelle il forma un établissement avantageux. C'est lui qui le premier eut l'idée de nettoyer la chaussure des passants en les faisant asseoir commodément, à l'abri, sur une banquette de velours. La garde impériale était une bonne pratique. Elle jurait, elle ne voulait pas attendre; elle foudroyait de son langage énergique le pékin agenouillé devant sa grande botte; mais elle payait bien. Et le moyen, s'il vous plaît, de se fâcher contre la grande armée?

Enfin, le cours des victoires cessa. Les désastres arrivèrent; et, à leur suite, le chagrin, l'inquiétude, le mécontentement. Plus d'anniversaires joyeux, plus de cérémonies, plus d'édifices qui semblaient sortir de terre. L'hôtel du quai d'Orsay en resta où vous voyez; l'arc de triomphe demeura sans ouvriers. Paris devint triste, et, quand Paris

est triste, on n'en peut rien faire. Au lieu d'entrées triomphantes, avec fanfares et timbales, on vit arriver des ambulances. Mayeux sentit que l'empire croulait; il croisa ses bras par derrière, à cause de son infirmité, et il alla regarder les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, et autres, qui passaient sur les boulevarts; sans joie certes, mais sans colère, comme on regarde aujourd'hui un détachement de la garde municipale. Il se remit le lendemain à brosser les bottes des Cosaques, puis celles des mousquetaires. Ensuite revinrent ses anciens habitués, et il leur souhaita bonne chance. Les Anglais arrivèrent; il les reçut comme des gens qu'il avait vus la veille. Les soldats d'Écosse, surtout, l'amusèrent infiniment, et il se consola de l'occupation en se moquant des garnisaires.

Pour cette fois, il crut la restauration affermie; il s'y habitua, et se laissa nommer Louis. Les deux invasions, les uniformes nouveaux avec lesquels on aime à se montrer, ce qui ne se fait pas sans crotter ses bottes, lui avaient rapporté quelque argent. Il monta d'un degré; il n'était qu'artiste, il se fit négociant; la progression fut observée. Il ouvrit un magasin d'objets divers à vingt-

cinq sous la pièce. Il eut sa patente: il ne lui manquait plus que deux cent soixante-quinze francs de contributions à payer pour être électeur: je crois qu'il le serait aujourd'hui. Il se mit à lire le journal, à parler politique. Frondeur de son naturel, il ne pouvait tarder à s'apercevoir que tout allait fort mal; et, comme il vit en même temps que ses profits n'en souffraient pas, il fit hardiment de l'opposition. Toutes ses vieilles tendresses se réveillèrent, et formèrent un bizarre mélange de regrets. La Liberté, dont son journal l'entretenait sans cesse, prenait dans sa tête la forme de Napoléon. L'avénement de Charles X suspendit quelque temps son animosité. Car c'était lui, Mayeux, qu'un lancier refoulait brutalement lorsque le nouveau roi s'écria: „Plus de hallebardes", et le soir de cette journée, il voulut qu'on l'appelât Charles. Mais cette affection, née d'une caresse de prince, dura peu. La dissolution de la garde nationale l'exaspéra tout-à-fait, avec d'autant plus de raison qu'il n'en était pas.

Jusque-là Mayeux n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Son nom n'était guère connu que dans les ateliers de quelques peintres, qui avaient étudié sa conformation singulière,

sa physionomie passionnée, la rauque vivacité de sa parole, la plaisante hyperbole de ses discours, surtout son goût effréné pour le beau sexe, et qui composaient de tout cela des récits amusants, des scènes à faire pâmer de rire. Une fois on l'avait lancé sur le théâtre, et il avait pris la chose en homme d'esprit, non pas comme ces messieurs du comptoir, qui firent bêtement une émeute contre Brunet. Il était réservé à la révolution de 1830 de produire Mayeux dans tout son jour. Peu de temps auparavant, il avait reçu un outrage, que je ne puis dire sanglant, mais qui lui fit prononcer l'affreux serment de la vengeance. Tout ce qu'il m'est possible de raconter ici, c'est qu'un grenadier à cheval de la garde royale, haut monté sur ses bottes à l'écuyère, ne l'avait pas aperçu derrière une borne. La lithographie a recueilli ce fait. Aussi lorsque la publication du coup d'état appela le peuple à l'insurrection, Mayeux descendit des premiers dans la rue. Devant l'amas de pavés qui le couvrait jusqu'à la tête, il vit passer tour à tour, à la portée de sa carabine, les lanciers à la longue pertuisane, les cuirassiers au justaucorps de fer, l'infanterie à

la tête d'ours, et ces étrangers à l'habit écarlate qui deux fois sont venus chercher la mort dans nos révolutions. Il suivit les flots de la foule victorieuse, et vint se reposer aux Tuileries. Sur sept gendarmes tués, il en avait à lui seul abattu quarante.

Dès lors commença l'ère brillante de Mayeux, prôné, flagorné, choyé de toute part. Tout naturellement, et par instinct, il allait porter l'hommage de son triomphe au pied de la colonne, comme à l'autel du dieu dont il avait intérieurement nourri le culte pendant quinze années: on l'entraîna au Palais-Royal: un républicain essaya de le débaucher en route; car tout le monde voulait avoir Mayeux avec soi. C'était lui qui avait vaincu, lui dont on serrait affectueusement la main. En sortant de l'Hôtel-de-Ville, il crut emporter le programme dans sa poche. Tout fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il ferma sa boutique; il vendit toutes ses marchandises, presque pour rien, à un valet de la vénerie, d'autres disent à un musicien de la chapelle, qui se trouvait sans emploi, et se mit à faire bombance. C'est à cette époque qu'il faut placer toutes ces aventures galantes que les dessinateurs ont fort indis-

crètement révélées. Ce fut là son bon temps, ce qu'il se plaisait lui-même, car il savait un peu d'histoire, à nommer sa Régence.

Toutes ces fredaines, dont on a beaucoup augmenté le nombre, n'étaient, à proprement parler, que ses divertissements, que l'emploi récréatif du temps qui lui restait. Sa véritable occupation était la politique, la direction officieuse des évènements, l'entreprise volontaire et gratuite de l'opinion publique. C'était lui qu'on voyait toujours, ou plutôt qu'on ne voyait pas, pérorant au milieu des groupes, répandant la nouvelle du jour, excitant l'émotion dont on avait besoin, distribuant à propos, dans les rassemblements, un fait étrange, invraisemblable, absurde, comme il en faut pour être cru dans les temps d'agitation. C'est à lui qu'on doit l'invention des gendarmes déguisés en femmes, surpris par la police dans les premières émeutes. Cela faillit le brouiller avec un journaliste de ses amis qui eut la faiblesse d'en être jaloux.

Pendant un an, Paris tout entier ne vit, ne parla, ne pensa, ne jura, et cela dans tous les sens du mot, que par Mayeux. Mayeux voulait ceci, Mayeux disait cela,

Mayeux ne voulait pas, Mayeux blâmait, Mayeux approuvait: il fallait, avant tout, contenter Mayeux. L'universalité de ce personnage fut telle, qu'on douta de son unité. On ne pouvait pas croire qu'une seule tête suffit à tant de mouvements, une seule volonté à tant de caprices. On avait vu Mayeux dans l'émeute, on l'avait vu contre l'émeute; ici avec un chapeau gris, là avec un bonnet à poil; attendant de pied ferme la République sur la place Vendôme, et courant les rues à la suite de la République; brisant des réverbères, et bivouaquant la nuit dans le Palais-Royal; criant „Vive la Pologne", et mettant les Polonais au violon. Et pourtant c'était toujours le même Mayeux, crédule et mobile, tour à tour républicain, bonapartiste, juste milieu; dans la foule, turbulent et goguenard; dans les rangs, intrépide et ferme; aux assises, témoin à décharge pour les séditieux qu'il aurait éventrés la veille.

Vous avez vu qu'il était garde national; il s'était inscrit dès le commencement à la mairie de son quartier. Il aimait à se parer de l'uniforme. Il fut le premier qui porta, en petite tenue, le chapeau à la Bonaparte;

et, lorsqu'on voulait l'en railler, il répondait avec quelque amertume „qu'il avait vu des gens qui ne le valaient pas se donner les airs de singer le grand homme.“ Notez bien qu'il ne voulait parler ni de M. Gobert, ni de M. Frédérick, ni de M. Cazot, ni de M. Edmont, ni de M. Francisque, pour lesquels, au contraire, il professait une véritable admiration. Dans les premiers jours de la formation, on ne chicanait personne sur sa taille, non plus que sur sa position sociale. Bossus et prolétaires, tout le monde était admis à faire patrouille, à passer la nuit, à recevoir l'averse, à rammasser les bandits et les vagabonds, à faire l'office de la garde, de l'armée, de la gendarmerie. Mayeux avait même été nommé caporal par acclamation. Bientôt il fut question d'épuration, de triage. Mayeux remarquait que, depuis quelque temps, on ne le commandait plus pour les postes d'honneur, pas même pour les écuries de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On le reléguait toujours à la mairie, avec les bisets: c'est là que je l'ai connu. Enfin, son capitaine, qui avait obtenu la croix d'honneur uniquement parce qu'il avait Mayeux dans sa compagnie, du

moins ne lui connaissait-on pas d'autre titre; son capitaine, qui lui devait peut-être la double épaulette dont il était si glorieux, lui fit entendre poliment que sa présence jetait l'hilarité dans les rangs; que ses saillies nuisaient à la gravité du corps-de-garde; que dernièrement un auguste personnage, âgé de sept ans, n'avait pu garder son sérieux en le voyant; qu'enfin il y avait eu, dans la troupe de ligne, quatre-vingt-deux soldats mis à la salle de police pour avoir ri sous les armes lorsqu'il défilait à la parade; ce qui devenait fort grave à cause des évènements de Lyon.

En conséquence, pour le bien du pays et pour la tranquillité publique, au nom de cette révolution qu'il avait si vaillamment servie, on l'invitait à se retirer, à ne se montrer que le moins possible, à demeurer tranquillement chez lui. Mayeux résista; il voulut être jugé. On l'appela devant le jury de révision, présidé par un juge de paix, qui doit se connaître parfaitement au service militaire. Il fut, tout d'une voix, rayé des contrôles. J'aurais bien voulu être à sa place; Mayeux ne pensait pas

comme moi. — Le sergent-major lui fit redemander son fusil, arme excellente, fournie par le gouvernement, qui lui avait coûté 27 francs pour la mettre en état. Cela fut le dernier coup, le coup mortel pour le pauvre Mayeux. Et ce qui compléta son désenchantement, ce fut de voir que personne ne s'intéressait à sa disgrace, qu'aucun passant ne s'inquiétait de lui dans la galerie Véro-Dodat, où sa place se trouvait déjà prise. Au bout de trois semaines il n'était plus !... Que Dieu lui fasse paix ! que la terre lui soit légère ! il a porté son fardeau en cette vie.

Mayeux laisse un fils âgé de dix-huit ans. Il ne s'était pas occupé de le pourvoir, comptant pour lui sur une place que lui avait promise le premier préfet de police nommé après la révolution. Ses instances allèrent en augmentant, et ses espérances en diminuant, de préfet en préfet, jusqu'à l'arrivée du sixième, qui le fit mettre à la porte. Le jeune homme avait cru que la victoire du peuple et les services de son père le dispensaient d'apprendre un métier, et il serait maintenant à la maison de refuge, s'il n'avait trouvé le moyen de s'en-

rôler dans la religion saint-simonienne, où, vérification faite de sa capacité, il a été admis à cirer gratis les bottes du pape.

A. BAZIN.

LES RÉVOLUTIONS.

HARMONIE.

I.

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie
Et, sans se retourner va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?
Il marche, et ne repasse pas !

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques;
Vous appelez le Temps qui ne répond qu'à Dieu;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître:
Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même,
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème
A qui les touchera dans la postérité!
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu!
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles,
Semblables au guerrier armé pour les batailles
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme,
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!
En vain le coeur vous manque et votre pied se lasse,
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place:
Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière;
Ce n'est pas pour croupir sur ses champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!
Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite,
Les cieux, les astres, les humains!

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie;
Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhova d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux,
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers en un souffle il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous! qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable
La chute éternelle du temps!

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris?

II.

Regardez donc, race insensée
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin,
Et l'Histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges,
Plus de bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant;
Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche ou du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon,
Le voilà sous les Pyramides,
Le voici sur le Parthénon!
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux!
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous Gaule et Germanie
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, Forum, dieux, faisceaux, tout croule
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour[1] où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
Et revit en la regardant,
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident;
Il meurt; son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Le mors des tyrans ou des dieux,
Mais l'esprit par diverses routes
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

---

[1] Le christianisme.

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu, Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancèle,
Et comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncèle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc ô mortels vous annonce
L'immuable que vous cherchez?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit: Marchez!



III

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau!
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois;
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois!

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille;
Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements; comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons du soleil!

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
Regardez en avant et non pas en arrière,
Le courant roule à Jéhova!

Que, dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues!
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence?
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile!
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole !
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir !
Vous ! enfants de celui qui l'annonçant d'avance
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir !

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle ;
L'esprit en renversant élève et renouvelle ;
Passagers ballottés dans vos siècles flottants !
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
Et vous vous remontrez après mille naufrages
Plus loin sur la route des temps !

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs,
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux quil file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer !

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant ;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse
Seigneur !... Ils marchent cependant !

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

Alphonse de LAMARTINE.

LE DIABLE BOITEUX

À

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

STUTTGART,

CHEZ LA RÉDADTION DE LA COLLECTION D'OEUVRES CHOISIES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

1832.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

Un cri religieux, le cri de la nature
Vous dit: pleurez, priez sur cette sépulture;
Vos parents réunis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.....
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant.

DELILLE.

Vers la fin de l'été, je me trouvais en proie à un accès de cette mélancolie profonde, qui est comme l'instinct d'un ressentiment secret contre les hommes, le souvenir amer d'un passé vague, et une lassitude des choses du moment. Livré à cette disposition, l'on aime à sortir de l'enceinte des villes, à laisser derrière soi les formes trop positives de la vie sociale, à

s'éloigner de ce qui est faux, artificiel, en désharmonie avec la nature, enfin à fuir ses semblables.... — Et si, encore plein de cette humeur sombre, mais d'une tristesse déjà plus douce, vous gravissez une colline dont le sommet vous fasse dominer sur la grande cité populeuse, sur le vaste Paris, alors votre rêverie se laisse entraîner à cette direction philosophique qui mena Volney méditer sur les ruines! Vous admirez la puissance du temps, de l'industrie, de la civilisation, dans cet amas surprenant de maisons, qui, sous leurs bases, dérobent à vos yeux des plaines, les rives d'un fleuve et de nombreux coteaux, de ces maisons que seize siècles ont apportées une à une, et jour par jour, l'une à côté de l'autre! Vous lisez l'histoire sur le fronton des bâtiments royaux et sur la toge noirâtre des monuments; vous interrogez la morale et les misères humaines, la religion et la politique, dans cette mêlée, qui semble avoir cessé tout à coup, de dômes et de tours gothiques, de temples et d'églises, de palais et d'hôpitaux. Tout nourrit vos méditations: et ce contraste de l'immobilité des édifices avec le mouvement de la fourmilière humaine qu'ils renferment,

et ce bruit uniforme produit par tant de cris divers; bourdonnement d'une ruche immense que l'on écoute sans en voir les habitants; et ce rideau brumeux jeté sur le centre de la ville et qui ne se lève jamais en entier.... Oui, tout, jusqu'à cette fumée capricieuse, ici s'élançant en jets noirs et épais, là fuyant en ondes légères, dessinant sa mobilité sur l'azur, et s'envolant en vapeur diaphane.... — J'allais donc m'acheminer vers Montmartre, le seul endroit où les étrangers et les Parisiens vont voir se dérouler à leurs pieds le tableau de la capitale, lorsque je me rappelai que, sur une colline de l'est, je pouvais contempler le même panorama, sous un aspect plus pittoresque. Je me dirigeai aussitôt vers le cimetière du Père-Lachaise.

En marchant rêveur, j'oubliais la distance qui s'abrégeait comme à mon insu; il me restait encore à franchir une longue allée de boulevart: une jeune fille, une femme et un garçon accoururent au-devant de moi pour m'offrir des couronnes qu'ils portaient en grand nombre sur des bâtons; il y en avait de toutes blanches, de toutes jaunes, de toutes vertes, d'autres mélangées, et elles étaient tressées d'immortelles. La

vue de ces fleurs me rappela de riantes idées de l'antiquité; combien on devait en vendre aussi dans les avenues des temples, là où il y avait tant de déesses à honorer. Cependant quelques couronnes toutes noires me firent souvenir de leur destination, je regardai la jeune fille qui me les offrait, puis la muraille du cimetière qui longe le boulevart, et un sourire d'ironie erra sur mes lèvres.... Je ne tardai pas à remarquer combien se sont multipliées ces bouquetières, indice d'un autre accroissement sur lequel mes idées ne s'étaient pas encore portées.

Les environs du Père-Lachaise sont peuplés de ces marchandes de fleurs, de guinguettes et d'ateliers des monuments funéraires.

Mieux peut-être qu'aucune autre circonstance, le nombre des marbriers témoigne de l'augmentation effrayante dont je veux parler: une rue entière qui aboutit à la barrière d'Aulnay n'est bordée, des deux côtés, que de leurs magasins; les pierres tumulaires, les grilles et les croix de tous les modèles et de tous les prix y sont étalées dans le même ordre et avec autant de coquetterie que les meubles d'acajou dans

nos bazars ou dans les boutiques du faubourg Saint-Antoine; des rangées d'urnes, petites, grandes et moyennes, garnissent les parois, et des tombes exécutées sur des proportions très minimes forment, pour ainsi dire, des collections de miniatures, à l'instar des montres de bijouterie. Rien n'a été négligé pour donner de l'attrait aux annonces de sépulture et d'exhumation; un moyen de séduction est cherché jusque dans les enseignes : ici l'on s'adresse *au tombeau de La Fontaine*; là, *au tombeau d'Héloïse et d'Abeilard*; plus loin, *au tombeau du général Foy*. Les entrepreneurs ont espéré que le fils qui marche les regards baissés à la suite du fatal corbillard, pourrait les détourner un seul instant et conserver un souvenir. Il a fallu même une mesure de police pour interdire à l'industrialisme la faculté de se mêler aux convois et de faire ses offres de service dans l'enclos du cimetière; désormais il ne se tient plus qu'à la porte des mairies où il guette les déclarations de décès. Pour cette classe d'hommes, la vie n'est qu'une plante parasite de la mort.

Le nombre de décès trompe quelquefois les spéculations de ces marbriers; je considérais leurs ateliers avec une sorte de

curiosité; j'entendis l'un d'eux se plaindre de ce qu'il appelait sa morte saison. „Heureusement“, ajouta-t-il, „nous attendons „la chute des feuilles, l'automne approche, et quelques grosses têtes vont nous „arriver.“

L'entrée de cette avenue directe du Père-Lachaise porterait dans l'âme la première impression de tristesse naturelle à l'approche d'un tel séjour, si l'on n'y était préparé d'abord par le trajet de plusieurs rues désertes; mais, auparavant, le cœur se serre à l'aspect d'une vaste prison toute neuve et non encore achevée, avec ses hautes murailles, ses nombreuses fenêtres à barreaux de fer, ses grosses tours et son redoutable aspect de Bastille. Une prison sur le chemin d'un cimetière! quelle imprévoyance cruelle! La partie morale des institutions de ce genre ne sera-t-elle donc jamais aperçue? Une autre prison s'élève en même temps près de l'enceinte où se déploient les jeux et les fêtes du nouveau Tivoli. Quel contraste! Et dans laquelle de ces deux maisons de captivité chercher la pensée du législateur? Ici, est-ce dérision? là, est-ce inhumanité? Non, mais irréflexion et insouciance partout.

Les portes des deux villes, c'est-à-dire du Paris mort et du Paris vivant, se regardent de près; les gardiens de l'une et de l'autre peuvent trèsbien s'entendre, se répondre et fraterniser. La largeur de la chaussée et des contre-allées du boulevart sépare seulement la barrière d'Aulnay de l'entrée du cimetière.

Devant la façade de cette entrée qui s'enfonce en demi-lune, grandiose comme serait une entrée du parc de Versailles, des fiacres, des demifortunes, de brillants équipages s'arrêtaient; il en arrive à chaque instant. Ainsi chacun vient là un jour pour ne plus s'en retourner, il importe peu dans quelle voiture; l'égalité commence de l'autre côté du seuil. Personne n'entrait qu'à pied. Les visiteurs opulents me parurent regarder avec moins de morgue les piétons plus modestes: c'est que, dans ce lieu, le sentiment de la plus cruelle réalité impressionne l'âme et émousse sa fierté. Sans doute, au jour fatal, il existera encore une différence dans les vêtements; le hêtre et le sapin succéderont à la toile et à la bure, une double enveloppe de cèdre et de plomb remplacera la laine soyeuse et le cachemire; mais qui habillera-t-on ainsi d'un bois

vil ou précieux?... Les vers de la tombe pour qui l'on édifie de tous côtés, dans cette enceinte, le marbre et le bronze, et les vrais habitants de ces palais mortuaires.

Je remarquai que chacun éprouvait, comme moi, ce sentiment subit qui fait qu'on parle à voix basse et d'un ton grave, que l'accent devient mystérieux et réservé en entrant dans cet enclos si vaste, comme si l'on pénétrait dans la chambre d'un malade dont on craindrait de troubler le sommeil; on obéit à une sorte de terreur et de retour sur soi-même; il semble que, sous terre, des oreilles soient attentives pour vous écouter. Ah! parmi tant de paroles qui sortent des bouches humaines, combien peu en laisserait-on échapper, si l'on était certain qu'elles fussent recueillies par un témoin invisible! L'homme parle trop d'un Dieu, et ne croit pas assez à sa présence; il le nomme partout et ne s'en souvient nulle part.

Je tenais à la main plusieurs couronnes; à quelle tombe destinais-je cet hommage? Huit ans se sont écoulés depuis le jour où j'assistai au mariage d'un de mes amis, hymen funèbre, dernière consolation d'une

mourante !... Il est une maladie, la plus cruelle de toutes, car elle sévit avec le plus d'ardeur contre la jeunesse, et dévore les organes de la respiration. Le médecin, en la reconnaissant, se détourne avec tristesse, sans ressource contre ses ravages. Eh bien, le germe destructif, à son dernier degré de développement, était dans le sein de la mariée. Le jeune homme, objet de son amour, et qui l'aimait d'un amour égal, n'avait pu être assez égoïste pour se refuser à ce vain simulacre d'union; combien il dut souffrir! L'épouse ne permit point qu'on omît, qu'on abrégeât aucune des cérémonies; dussent-elles, dans une église très-froide, précipiter les progrès du mal.... Je l'ai dit, c'était la dernière consolation d'une mourante. Nous la conduisîmes à la maison de son mari; je pris sous le bras cette jeune malade, je lui aidai à monter l'escalier, elle le faisait péniblement; hélas ! quelle pensée me préoccupait ! la pensée que l'infortunée ne le descendrait jamais vivante. Lorsqu'elle entra dans l'appartement nuptial, un rayon de bonheur s'épanouit sur ses joues pâles, et y fit briller comme un espoir de guérison; mais l'instant d'après, plus de trace de cette lueur !. Elle se coucha, fit sus-

pendre son bouquet, et étaler à ses pieds ses habits de noces; pendant vingt jours, elle les regarda en souriant; le vingt-unième, elle cessa de les voir... Je l'avais accompagnée à l'autel, je dus la conduire au champ du repos. On l'inhuma sur l'éminence en face de l'ancienne grande porte. Il m'en souvient, au moment de sortir, une larme coulait encore de mes yeux; je me retournai, je vis distinctement l'endroit où reposait l'épouse vierge, et je lui adressai un dernier salut.

Depuis cette époque, j'ai été assez heureux pour n'avoir à accompagner dans ce séjour personne qui me fût cher; toujours, dans le chemin de la vie, j'ai marché sans réfléchir à tout ce que la faux de la mort moissonnait sur sa route. Si le souvenir du Père-Lachaise se présentait fortuitement à mon esprit, je le voyais tel que je l'avais vu alors, avec des tombeaux déjà nombreux, mais dispersés, et entre eux des vides et des places désertes.

Aussi adressai-je, en entrant, mes regards du côté où je devais déposer mes couronnes. Combien j'étais simple! et quel fut mon étonnement, je dirai presque mon effroi! Je me représente ce que dut être,

il y a quinze ans, la surprise de l'émigré qui en avait passé trente loin de sa patrie, lorsqu'il chercha dans Paris ces jardins spacieux, ces terrains vagues, ces marais verdoyants qu'il avait laissés à son départ, et où des masses d'édifices, ces quartiers somptueux s'étaient élevés avec l'éclat et le bruyant étalage de la civilisation moderne. Mon étonnement ne fut pas moindre à l'aspect de cette forêt d'ifs et de monuments funèbres pressés, étagés, entassés dans le cimetière du Père-Lachaise, en si peu d'années. Que d'arbres et d'arbustes! que de bronze, de marbre, de granit, de pierres de tout genre! que de grilles de toutes dimensions, de fûts, de colonnes, de pyramides, de statues, de mausolées et de formes sépulcrales! que d'inscriptions, de noms propres, de titres et d'armoiries! que de croix, de larmes simulées et d'attributs! que d'hommes, de femmes et d'enfants, tous inanimés, tous ayant vécu! Que la mort est féconde! qu'elle est puissante! qu'elle frappe vite et que ses coups sont fréquents! Que de conquêtes, que de richesses, quel empire! „Non, m'écriai-je, ce n'est plus le simple champ du repos, c'est

la magnifique cité d'une population de cadavres.“

Mais quoi! les vivants y usurpent la place des morts et leur disputent leur dernier asile! Pieux voyageurs, je vous contemple agenouillés devant ces sépulcres où sont façonnés les attributs symboliques du trépas, où votre crédulité veut honorer des restes mortels, où un nom est écrit au-dessus de la porte. Levez-vous, regardez, c'est un mausolée vide; le propriétaire de ce monument, encore dans la fleur de l'âge, nage au milieu des délices. Ne savez-vous pas qu'il appartient au riche de la capitale d'avoir son hôtel à Paris, sa maison de campagne à Saint-Cloud, une loge au Théâtre-Italien, et une tombe au Père-Lachaise? ce sont des arrhes pour une habitation qu'il occupera quand le terme sera venu. D'avance, il choisit l'exposition qu'il préfère aux rayons d'un soleil qui ne réchauffera point sa cendre, une éminence ou un bas-fond, un voisinage selon ses goûts, la solitude ou le grand monde et le quartier le plus brillant, car le Père-Lachaise a son aristocratie tumulaire et ses faubourgs. Toutefois, n'enviez point le riche que je viens de citer; lorsqu'il bâtissait avec tant de luxe, il était loin de

prévoir qu'une révolution, en 1830, comberait sa tête avec tant d'autres. Depuis, j'ai visité son hôtel, ce n'était plus sa livrée dans la cour; sa maison de campagne, ce n'étaient plus ses enfants dans le parc; sa loge, ce n'était plus son épouse sur le premier banc; partout un nouveau maître: sa tombe, voilà ce qui lui reste, elle ne saurait lui manquer!

Les grands noms de l'ancien régime ne s'inscrivent plus sur la façade des hôtels, comme les noms des Larochefoucault, des Crillon, des Talleyrand, des Choiseul, des Gontaut-Biron, que l'on voit encore. Cet usage, la mode l'a transporté au Père-Lachaise pour toutes les classes où règne l'aisance; partout ce sont des *sépultures de famille;* elles viennent y étaler, d'avance, les unes leur obscurité, les autres leur orgueil, toutes leur néant. Il est, toutefois, de ces fondations que les plus tendres affections ont consacrées. Là, on se donne rendez-vous après le trépas; il est doux de savoir que l'on s'y retrouvera. La philosophie avoue également ces idées d'anticipation sur la mort; sans doute c'est une résolution qui peut ne pas être sans influence sur la moralité de la vie, que celle d'aller volontaire-

ment marquer le but où une nécessité inexorable doit vous conduire, méditer sur soi-même et essayer son cercueil.

Seul vers le soir d'un jour de mélancolie, on va ainsi désigner sa place ; seul, dis-je, en un jour triste, ou, suivant l'impulsion du caractère français' *en partie* avec ses amis, et dans un jour de gaîté ; on les consulte sur le lieu, les dimensions et le plan de l'édifice ; puis il devient, lorsqu'il est achevé, une sorte d'acquisition nouvelle dont le propriétaire se plaît à faire les honneurs ; on en cause dans la joie des festins, où n'apparaissent, au lieu du crâne repoussant de l'ancienne Égypte, que des images de marbre poli, de gazon et de fleurs. Cette fréquentation familière du champ de repos semble adoucir le passage de la vie à la mort, et les rattacher l'une à l'autre par mille liens nouveaux ; elle rend la perte d'un objet chéri moins amère, son absence moins absolue et moins complète ; on se fait illusion plus aisément sur son sommeil prolongé, lorsqu'on est souvent près de son dernier lit de repos.

Ainsi s'agrandit chaque jour cette nouvelle ville, entrepôt de cendres et d'ossements. Bientôt il faudra numéroter les tom-

beaux, désigner les carrefours, et nommer les rues. Là, peut-être, comme dans nos cités vivantes, on négligera le génie et la renommée pour l'opulence et le luxe.

Mais que tarde-t-on? Il y a vingt-cinq ans à peine que l'on a dit à la mort: „Constatons tes progrès, élève ta cité, comme nous la nôtre, et comparons. „Eh bien, la ville neuve à côté des trente mille maisons de la vieille Lutèce, étale déjà ses trente-un mille monuments! [1]

Déjà une police complète y est nécessaire. On y voit régner toute l'activité de l'industrie; les grandes avenues y sont sans cesse traversées par des architectes, des charpentiers, des serruriers, des maçons, et une foule d'autres ouvriers: c'est bien une ville en construction. L'idéal s'évanouit devant le spectacle des chèvres,

---

[1] Voici le nombre progressif des pierres tumulaires depuis 1804.

On en a placé en 1804....113. en 1810.... 76.
en 1805.... 14. en 1811.... 96.
en 1806.... 19. en 1812....130.
en 1807.... 26. en 1813....242.
en 1808.... 51. en 1814....509.
en 1809.... 66. en 1815....635.

En tout, 1827. — En 1830, on en compte 31,000.

des roues, et des échafaudages; car les tombeaux, humbles et resserrés dans l'origine, deviennent spacieux à leur base, croissent en hauteur, et ne s'arrêteront point sans doute au degré où ils sont parvenus. On avait bâti une multitude de petites pyramides avant d'employer tant d'années, de bras et de pierres à construire le monument gigantesque de Chéops.

Çà et là les aiguilles des pyramides qui sont au Père-Lachaise s'élancent au-dessus des autres tombeaux. Peu s'en est fallu qu'un obélisque en marbre de Carrare n'attestât, par une élévation de quarante pieds, l'opulente vanité d'un tapissier du roi. Une inscription aurait indiqué que M. Boulard lui-même avait fait le voyage de Gênes pour choisir le marbre le plus pur. Des fouilles en terre de quarante pieds de profondeur avaient eu lieu, et 400,000 fr., suivant le vœu du défunt, allaient être consacrés à ce monument, lorsque ses héritiers jugèrent que sa dépouille mortelle ne pouvait reposer nulle part plus dignement que dans la chapelle de l'hôpital de Saint-Mandé, élevé avec un million qu'il avait légué pour cette œuvre philantropique.

La place destinée à ce phare de l'opulence industrielle n'est pas restée vide; sur le devant, et à l'extrémité de la grande avenue du nord, une pyramide monumentale s'élève aujourd'hui pour une riche famille portugaise du nom de *Dios Santos;* on arrive à sa base par deux escaliers latéraux de quinze ou vingt marches, et un troisième, placé au centre, conduit au caveau qu'elle surmonte, et dont la moitié seulement apparaît au-dessus du sol. Comparés à des constructions si dispendieuses, combien semblent déjà gothiques ces simples caveaux fermés d'une porte de bronze, et fastueux naguère à côté des premiers sarcophages! Aujourd'hui l'on bâtit des chapelles, et la plupart des monuments adossés aux coteaux n'ont pas moins de deux étages, un rez-de-chaussée sur la route d'en-bas, et un autre supérieur pour celle d'en-haut. Aussi un enfant, trompé sans doute par les dimensions de ces édifices, demandait-il avec autant de justesse que de naiveté, en s'arrêtant près de chacun d'eux: „Qui demeurait là?“

Tels sont les progrès de l'ostentation dans les tombes, que déjà elle suffit à la prospérité d'une entreprise spéciale des sépultures.

Par les soins de cette entreprise, le tombeau même de l'époux n'est plus délaissé; l'on a observé que c'est celui qui atteste le plus d'abandon; cette observation semble fondée. Un homme peut appartenir à une première femme par le culte du souvenir, et à une seconde par une douce communauté d'existence; une femme ne paraît point née pour un tel partage. Lorsqu'elle se remarie, et il en est peu qui ne se dévouent à de secondes noces, l'anneau du premier hymen qu'elle répudie en emporte les dernières traces; c'est l'anneau de Didon auquel s'attachait la mémoire de Sichée. Mais que l'on demande quelles tombes révèlent le mieux un amour qui survit à la séparation et le sentiment d'une âme toujours unie à l'objet qu'elle a perdu; ne sont-ce pas celles où dorment des enfants? on reconnait vite où a passé le deuil d'une mère! Deuil à jamais ineffaçable! C'est par lui surtout que la voix du marbre sait nous attendrir. Qui n'a point lu les inscriptions de la douleur maternelle ne devine pas tout ce que le cœur peut renfermer d'éloquent et de sublime en quelques mots.

J'observais les mouvements d'une jeune

femme parmi ces massifs où se réfugie le recueillement que la distraction exile des allées principales. Cette femme aussi était veuve d'un jeune enfant; avec quels soins je la voyais remplacer par des fleurs nouvelles les fleurs sitôt fanées, appuyer d'un pied léger sur la bêche qu'elle craignait d'enfoncer trop avant, répandre l'eau d'un petit arrosoir placé derrière un if, et sourire aux premières pointes de verdure, que dis-je! sourire au visage de son fils, toujours riant pour elle! Trois pieds de terre ne semblent point lui en dérober l'aspect: elle n'est plus auprès de sa tombe, mais auprès de son berceau, il dort... tendre mère! elle lui sourit, mais elle craint de l'éveiller. Étrangère à tout ce qui n'était pas cette douce préoccupation, elle n'en fut point distraite par l'empressement manifesté autour d'elle et occasionné par l'arrivée d'un riche convoi.

Tout le monde accourait à cette rencontre; chacun, pour éviter une multitude de détours, escaladait les tertres, souillait d'un pied fangeux les pierres tumulaires, et faisait fléchir les grilles noires, faibles remparts des demeures sépulcrales. Les personnes mêmes qui, un moment plus tôt,

avaient paré avec un soin religieux le dernier asile d'un parent ou d'un ami, imprimaient leurs pas sur la terre fraîchement amoncelée, que la piété filiale n'avait pas encore eu le courage d'enceindre d'une clôture, ou faisaient tomber, en passant, quelques couronnes de fleurs blanches, la plus légère des offrandes. Tant il est vrai que le cyprès même de la tombe n'est sacré que pour celui qui l'a planté! Cette profanation irréfléchie se renouvelle toutes les fois qu'une pompe solennelle accompagne un cercueil.

Au reste, il suffit de parcourir, au sein de ce séjour, le temps compris entre un lever du soleil et son coucher, pour connaître les extrêmes si opposés que renferme la capitale. De même que dans les forêts, au déclin de l'automne, il tombe à chaque instant des feuilles de tous les arbres, de même on enlève à Paris, chaque jour, des dépouilles mortelles de toutes les classes. Cette population d'un million d'âmes rejette continuellement hors de son sein quantité de ses propres débris; elle-même, en masse, ne cesse de s'avancer vers les trois enceintes privilégiées pour l'engloutir; au midi, vers le Mont-Parnasse;

au nord, vers l'ancienne colline de Mars; et à l'est, vers les coteaux de Ménil-Montant; le temps n'imprime pas à son vaste balancier un seul mouvement qui ne la pousse tout entière vers ces trois directions... Eh! c'est sur les chemins qui conduisent à un tel but que retentissent, du matin au soir, les cris de l'allégresse populaire, le bruit d'une musique toujours animée, les chants et le fracas des noces de faubourg! Le corbillard et le carrosse de mariage sortent par les mêmes barrières, se rencontrent fréquemment, et quelquefois même les deux cortéges sont obligés de se mêler: rapprochement singulier des phases de l'existence!

Ces contrastes m'occupaient encore, et déjà je me trouvais au milieu de cette brillante division du cimetière où sont venues se grouper les grandes notabilités de l'empire, et que l'on pourrait appeller le *quartier des Maréchaux*. Tout à coup le roulement d'un tambour funèbre parvint jusqu'à moi; une décharge de mousqueterie se prolongea en échos répétés; je crus voir soudain les ombres illustres dont j'étais entouré tressaillir et s'élancer au-devant d'un frère d'armes en lui demandant le nom de

son dernier champ de bataille; je m'avançai comme pour les suivre, et j'aperçus presque aussitôt le peloton de garde nationale qui venait de rendre les derniers honneurs militaires au cercueil d'un sergent de sa compagnie. Jamais les détonations d'armes à feu ne furent si fréquentes au cimetière de l'Est; il n'est pas de jour que l'on n'enterre avec le même fracas quelque paisible citoyen.

Deux autres corbillards avaient franchi le seuil en même temps, et plusieurs suivirent à de courts intervalles.

Quoique à toutes les heures du jour les portes du cimetière du Père-Lachaise soient ouvertes, c'est le matin surtout que les convois se succèdent. Dans la nuit, à une heure constamment fatale, qui commence lorsque les étoiles ont franchi leur zénith, et déclinent vers l'occident, la mort a fait sa ronde, et planté çà et là ses drapeaux noirs sur diverses habitations; puis, dès que Paris est sorti du sommeil, et que de lourds chariots ont parcouru les rues pour les purger des immondices entassées sur la voie publique, des chars de deuil s'avancent par les mêmes routes pour débarrasser aussi les douze quartiers des corps ex-

posés sur le seuil des maisons. La plus grande partie s'acheminent vers le cimetière de l'Est.

A chaque instant on voit le cocher funèbre en franchissant le seuil; jamais ému, d'une physionomie parfaitement uniforme, soit qu'il entre ou qu'il sorte, il tient machinalement les rênes; et sa figure, qui ne porte que l'empreinte de l'habitude, est tellement insignifiante qu'il n'a pas même l'air ennuyé; on en pourrait dire presque autant de l'attelage. Des hôtes nombreux qu'il amène, l'un est suivi d'un long cortége dont la bienséance lui procure une dernière fois les hommages imposteurs, et sur un char parsemé de larmes d'argent, les seules que l'on voie bien souvent à ces riches convois, va prendre place, à droite, dans la Chaussée-d'Antin du Père-Lachaise. L'autre suit, à gauche, un chemin plus solitaire; ce dernier arrivant est venu seul, les vivants l'ont quitté aussitôt que la vie... Vainement je cherche derrière le corbillard son unique ami; le concierge a empêché le chien de franchir le seuil, et l'a contraint de s'éloigner; le fidèle animal témoigne sa douleur par ses hurlements, se retourne, s'arrête, revient, rôde autour

des murs, erre dans la campagne, et, comme un être qui n'a plus d'ami, plus d'asyle sur la terre, ne sait où se diriger, ni sur qui reporter son attachement.

Cependant, son maître transporté dans une excavation où l'on descend par un grand nombre de degrés, prend bientôt place à côté de celui qui l'a précédé; là, sans distinction des sexes ni des âges, les corps sont mis par rangées, à peine séparés les uns des autres par un pied de distance. Cette *fosse commune* que la mort ne peut combler qu'à l'aide d'un temps assez long, est toujours béante; on ne la regarde pas sans effroi. Agenouillée près du bord, une jeune fille vêtue de laine noire, la tête sur son sein, et les mains jointes, prie avec ferveur; la pauvre enfant a doublé ses veilles et en a épuisé le produit, avant de recourir pour sa mère à l'asyle de la Charité; elle prie, et d'un air consterné, se demande vers quel endroit elle peut adresser des regards confiants. Après elle, car je la contemplai jusqu'au moment où elle s'éloigna, je vis venir un homme d'une contenance assurée, mais le visage vivement ému, c'était un militaire; long-temps prisonnier loin de sa patrie, son absence avait

contraint sa jeune épouse d'aller mourir sous le toit de la pitié ; le malheureux regarde comme s'il la cherchait, comme s'il pouvait la voir... Il a des larmes à répandre, et ne sait quelle place en arroser ! L'objet de sa tendresse est enfoui dans ce pêle-mêle de cadavres : nul sanglot ne s'est fait entendre lorsque la pelle du terrassier l'a rendue invisible, et nulle voix n'a béni sa dépouille... Il n'y a point de prêtre à l'enterrement des pauvres.

Je demandai au vieux soldat si notre dernière révolution était signalée au Père-Lachaise par quelques monuments ; il me conduisit du côté de l'ancienne porte d'entrée, et me montra de loin les trois couleurs ondoyantes. J'approchai, le front découvert : un simple treillage d'osier, deux rectangles parallèles avec une bordure de buis, un seul drapeau et deux croix de bois ; sur l'une, ces mots : *A la mémoire de Pierre Robin, âgé de* 67 *ans, une des victimes du* 28 *juillet* 1830. *De profundis ;* sur l'autre : *Ici repose une Victime inconnue du* 28 *juillet* 1830. *De profundis.* Combien ces mots me touchèrent ! Victime inconnue, et elle dort dans un enclos fraternel ! les mêmes soins honorent les deux tombes ! Oh ! sans doute, on les trouva morts

loin de tous les autres, au détour de quelque rue; peut-être ne s'étaient-ils jamais vus auparavant; peut-être avaient-ils partagé ce qu'on se prêtait dans ces cruelles journées, de la poudre et des balles; le combat les rendit frères; ils tirèrent peut-être long-temps avant d'être aperçus, et peut-être au même instant le plomb royal les renversa tous deux! Honneur aux parents de l'un qui voulurent devenir ceux de l'autre; ce fut une pensée vertueuse et une œuvre patriotique que de ne pas les séparer. Et quelle était cette victime inconnue? peut-être un père que ses enfants attendirent en vain, un fils que son père chercha sans le trouver; combien il y en eut ainsi que leur famille ne devait point revoir!...

Mais, paix aux amis et aux ennemis dans cet asyle où ils reposent également, où l'illustre Ney et déjà plus de cent trente des juges qui le condamnèrent, dormiraient du même sommeil si la famille de ce guerrier n'avait mis ses restes à l'abri des révolutions dans ses propres domaines; où les peuples les plus long-temps divisés de l'Europe ont des représentants; où des fils errants de toutes les nations ont trouvé une tombe hospitalière. Au milieu du groupe

de nos grands capitaines et de nos grands orateurs, je ne peux lire sans une vive émotion, sur le marbre d'un patriote grec, une inscription écrite dans la langue d'Homère et avec ces mêmes caractères dont fut tracée, il y a deux mille deux cents ans, la plus sublime des épitaphes: „Passant, va dire à Sparte que nous reposons „ici pour avoir obéi à ses saintes lois.“ N'avez-vous point vu, comme moi, l'étranger reconnaitre le nom d'un compatriote, s'arrêter pensif, et s'émouvoir à l'idée du voyageur surpris par un trépas inattendu, gisant loin du dernier séjour qu'il s'était peut-être préparé d'avance sur sa terre natale?

Ah! celui là seul qui sommeille en ce lieu sur un sol étranger n'a point de part aux larmes, aux sanglots, aux milliers d'offrandes du lendemain de la Toussaint; c'est la fête des morts, c'est une fête publique. C'est dans ce jour qu'il faut voir aborder au Père-Lachaise une population de tous les âges et de tous les sexes, ici, une famille presque complète; là, un orphelin tout seul; ailleurs, un frère et une sœur déjà sérieux avant l'époque de la raison, orphelins aussi et frêles appuis l'un de

l'autre dans un monde si rempli d'écueils. Il semble que, pendant toute l'année, la douleur s'amasse pour ce jour solennel; alors il n'est pas un coin retiré du cimetière qui ne devienne l'écho d'un gémissement; pas un endroit du sol où chaque personne agenouillée ne presse un être muet qui était venu avant elle rendre hommage à une poussière humaine dont la sienne a pris la place. La douleur et l'attendrissement planent sur ce grand espace, et montrent combien, en général, la nature a doué l'homme de bonté. A voir un tableau si mouvant, une multitude si pressée dans un tel lieu, on croirait que le juge suprême a dit la parole de Massillon: „*Morts, levez-vous*;“ que les tombes se sont ouvertes pour rendre leurs dépôts à la lumière et à la vie.

Cet immense concours ne se renouvellerait pas de l'année, si la terre n'avait point à recevoir, à de longs intervalles, le dépôt sacré de ces hommes qui ont toute une nation pour famille, et, à leur départ de la vie, une population entière pour cortége: ainsi vinrent accompagnés Foy, Manuel, et Benjamin-Constant.

Au milieu de cette splendeur du trépas,

c'est vers ces trois tombeaux que se précipite d'abord la jeunesse; dans Foy, Manuel et Benjamin Constant furent personnifiées l'éloquence de l'âme, l'éloquence de la raison, l'éloquence de l'esprit. Debout sur son vaste piédestal, le premier de ces orateurs semble attendre que tout se réveille autour de lui pour céder de nouveau à sa puissante inspiration. Ce sera, certes, un fait transmis à la postérité que celui de l'élan unanime de la France se chargeant du douaire de sa veuve et de la dot de ses fils. La nation acquitta cette dette par l'offrande de plus d'un million, mais elle n'étendit point sur le catafalque du soldat républicain le dernier manteau de la pairie héréditaire.

Comment le million de la reconnaissance a-t-il pu se convertir en obole pour Manuel...? l'obole aurait manqué si le *pauvre chansonnier* n'eût fait la quête; cependant

Bras, tête et coeur, tout était peuple en lui!

De simples pierres recouvrent ses restes et ceux de Benjamin Constant jusqu'au jour du Panthéon.

Sans l'éclat de ces trois renommées, notre époque ne laisserait point de vives tra-

ces au Père-Lachaise ; on s'y croirait encore dans le domaine de l'Empire, tant le faisceau de gloire formé par la réunion des grands dignitaires de la couronne impériale sur une même éminence éclipse toute autre splendeur ; tant la magnificence de leurs mausolées atteste la vérité de ce mot de Napoléon confirmé par le peuple et l'armée : „J'ai trop enrichi mes maréchaux."

A gauche, sur le bord de la grande avenue montante qui entoure la partie de l'est du cimetière, on rencontre, assez loin du groupe principal, adossés à la terre et déjà dégradés, les tombeaux en marbre noir du maréchal Kellermann et de son épouse ; Kellermann ! voilà le nom qui rappelle Valmy, son cœur y repose ; Valmy rappelle Jemmapes. Ce furent deux victoires presque jumelles, des victoires du soldat-peuple, des républicains pieds-nus ! Qui aurait pensé qu'elles dussent devenir un jour les cariatides d'un nouveau trône ?

En continuant de monter, l'on admire bientôt la sépulture de la famille du prince d'Ekmuhl, puis celle de la famille du duc de Tarente et le mausolée de cet intrépide duc Decrès qui eut un singulier et déplorable destin ; ce fut de survivre à l'explo-

sion de son vaisseau, le *Guillaume Tell*, avec lequel il avait sauté, et de mourir victime d'une mine placée dans son lit même, où un misérable qui le volait avait caché plusieurs livres de poudre, auxquelles il mit le feu! Plus loin, la place où fut la pierre qui porta cette inscription:

„Ci gît le Maréchal Ney, duc d'Elchin-
„gen, prince de la Moscowa, DÉCÉDÉ!...
„le 7 décembre 1815."

Presque à égale distance du doyen des maréchaux, du brave Serrurier, s'élèvent, majestueuses, les deux pyramides de marbre blanc qui recouvrent ses compagnons Suchet et Masséna. Peu de monuments sont aussi somptueux: la première, enrichie des plus belles sculptures et dont le principal ornement est le nom du duc d'Albuféra, avec des noms de batailles livrées dans toutes les contrées de l'Europe; l'autre, sur laquelle sont gravés ces titres éloquents: *Rivoli, Zurich, Gênes, Essling!*

Près de *l'Enfant chéri de la Victoire*, on cherche le maréchal Lefebvre; lui-même avait choisi sa place dans une visite au Père-Lachaise: „Souvenez-vous, avait-il dit, „que si je meurs à Paris je veux être en-

„terré là, prés de Masséna. Nous vécû-„mes ensemble dans les camps, dans les „combats; nos cendres doivent obtenir le „même asyle..." Le catafalque est magnifique deux Victoires ailées soutiennent une couronne sur sa tête, d'une parfaite ressemblance; un serpent, gage d'immortalité, s'enroule autour de son glaive; sur le fronton, le nom de *Lefebvre* sans épithétes, et derrière, des trophées avec ces mots:

SOLDAT,	FLEURUS, AVANT-GARDE.
MARÉCHAL,	PASSAGE DU RHIN.
DUC DE DANZIG,	ALTENKIRCHEN.
PAIR DE FRANCE,	DANZIG.
	MONTMIRAIL.

Tel est le gage éclatant de la douleur d'une épouse qui crut pouvoir se passer désormais du plus brillant accessoire de la parure d'une femme, et y consacra le produit de ses diamants. Le monde s'est souvent occupé de saillies peu conformes à son langage, il sera bien de parler aussi dans le monde de ce dernier trait non moins étranger à ses habitudes.

Mais la foule s'arrête devant une tombe imposante en forme de chapelle, la cendre de *Cambacérès* y est renfermée; il y a dans

ce nom, la mémoire de deux grandes époques; les titres à la reconnaissance de ses concitoyens ne lui manquent pas, mais le plus beau, sans doute, c'est que le *Code Napoléon* n'aurait pas été appelé à tort le *Code Cambacérès*. Près de ce mort illustre, j'en cherchais un autre qui en est éloigné, je rétrogradai, je franchis les deux routes circulaires, dont l'une règne au-dessus de l'autre, et un peu plus bas, dans un terrain où il domine seul, je me trouvai en face d'un superbe mausolée; il n'est ni de marbre ni de granit, ni de porphyre; on l'a fait d'une pierre grisâtre, convenable à l'aspect d'un monument funéraire; la carrière d'où elle fut tirée, je l'ignore, mais l'orgueil national de M. de Chabrol de Volvic pour les minéraux de France est connu, et ce monument sera la sépulture de sa famille. Audessus d'un caveau spacieux, dont l'ouverture n'est que le cintre d'un arceau, pose à dix pieds de terre un sarcophage, orné de figures en basrelief, et recouvert d'un ciel soutenu par des colonnes. Dans ce sarcophage est recueillie la dépouille mortelle du beau-père de l'ancien préfet de Paris, de Lebrun l'architrésorier. Cambacérès et Lebrun! l'illusion du rapprochement

de ces deux noms fit que j'en cherchais un autre encore; voilà, me disais-je, le second et le troisième consuls de la République Française: le premier consul, où repose-t-il!!!.... L'univers le sait.

Quelles pages d'histoire mêlées dans ce cimetière! là, depuis vingt-cinq ans, nos révolutions viennent s'éteindre et rendent ce terrain brûlant; nulle part je ne saurais remuer des cendres bien refroidies. Déjà quinze mois se sont écoulés depuis l'embarquement de Cherbourg, et je lis dans une inscription latine, gravée par les soins du corps municipal de Paris:

„Au citoyen, ayant bien mérité de la patrie, parce que le premier il fit naître parmi ses concitoyens le desir de rétablir la monarchie légitime.

C'est presque au fond de l'une des deux avenues qui traversent dans sa largeur le Père-Lachaise, bien loin de l'endroit où repose le maréchal Ney, qu'il faut chercher la tombe de M. Bellart où ces lignes sont écrites.

Pourquoi de l'autre côté de l'allée, sur la haute pierre monumentale du comte Desèze, le détail de ses emplois? Pour

moi, je n'y laisserais que son nom et les tours du *Temple* qu'on y a sculptées. Rien de superflu, rien d'aride, surtout lorsqu'un mot, un rapprochement, une forme quelconque, expriment l'idée d'où le sentiment doit naitre. J'aime ces deux mains de bronze qui se joignent entre deux tombeaux, et dont l'une appartient à une femme, puisqu'un bracelet, gracieux emblème de parure, entoure l'un des poignets. J'aime encore ces trois colonnes jointes par leur base et leur sommet, au centre de la demeure où le bon, le patriote Alexandre de Lameth attend ses frères.

C'est ainsi que dans les jours d'affluence, on s'approche en groupes nombreux des tombes remarquables, que l'on se redit l'histoire des hommes célèbres que tous les chemins de la gloire, quelque divers qu'ils soient, ont conduits au même but.

J'ai parcouru la partie la plus opulente du Père-Lachaise, celle, ai-je dit, que l'on pourrait nommer le quartier des maréchaux; mais ne m'arrêtai-je pas avec des sensations plus délicieuses au milieu de ces bosquets, dont le tombeau de Delille est devenu le centre, et que je me plairais à consacrer par la désignation de *corbeille des arts*. Le

hasard seul n'a point groupé en cet endroit les tombes de Delille, Grétry, Bernardin de Saint-Pierre, Charles, madame Dufresnoy, madame Dugazon, mademoiselle Raucourt, Fourcroy, Haüy, Thouin, Breguet, Parny, Joseph Chénier, Bellangé, Brongniart (l'architecte même du Père-Lachaise), Mercier, Ginguené, Gaveaux, Talma, Géricault, madame Blanchard, Berwick, Méhul, Persuis, Nicolo, et une foule d'autres. Certes le choix et la sympathie ont présidé à cet assemblage de noms, dont aucun ne passe devant l'esprit, sans toucher une fibre du cœur, ou sans émouvoir l'imagination. Il en est aussi d'épars dans d'autres parties du cimetière: l'amitié et la reconnaissance n'ont garde d'oublier Monge, l'abbé Sicard, madame Cottin, Béclard, Percy, Chaussier, Girodet, Picard, Désaugiers, et combien encore que je suis contraint d'omettre!

Cependant les nombreux adeptes d'une secte nouvelle me demandent la tombe de leur maître; elle est là; je ne m'en approche pas; je crains de fouler un dieu!... Il y a témoignage de la foi saintsimonienne sur une tombe du Père-Lachaise: une femme Marie Simon, est morte dans cette cro-

yance; heureuse si cette formule de la doctrine put lui dévoiler une vie future et la consoler du trépas: *Dieu est tout ce qui est... Tout est en lui, tout est par lui, rien n'est en dehors de lui!* Ses coreligionnaires, en la quittant, lui ont dit pour dernier mot: „Espérance!“ et l'ont laissé gravé sur sa tombe.

Un charme touchant, que l'on goûte surtout auprès des tombes que ne recommande point un nom célèbre, c'est le charme des épitaphes. A mesure que les monuments deviennent plus somptueux, ces expansions de la douleur deviennent plus rares. La magnificence semble un hommage suffisant à la mémoire du défunt, et une épitaphe détournerait l'esprit de l'admiration du monument. Aussi n'en cherchai-je point d'expressive dans ce contour en forme de lyre, où la mode et la vanité attirent la plupart des constructions nouvelles; rapprochons-nous du quartier des pauvres, de la fosse commune et des *concessions temporaires;* les autres ont été faites *à perpétuité;* c'est de là qu'il faut partir pour suivre les progrès du luxe funéraire. J'y trouve un sol plus humide, un branchage plus épais, des allées plus embarrassées, des pierres dégradées,

des urnes par terre, des croix brisées, la mousse et le sable sur les inscriptions; çà et là, cependant, quelques marques de culture et de souvenir religieux. On sent que toute cette enceinte est livrée à l'abandon; les corps ne devaient y trouver qu'une hospitalité de six ans; mais les agrandissements successifs du Père-Lachaise n'avaient point fait sentir jusqu'à ce jour le besoin de *relever*, c'est le mot du cimetière. L'heure de la nécessité est arrivée; quoique les maisons fuient le voisinage de l'enclos des morts, les propriétaires des terrains contigus savent tirer parti de la *convenance* lorsqu'elle se présente; et, en ce moment, le trésor de la ville, épuisé, ne peut satisfaire aux exigences d'un jardinier possesseur de trois quartiers de terre[1].

---

[1] Ce jardinier demande, dit-on, 60,000 francs; il est vrai que la ville tire un parti fort productif du terrain. Le prix, pour les concessions perpétuelles, est de 125 francs le mètre; la sépulture ne peut pas comprendre moins de deux mètres superficiels, c'est-à-dire deux mètres de long sur un de large, pour une personne au-dessus de sept ans, ni moins d'un mètre superficiel pour les personnes au-dessous de cet âge. Quant aux concessions temporaires,

Je parcourais donc cette région, la plus basse du Père-Lachaise, avec l'intérêt qui s'attache aux biens qui sont près de disparaître ; l'impression des mots attendrissants quelle renferme, se confondit avec celle que j'avais éprouvée en d'autres endroits, et j'oubliai les places des inscriptions les plus touchantes. Pour moi, il n'y avait plus qu'une seule mère exhalant ses plaintes, puisqu'une même âme semble animer toutes les mères ; plus qu'un seul enfant livré au trépas, puisque tous les enfants ont le même charme pour le cœur maternel, et que leur trépas y cause le même déchirement.

A travers les rosiers, les thuyas, les autres arbustes et les fleurs, ornements touffus d'un petit tertre, vous trouverez cet enfant, sous le nom de *Louise Angéline*, et vous surprendrez un secret attendrissant ; ah! laissez retomber les branches après vous, une simple planche de sapin vous le dit :

De ces tristes rameaux l'ombrage solitaire
Cache aux yeux des mortels le trésor d'une mère.

---

le prix est de 50 francs pour chaque : elles peuvent être successivement, renouvelées tous les six ans.

Pauvre enfant! Si tu as vécu assez pour bégayer ces premiers mots qui deviennent des souvenirs ineffaçables, tu fus la fille de madame de *Montic;*

Attends!
Te penchant vers ta mère, avec un doux sourire,
Tu répétais ce mot qui charmait son amour;
C'était le seul, hélas: que tu pusses lui dire;
Ta mère te sourit et redit à son tour:
Attends!

Déjà!... *Cécilia Philibert*, après un jour de quatorze mois, une nuit sans fin!

Du paisible sommeil de la douce innocence,
Dans ce triste berceau, tu dors, ô mon enfant!
Écoute; c'est ta mère. O ma seule espérance!
Réveille-toi; jamais tu ne dors si long-temps.
(Décédé le 3 décembre 1823.)

Et toi, *Alexandrine Juillet*, à quatre ans, que ton premier mensonge est cruel; que le dernier mot de ta mère est déchirant:

„Près de mourir, elle nous disait: Ne pleure
„pas papa; ne pleure pas, maman; je me sens
„mieux.... Et elle mourut...!"
(Décédée le 13 mars 1829.)

Attends, *Pauline-Bertereau*, attends, pour mourir, que tu aies joué avec les premières fleurs du mois de mai:

Ange chéri, dont la vie éphémère

A passé comme un vent léger,
Prends pitié des pleurs de ta mère;
Et, si Dieu voulut l'affliger,
Demande-lui de protéger
Ceux que tu laisses sur la terre.
(Décédée à l'âge de 6 ans, le 15 Mai 1824.)

Les printemps se multiplient pour *Joseph-Alphonse de Guille*, mais il ne comptera pas le treizième :

Va compléter la céleste phalange,
Alphonse, Dieu t'appelle; il lui manquait un ange.
(Décédé le 3 décembre 1826.)

Nom chéri, joli nom de *Georgina Mars*, que ne protégeas-tu contre la faux les dix-neuf ans de celle qui te portait. Qu'il attende... qu'il attende bien long-temps le marbre tumulaire qui est près de celui où Georgina repose;

Vertus, grâces, talents, tout dort sous cette pierre.
O vous qui visitez cet asile de pleurs.
Sur son tombeau jetez des fleurs;
Gardez vos larmes pour sa mère.
(Décédée le 29 juin 1828.)

Et cependant cette mère a dit, comme celle qui ne s'est point nommée:

Dors, ma chère Camille,
Puisque du sort c'est l'immuable loi;
A ton réveil, ma fille,
Je serai près de toi.

Sur deux obélisques de marbre blanc veiné, délicatement sculptés, deux mots seulement:

„Adieu Hélène! adieu Clémence!“

Cherchons... il est une bien douce confidence... là... quelque part... dans un creux formé par les inégalités de terrain, un piédestal en marbre noir surmonté d'une petite urne de marbre blanc: ce n'est pas sans quelque peine qu'on la trouve, tant elle se dérobe parmi le feuillage épais des acacias et des sureaux, tant l'amour fut mystérieux en y gravant ce message: *Le premier au rendez-vous.*

Une épouse est morte à trente-quatre ans:

Sur terre elle était exilée,
Dieu l'appela;
Son ame au ciel s'est envolée,
Son corps est là.

(Mme Bourgain, décédée le 12 octobre 1827.)

Une fille a écrit ces mots touchants:

„Ici repose ma meilleure amie, c'était ma mère,
„Louise Dugazon 1821.“

Et un fils:

„Passant, donne une larme à ma mère, en pen-
„sant à la tienne.“

Enfants et maris ont peut-être uni leurs

sentiments dans ces deux vers gravés sur la tombe de madame de Montmenard;

Dors en paix dans le ciel, objet de notre amour,
Attends-nous aujourd'hui, demain.... ce n'est qu'un jour.

L'amitié vient à son tour écrire sur la pierre d'Augustin Despréaux, mort à l'âge de soixantequatre ans, cette courte et complète oraison funèbre:

Repose en paix dans ta sombre demeure,
Ton coeur jamais ne se reprocha rien;
Repose en paix: sur toi l'amitié pleure;
Repose en paix; tu n'as fait que le bien.
(Décédé le 19 juin 1824.)

Et sur la tombe de *madame de Lamarck*, sœur naturelle du roi de Prusse actuel!

„Qui l'a connue la pleure."

Et sur la modeste croix de bois des fosses communes, cette histoire si simple de la vie d'une femme, de *madame Vériot!*

„Elle vécut bien, elle aima bien, elle mourut „bien."

Et enfin, tout en haut ou tout en bas de l'échelle de la vie, une femme de quatre-vingt-un ans sourit en prononçant ce qu'il y a de plus cruel et de plus vrai dans la mort, qui est ellemême la plus cruelle des réalités:

„Un jour on dira de moi ce qu'on a dit des autres :
„*Marie-Anne Pallet est morte*, et l'on n'en parlera plus..."
(Décédée en 1823.)

Parmi tous ces accents de l'âme, on n'en trouve point qui s'élancent du cœur des épouses, tant elles semblent craindre, alors qu'elles sont dégagées du premier serment de l'autel, d'en graver un second sur la tombe. Ah! n'oublions pas, du moins, cette femme éplorée qui tend les bras à son enfant, et s'écrie; „Mon amour pour mon „fils a pu seul me retenir à la vie." Allons la contempler sur le tombeau de *Labédoyère*. Nous saluerons, en passant, un proscrit de la même époque, *Régnault Saint-Jean-d'Angély*, qui ne put vivre loin de sa patrie, obtint de la revoir, arriva, le 10 mars 1819, à Paris, à six heures du soir, et mourut six heures après: M. Lucien Arnault a renfermé, dans quatre vers, ce triste événement, et on les voit écrits sur le monument funèbre :

Français, de son dernier soupir
Il a salué la patrie :
Le même jour a vu finir
Ses maux, son exil, et sa vie.

Mais encore un adieu aux concessions temporaires, à cette pierre si simple, si

peu au-dessus de terre, sans grille, sans culture à l'entour, qui attend chaque jour, pour disparaître, l'approche du terrassier; dessus il est écrit:

PAUVRE MARIE,
A 29 ANS!

Fut-elle jolie? peut-être... fut-elle bonne? sans doute... Et qui était-elle? Non pas sœur, non pas épouse, non pas mère,.... plutôt orpheline. Qui la conduisit en ce lieu? Un protecteur, un ami, un homme sensible? Ah! toute son histoire est dans l'imagination, dans le cœur, dans l'âme des passants; combien se sont arrêtés ici, ont rêvé, puis répété: „*Pauvre Marie, à* 29 *ans!*"

Une fois que l'esprit est entré ainsi en intimité avec la mort, il devient difficile de s'arracher du milieu des tombes; on en évite cent, et cent autres vous retiennent; involontairement, vous vous penchez vers une urne, un cippe, une croix, une fleur! Tous les morts, sur votre route, sont des passants auxquels vous avez une question à faire, ne fût-ce que celle de leur nom. Voilà comment, de station en station, je fus ramené auprès d'un monument modeste devant lequel c'était un devoir pour moi de

m'arrêter; j'y lus avec émotion les lignes suivantes:

„A Lallemant, mort le 13 *juin* 1820, *l'École „de droit, l'École de médecine, le Commerce, et „l'École des beaux-arts.“*

C'est en effet le 12 juin 1820, que je relevai ce malheureux jeune homme, atteint par derrière de la balle d'un garde royal, et que nous le reconduisîmes, dix ou douze, à sa mère qui ne l'attendait pas sitôt... Cette époque et ce nom me rappellent des jours de captivité; ma plume était cependant restée bien au-dessous de mon indignation: je lui avais dit, du moins:

Toi, dont la cendre ici repose,
Dors en paix, Lallemant dors dans le doux espoir
Qu'un jour, ceints de lauriers, les soutiens de ta cause
Sur ta tombe viendront s'asseoir!

Et ils y sont venus.... trois journées de juillet ont justifié ce vers que j'adressais à la Liberté:

Des chaînes aujourd'hui!... des couronnes demain!...

...J'errais ainsi depuis quelques heures dans cet Élysée. Je pus remarquer plus d'une fois que si les visiteurs s'empressent au-devant des pompes funéraires, à défaut de ce spectacle, ils n'accourent pas moins au-devant du plus humble convoi. Ils regardent surtout avec une avide curiosité

descendre la bière dans son étroit encaissement, et ne s'éloignent qu'après que le sol déjà nivelé, semble ne plus rien témoigner du dépôt qu'il recouvre... Tant nous sommes inquiets de savoir comment la terre s'empare de sa proie!... Et moi, pensais-je, je disparaîtrai de même aux yeux des vivants, et de même tout ce qui vit autour de moi : ce prêtre qui, sur le bord de cette fosse, adresse avec confiance des paroles d'intercession à un Dieu qui est l'hôte de sa pensée; ce fossoyeur impatient des longs adieux; ces deux *cicerone* dont le privilége est affiché sur les portes d'entrée pour empêcher les jardiniers d'usurper leurs bénéfices; ces gardiens qui parcourent seuls, au milieu de la nuit, du silence et de l'obscurité, les détours de ce lugubre labyrinthe; ce concierge qui a renvoyé le chien du pauvre; sa fille grande comme le plus jeune de ces cyprès qui s'élève parmi les tombes, et joue encore entre les ifs après le coucher dn soleil... En ce momeut, je montai les marches de la chapelle bâtie récemment sur la plus hauté éminence. Adossé contre la porte, je découvrais Paris tout à nu et le Panthéon en face de moi: „Et toi aussi, m'écriai-je, superbe cité, tu es au bas de cette colline pour la gravir peu à peu...

Tout entière avec tes tours jumelles couronnées de tant de siècles, avec ton temple restauré, où la patrie reconnaissante appelle quatre morts qui vont bientôt s'y acheminer, tu agrandiras un jour cette enceinte, et la vie aura fui loin de tes barrières... „Mes idées s'exaltaient: de la force d'une imagination puissante, je soulevai, pour les mettre debout, et la grande ville et la colline; je vis un être immense et monstrueux: des millions de pieds s'agitant sous une tête de mort.

Non, dans le monde entier peut-être, une autre chapelle mortuaire n'a point la situation sublime de celle de ce coteau: les portes s'ouvrent, et du pied de l'autel le prêtre s'avance; arrêté sur le seuil, son regard domine la reine des cités aussi loin qu'elle se déroule en tous sens. C'est une des plus grandes agglomérations sociales, c'est la capitale du monde civilisé au pied du Calvaire, au pied de la croix du supplice. Pour une âme soumise à la foi de sa religion, ce ministre du sacerdoce, précédé du signe rédempteur, ne figure-t-il point le christianisme, appelant depuis vingt siècles tous les hommes à la mort par l'espoir consolant d'une seconde vie sans fin?...

Mais, dans nos âges modernes, les vérités nues et sévères parlent plus haut que les douces illusions des croyances sacrées.

Je quittai le cimetière du Père-Lachaise : une impression indéfinissable dominait ma pensée ; elle s'égarait à l'infini dans ces grands mystères de la nature : le néant que dement notre intelligence, la création dont il est la base, et l'éternité écrite partout... Puis, en approchant du séjour des hommes, je redescendis aux petites passions humaines ; je me représentai rapidement tout ce qui se trouve confondu dans nos sociétés, les cris de la joie et du désespoir, les hurlements de la fureur, les sifflements de la calomnie et de la vengeance, les hymnes de l'ambition, les chants de triomphe du crime, les acclamations de la servitude et le rire si varié de la folie... Misérables humains, rappelez-vous donc quelquefois que vous n'êtes en route, sur cette terre, que pour arriver à un commun abîme.

Omnes eòdem cogimur : omnium
Versatur urna : seriùs ociùs
Sors exitura.
(Horat.)

Eugène ROCH.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Voici un sujet de théâtre, sur lequel il est impossible de faire de l'érudition. Les Romains et les Grecs, toujours cités en fait de choses d'art, et toujours admirables quand il s'agit de l'art en lui-même, n'avaient pas l'idée d'une ouvreuse de loges. Comment auraient-ils compris cette mesquine invention de nos siècles d'argent, eux dont la magnificence large et éclairée ouvrait un cirque à vingt mille spectateurs, et faisait applaudir Aristophane ou Térence à tout un peuple, assis sans distinction sur les vastes dalles de leurs théâtres géants! Dans ces jeux des hommes forts, où l'arène rugissait avec des tigres, étincelait du fer des gladiateurs, puis se changeait

en lac immense où combattaient des vaisseaux, où trouver place pour ces petites restrictions fiscales, pour ce privilége qui nous talonne partout, et se déploie avec tant d'empire dans nos salles de carton doré? Hélas! en vieillissant, le monde se polit et se rapetisse. Les anciens avaient des grilles de fer à leurs cirques, et pour gardien un belluaire aux cheveux crépus, aux bras tachés de sang; nous avons des ouvreuses élégantes et polies, portant aux mains des bouquets de fleurs, et leurs clefs au bout d'un ruban!

Dans les provinces, où sont restés encore quelques vestiges défigurés de l'antiquité, une ouvreuse de loges a peu d'influence. Le spectateur paie à la porte et va s'asseoir, comme il le peut, sur quatre rangs de banquettes. L'aristocratie de l'argent, seule reconnue au théâtre, a ses loges inféodées, dont elle garde la clef dans sa poche, et le roi populaire de tout ce monde dramatique règle lui-même les rares différents qui peuvent s'élever. Mais à Paris! ville théâtrale, où tout le monde pose au sortir du lit, où le cabinet d'un directeur a ses huissiers qui vous repoussent comme au ministère, et les solliciteurs

des audiences signées du secrétariat, il y a tout un monde de commis, d'employés, de subalternes échelonnés par ordre hiérarchique, entre le public et l'entrepreneur de ses jouissances. Tout est pour le mieux, et la centralisation n'est pas un mot. Qui voudrait s'en plaindre? La centralisation est une belle femme pleine de vices, que ses adorateurs lui pardonnent en l'admirant. A vous donc, provinciaux, le spectacle à bon marché, la liberté de circuler dans vos salles désertes; à nous, les loges de six personnes où trois hommes étouffent de gêne et de chaleur; à nous, les billets d'auteur pour lesquels on n'a pas encore inventé une place; à nous, les *petits bancs*, le journal-programme, les stalles de six pouces, et les ouvreuses.

Si j'avais à faire la statistique morale d'une grande ville, par un côté saillant, je choisirais ses théâtres; si j'avais ces théâtres à classer dans l'ordre de la civilisation, je me mettrais, pour couper court, à observer l'ouvreuse de loges. C'est elle en effet qui voit le plus et doit juger le mieux. C'est un être abstrait, multiple, divers, qui regarde en même temps le monde réel et le monde de la scène; qui connaît,

du rideau, le devant doré, brillant, lustré, officiel, et l'envers d'un gris sale, troué, confus, plâtré, en papillotes. C'est un observateur partout dans la même minute, et doué d'une organisation mobile; il rit aux Variétés, il écoute danser à l'Opéra, il juge un point d'orgue aux Bouffes, il bâille à l'Odéon, il frémit à la Gaîté, il répète un pontneuf au Vaudeville, il s'éteint avec les derniers rayons du Théâtre-Français. Et tout cela, confusément, interrompu, par bouffées, comme dans un rêve; se levant avant la péripétie, manquant l'exposition, n'ayant jamais entendu une ouverture, voyant cent fois dans un ballet trente jambes gauches et pas une jambe droite, selon que sa place est clouée à telle porte ou vis-à-vis telle lucarne; voyez-vous quelle confusion dans cette tête! que de lacunes dans cette intelligence! au grincement d'une serrure se mêle un lambeau de mélodie suave; derrière un carreau de vitre, à travers les plumes échevelées d'un béret, un pas de Taglioni, un entrechat de Montessu; au milieu du bruit des pas dans le couloir, des murmures énergiques qu'arrache aux victimes d'un long dîner, ce mot : Plus de place! quelque admirable farce d'Odry, coupée en

deux par un bruyant éclat de rire. La plus malheureuse encore est l'ouvreuse du Gymnase, qui écoute à loisir sept vers détestables d'un couplet; le huitième amenait la pointe et faisait passer le reste; une porte s'ouvre, plus rien!

Vous est-il arrivé quelquefois, l'été, en respirant sous les arbres du boulevart, de suivre cette ligne de théâtres, qui s'étend de l'Opéra au *Petit-Lazari?* Avez-vous pensé à ces deux points extrêmes de la civilisation dramatique, à ces deux pôles de la misère et du luxe, à ces deux planchers de bois, dont l'un ferait envie aux capitales de l'Europe, l'autre la risée d'une sous-préfecture? Vous le connaissez ce Paris si varié, si extrême en tout, et pourtant avez-vous cru traverser la même ville, selon que vous admiriez au Marais cette foule en guenilles, au rire bruyant, aux mains noires, se presser à l'entrée de quelque cabane plâtrée, décorée du nom de théâtre, ou qu'au boulevart Italien, vous admiriez ces hauts chasseurs à épaulettes, ces chevaux frisqués, ces marche-pieds de velours, s'empresser, se cabrer, se dérouler, et quelque gros homme triste, quelque femme frêle et parfumée allant échanger les coussins

d'un landau contre les coussins d'une loge. Eh bien! ce contraste n'est rien, comparé au contraste des ouvreuses. Observez et jugez.

Si vous entrez aux Funambules (et je ne vous conseille pas d'y aller *en partie*, avec la résolution prise de tout trouver détestable et de tout vanter le lendemain croyant faire des dupes); si donc vous allez voir Debureau, non sur la foi d'un article de journal, mais pour admirer en conscience le plus grand comédien de Paris, je vous recommande l'ouvreuse des premières loges du côté droit. Cela coûte trois sous de moins que le côté gauche, parce qu'il y a plus de place, parce que vous verrez mieux la scène et que vous risquez d'être côte à côte avec le peuple. Pour moi, je ne vais que là. Vous remarquerez une dame d'un âge raisonnable qui se nomme madame Galard; vous vous mettrez auprès d'elle, car sa place est dans la salle, vous lui offrirez du tabac, et vous tâcherez de lier conversation en attendant l'entrée de Pierrot. Si votre air est le moins du monde goguenard, content de vous, moqueur, je vous en préviens, elle vous toisera d'un coup d'œil, vous indiquera poliment et froidement votre

place et coupera court à vos avances. Mais si vous prenez une figure convaincue et curieuse comme l'exige le lieu, surtout si vous avez cette aisance d'habitué qui ne s'acquiert pas du premier coup, elle vous mettra, d'un tour de main, au courant de mille choses curieuses. Elle vous donnera le nom, l'adresse, l'état social et les mœurs des directeurs, auteurs, décorateurs, machinistes, musiciens et maîtres de ballet. Vous saurez l'histoire secrète des coulisses, les intrigues d'amour-propre ou d'amour; pourquoi mademoiselle Charlotte a cédé à sa sœur un rôle travesti dans le vaudeville; pourquoi M. Debureau (car la pauvre femme en est encore à accoler à cette grande célébrité le nom prosaïque de monsieur) est fidèle à son éternelle farine; comment il a refusé les séduisantes propositions des entreprises rivales: pourquoi jamais il ne consentit à prendre un rôle parlé, comprenant bien, le grand homme! que lui, sublime acteur dans une personnalité qu'il a trouvée, serait tout au plus un talent médiocre dans les conditions ordinaires du drame. Elle vous dira les bienfaits de la révolution de juillet, ne laissant qu'un titre menteur aux Funambules, et substituant

aux deux X de la corde roide, aux chandelles portées par les nègres du faubourg, les pompes réservées aux théâtres royaux, l'opéra, le ballet, la comédie, et bientôt le drame historique. Vous apprendrez comment la réputation de Debureau a grandi en quelques années, comment la presse l'a révélée il y a six ans, et, tout en bénissant les recettes grossies, l'ouvreuse rira dédaigneusement avec vous de ces ricaneurs du balcon qui viennent sottement insulter de leur faux goût à la belle et naive joie de tout ce peuple.

Vous aurez ici une remarque importante à faire. Madame Galard dit *nous*, en parlant du théâtre des Funambules. Elle ne sépare point sa fortune de celle de l'entreprise; elle dira: „*Nous* avons eu du bon„heur ce mois-ci; presque tous les soirs, „salle pleine, et le dimanche, *entre* nos deux „représentations, plus de six cents francs. „— Nous allons remonter *l'Homme sauvage*. „Belle pièce! un des triomphes de M. De„bureau. — Que d'argent nous avons fait „avec *Ozella!* mais aussi, c'est à un mon„sieur des Nouveautés que nous l'avions „commandée! — Nous allons retirer notre „*Bœuf enragé*. Certainement c'est beau; on

„ne peut pas dire le contraire, mais, voyez-„vous, c'est bien connu. Tout Paris le sait „par cœur!“

Il y a mille lieues de cette existence identifiée avec le théâtre où elle se passe, ne faisant qu'un avec l'administration, touchant dans la main au régisseur en chef, parlant familièrement avec l'acteur qui fait recette, donnant de sages conseils à la jeune première, et cette vie mercenaire et isolée d'une ouvreuse de l'Opéra, qui n'a jamais vu de près M. Veron, et qui pourrait se soucier fort peu du grand succès de *Robert le Diable*, si l'assiduité de la foule n'était aussi pour elle un bénéfice de chaque soir. Celle-là, soyez-en sûr, ne vous dira pas *nous*, en parlant de M. Meyerbeer, comme madame Galard de M. Laurent, le faiseur de pantomimes. — Vous avez sans doute ouï parler d'une servante de curé qui congédiait les pénitentes de son maître en disant: „Aujourd'hui *nous* ne confessons „pas;“ — mais vous comprenez bien que le valet de chambre d'un archevêque sait trop son monde pour répondre au proviseur d'un collége: Nous n'irons pas chez vous, confirmer, demain.

Du boulevart du Temple sautez sans

transition au théâtre Italien. Là vous trouverez l'ouvreuse accoudée sur de mœlleuses banquettes, vivant dans une atmosphère tiède et toute empreinte des légères senteurs qu'exhalent des fleurs rares. Elle est merveilleusement harmoniée à la société qui l'entoure. Ses manières ont un air de convenance et de dignité remarquables; elle vous rappellera tout-à-fait ces valets de grande maison, si affables pour les égaux de leurs maîtres, et qui réservent aux autres l'accueil et le ton protecteurs.

L'ouvreuse de Favart est une victime de la révolution de juillet. Rien au monde ne lui rendra ce parfum d'aristocratie, cette bonne odeur de parchemins, et ces belles manières d'outre-ponts qui faisaient de ce théâtre un salon de musique pour les *honnêtes gens*. C'est son expression pour les désigner. Aujourd'hui, elle a perdu le goût, la poésie de son état, et, recueillie en ses souvenirs, elle pleure les anciens jours avec amertume. C'est le type le plus fidèle du dévouement à la légitimité. Un intérêt blessé l'a jetée dans l'opposition; au besoin, elle écrirait dans *la Mode*, et M. de Genoude est son prophète. Surtout elle abaisse

un triste regard sur ce beau tapis rouge que M. Robert réservait au peuple crotté de juillet, et que trois mois de grosses bottes et de socques boueux ont plus fatigué que ne l'auraient fait en dix ans le soulier mince et le chausson de satin de la restauration. Elle gémit en écoutant le bourdon mélodieux de Lablache, la voix instrumentale de Rubini, regrettant de voir jeter de si belles choses à de tels connaisseurs. Les équipages de la porte, elle sourit de pitié à voir leur panneaux ornés d'un chiffre mesquin, pensant à ces belles armoiries dont chaque jour le secret s'en va. Toute sa consolation est dans le foyer, où les dames ne vont plus et qui reçoit chaque soir l'élite des hommes purs dans les deux chambres. Elle saisit au vol les excellentes choses qui s'y débitent, les bons principes glissés entre l'annonce d'un début et la savante appréciation d'une *Cabaletta* de Rossini. Elle admire avec quelle facilité miraculeuse ces martyrs larmoyants des barricades, après avoir gémi dans l'après-dînée sur les malheurs du roi Charles et l'exil du pauvre enfant, se consolent le soir, lavant leur visage triste, selon le conseil de l'Évangile, et retouchent leurs cra-

vates devant les glaces, devisant entre eux de bals, de musique et de fins soupers. L'ouvreuse est avide de ces instructions édifiantes et, ses clientes l'attendent un quart d'heure dans le couloir.

Nous voici arrivés à la monographie de l'espèce ouvreuse. Jusque-là, nous n'avons considéré que des sommités échappant à l'analyse par leur nature d'exception.

Le caractère dominant chez l'ouvreuse est l'intelligence. M. de Spurtzheim et Lavater, le premier, en tâtant les crânes, l'autre, en observant les lignes du visage, n'ont pas mieux compris l'homme, ni saisi avec une sagacité plus rapide ses bons ou ses mauvais penchants. Un coup d'œil suffit à l'ouvreuse pour vous classer, soit dans votre position sociale, comme banquier, artiste, avocat, médecin, épicier, Saint-Simonien; soit dans vos rapports de famille, comme père, mari, frère, amant ou cousin. Il est bien rare que ces appréciations si fugitives ne soient pas exactes, et si vous voulez un peu réfléchir, vous comprendrez tout de suite que la profession d'ouvreuse ne serait plus possible sans l'emploi de cette seconde vue, qui ne se développe qu'à la lueur du gaz. Il est bon de vous dire

que, le jour durant, c'est un être tout-à-fait commun, soumis à se mouiller quand il pleut, à souffler ses doigts pendant la gelée, et que vous coudoyez cent fois, sans que le moindre signe un peu remarquable vous fasse apercevoir que vous passez à côté d'une notabilité.

Mais le soir arrive et avec lui le règne des femmes. Les affaires, qui tout un jour ont ridé le front des hommes, sont remises au lendemain. On réfléchit à l'emploi d'une soirée, et quoi de meilleur pour dévorer ces longues heures de brouillard et de froid que le théâtre, seul plaisir dont la vogue ait quatre mille ans de date, sans menacer de s'affaiblir? Je parle contre l'opinion des directeurs et des journalistes; mais je n'ai pas les mêmes raisons que ces messieurs, pour croire à la ruine de l'art dramatique, n'ayant pas plus de capitaux à compromettre que d'ouvrages morts à déplorer.

Vous arrivez donc au théâtre, et voici qu'à peine échappés aux cerbéres aboyants de la porte d'entrée, c'est à l'ouvreuse que sont confiés vos destins. Vous êtes à elle pour quatre heures. Prenez garde! votre air, votre tournure, vos inflexions vocales en faisant valoir vos droits, le billet à la

main, vont décider du plus ou du moins de bien-être dont vous jouirez. Un geste, un regard vous condamneront à n'entrevoir la scène que de côté, derrière un double rang de chapeaux étagés d'énormes *dahlias*, ou vous auront valu de choisir entre une loge placée de face, solitude philosophique où vous pourrez méditer, et la société de deux jeunes femmes, qui vous feront place avec empressement. Votre amourpropre fera son profit de la réception.

La finesse du regard d'une ouvreuse va plus loin que vos traits; elle fouille insolemment dans vos poches, elle perce le filet de votre bourse, elle en voit le contenu; surtout elle sait apprécier avec quelle facilité vous pouvez en faire glisser les coulants, ou si le nœud des cordons est tellement serré, qu'il soit impossible de le défaire. D'abord, c'est par un refus qu'elle vous éprouve: „Toutes *ses* places sont louées, toutes ses loges sont remplies,“ et au besoin une feuille paraphée, un écriteau mis au-dessus de chaque porte, vont lui servir de pièces à l'appui. Mais essayez de la séduction, et après un moment de réflexion savamment calculée, il y aura encore un *petit coin;* une loge restera

vide qu'elle avait oubliée de proposer à *monsieur*. Puis, c'est *le petit banc*, qui vous arrive, offert avec une profonde connaissance du cœur humain. N'ayez pas peur qu'elle vous dise: Voulez-vous un petit banc? — Elle s'adresse à madame, et lui dit d'un air naturel: Madame veut sans doute un petit banc? Cela n'a pas l'air d'une offre de services, c'est un désir qui ne pouvait manquer d'être exprimé, et qu'elle a le mérite d'avoir prévenu. Alors libre à vous de mieux aimer dix sous dans votre gousset, que de reconnaître un procédé si délicat; mais si vous refusez, un air froid et poli sera votre première punition, en attendant une occasion meilleure, et si vous revenez au même théâtre, vous pourrez, comme certain ministre de la restauration, dont le nom m'est échappé, apprécier la distance énorme qu'il y a du *droit* à la *convenance*.

Puis viendra la longue série des impôts volontaires en apparence, et forcés en réalité. C'est un bouquet de fleurs que votre compagne ne peut se dispenser de sentir... et de garder; c'est votre manteau dont on vous débarasse avec vitesse; c'est le châle et le chapeau de madame; c'est votre

parapluie soigneusement mis à l'écart, à côté de vos claques qui vous fatigueraient les pieds ; c'est le journal-programme : c'est la facilité qui vous est offerte de ne quitter le théâtre pour aucune raison. Tout cela vaut de l'argent, et tout cela est laissé à l'arbitraire, pour que votre caractère ait le loisir de se déployer en bien ou en mal. L'expérience est chose profitable quand on possède la mémoire des phisionomies. Au reste, il vous faut savoir que l'administration ne donne rien à l'ouvreuse, que la chance de ces bénéfices incertains ; et malgré ce défaut d'avantages fixes, ces places sont recherchées avidement. Dans plusieurs théâtres, même, la vénalité de cette charge a survécu à 1789. Ceci vous explique comment, si vous vous adressez, pour entrer dans une loge, à l'ouvreuse qui ne la compte pas dans sa division, elle vous priera d'attendre le retour de sa compagne, et se gardera bien d'empiéter sur ses droits. La finesse n'empêche pas la probite.

L'ouvreuse déteste le journaliste, d'instinct et cordialement. D'abord le journaliste est garçon ; il n'a pas de femme à laquelle on puisse rien offrir ; sa maîtresse, il ne la conduit jamais à *son* théâtre. Et

puis, je ne sais si ce droit d'occuper toutes les places sans payer à la porte, ne paraît pas un abus à l'ouvreuse, bien qu'elle soit malicieusement habile à le restreindre dans son exercice. Ne serait-ce pas encore que l'opinion émise par ces *fiers critiques*, comme dit Beaumarchaîs, sur les pièces qu'elle aussi est appelée à juger, lui inspire une certaine antipathie contre ses auteurs trop ou trop peu indulgents? Pour moi, j'avoue qu'obligé de choisir entre ces deux autorités également respectables, c'est peut-être à l'ouvreuse que je donnerais la palme du criticisme. Elle sait à quoi s'en tenir sur l'*ouvrage puissant et l'arge*, sur le *drame hors de ligne*, qui ont fourni quatre recettes de cent écus, et „la pièce assez médiocre sauvée par le jeu des acteurs," qui, parvenue à la centième représentation, remplit encore la caisse. O messieurs tels et tels! ô grandes illustrations dramatiques! ô académiciens ennemis du romantisme! ô jeunes hommes qui placez Racine et Corneille dans les fossiles! quel bonheur pour vous tous, que les feuilletons ne soient pas faits par les ouvreuses, qui n'ouvrent rien quand vous êtes affichés!

La politesse, le savoir-faire et la comp-

laisance varient chez l'ouvreuse, selon chaque théâtre, et à divers degrés. J'ai formulé soigneusement la proportion, et je crois pouvoir indiquer l'apogée de ces qualités dans les couloirs de Feydeau, et leur somme inverse aux portes des loges du Gymnase. C'est à ce théâtre, aristocratique par excellence, et privilégié pour l'ennui, que l'ouvreuse tranche admirablement par ses manières sèches, hargneuses et souvent impolies, avec le répertoire ambré, les acteurs de sucre de pomme, et les spectateurs confits de l'endroit.

Voici la partie la plus délicate du sujet. Nous avons à considérer les mœurs publiques dans leurs rapports avec les loges fermées. Il faudrait être vrai, sans risquer de se brouiller avec personne; mais un souvenir est là, qui me gêne comme la conscience d'un malhonnête homme. Pour avoir parlé, en 1818, d'un billet *doux* glissé par une ouvreuse, au théâtre de Bordeaux, M. de Jouy, l'ermite voyageur en province, fut actionné devant les tribunaux compétents par la victime de ses observations. Or, comme il y a à Paris, quelque dix-huit théâtres, dans chacun à peu près dix ouvreuses, et que les juges de 1832 ont trop

d'affaires pour s'occuper promptement de ces misères, absorbés qu'ils sont par les écrivains séditieux, je ne me soucie pas de rester quelques mois sous le poids d'une accusation de calomnie, et je me vois forcé d'être extrêmement circonspect là dessus: il est bon d'ailleurs de laisser quelque chose à deviner.

Une ouvreuse de loges ne glisse point de billets doux; d'abord, parce qu'il n'y a plus de billets doux, ensuite, pour éviter le double emploi. Pourquoi, s'il vous plaît, demanderiez-vous à une femme un quart d'heure de tête à tête, quand vous avez toute une longue soirée à vous presser contre elle, à écouter son souffle, à partager ses émotions? une loge, n'est-ce pas un boudoir commode à soupirer? quel valet intelligent, quelle adroite femme de chambre eussent mieux disposé cet espace étroit, où vous pouvez faire de l'éloquence avec des yeux où des pantomimes? Voyez-vous comme toutes ces chaises sont placées avec art, comme l'éloignement de ces banquettes est tour à tour indulgent ou convenable? Point de voisin qui vous gêne, point de laquais incommodes, penchés sur une porte entrebaillée, et cherchant à vous surprendre.

Vous êtes chez vous, et plus en sûreté: l'ouvreuse ne vous regarde pas, ne veut pas vous regarder; l'ouvreuse a vingt loges sous sa surveillance. Je sais bien que personne n'est mieux placé qu'elle, et si l'habitude ne lui avait affadi tout le sel de ces découvertes de hasard, elle aurait, certes, matière à raconter. Il y a une charmante chanson de M. Scribe, qui a couru manuscrite dans le monde, et que je ne vous dirai pas. Si les belles dames du Gymnase qui la connaissent, savaient que c'est l'auteur du *Diplomate* qui l'a faite, sans doute après un déjeuner de garçons, elles seraient de force à lui en vouloir. Eh bien! la singulière position du héros de cette joyeuse folie, est justement celle que tous les soirs une ouvreuse occupe sur une plus grande échelle. Mais pour elle, c'est le pâté d'anguilles, devenu insipide à force de se répéter.

Il est tard quand vous entrez au théâtre. et tout le monde est arrivé déjà. Vous reconnaissez une ouvreuse qui vous sait par cœur et qui vous placera à votre fantaisie. Vous avez gagné ses bonnes grâces, et l'ouvreuse possède éminemment la mémoire du cœur. Sans lui rien dire, elle

a deviné votre idée. Parmi les loges, une est restée vide. Vous auriez là le premier rang, vous seriez libre, et pourtant ce n'est pas cette porte qu'elle va vous ouvrir. Plus loin, dans une baignoire, deux dames seules, ou bien une jeune femme avec son mari qui dort, ou encore un vieux bourgeois, flanqué de ses deux demoiselles, c'est là que l'ouvreuse vous introduit. Elle sait qu'au théâtre vous tenez moins à écouter la pièce qu'à jouir de la société; d'ailleurs, habitué fidèle, vous êtes blasé sur le répertoire, et vous vous contenterez de voir à peu près. Cette haute faveur n'est accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Il faut bien du temps et des attentions avant d'en venir là!

Pour éviter les rapports trop intimes. trop exclusivement complaisants de l'ouvreuse avec le public, et aussi, pour balancer les petits profits des hautes places avec les gros bénéfices des loges du premier rang, l'administration fait, de mois en mois, voyager ces dames du *paradis* à l'orchestre, et réciproquement. Cela n'empêche en rien que la liste une fois épuisée, ce roulement, à la façon des Cours royales, ne ramène auprès des fidèles de vieilles

connaissances dont ils savent tirer bon parti. Les quatre ouvreuses du balcon de l'Opéra ont seules le privilége d'y demeurer à poste fixe. Encore est-ce un abus de l'ancienne direction que M. Veron parle déjà d'abolir. Ce serait le moyen d'établir légalement ces distinctions aristocratiques, qui déjà dans le monde empêchent l'ouvreuse de l'Opéra de fréquenter l'ouvreuse du Vaudeville. C'est bien le moins que l'égalité règne entre des conditions semblables.

Dans tous les sujets, même les plus frivoles, il y a des choses graves à observer, surtout lorsqu'une société s'en va comme la nôtre, faute de moralité, de croyances religieuses et de foi en l'avenir. Par malheur, dans les conditions de ce titre, la transition serait trop brusque de quelques plaisanteries inoffensives à des tableaux d'une crudité plus qu'énergique. Je laisse à l'imagination le soin de parcourir à son aise le vaste champ des conjectures, ou plutôt à l'observation de combler une lacune forcée que je m'impose. Le résultat de ce travail facile, sur les mœurs de notre époque, paraîtra au moins inattendu. Qu'on essaie de suivre jusqu'au bout la donnée effleurée par ce titre : *une*



UNE MAISON DE FOUS.

(MAISON DU DOCTEUR BLANCHE.)

Deux belles choses, deux choses curieuses à voir et à étudier dans notre vieille Europe : un palais de rois, une maison de fous.

De ces deux demeures, laquelle préféreriez-vous habiter ? Les insensés qui vivent auprès des monarques sont trop méthodiques, trop monotones ; ceux qu'on relègue à Charenton ou chez le docteur Blanche, me semblent moins à plaindre. On a pitié de leur état ; ils mangent, à leur gré, assis ou debout ; ils saluent sans se courber jusqu'à terre ; il leur est permis quelquefois d'avoir une volonté, de la manifester, de la soutenir. Ils parlent haut ; ils contrôlent les actions du chef ; ils ré-

sistent aux menaces, ils ne cèdent qu'à la force... Ce sont presque des hommes.

Dites-moi la vie des fous qui naissent et meurent dans les palais des rois; moi, je vous dirai celle des êtres qui s'agitent dans des cabanons. Il y aura peut-être de la morale dans mon récit. Je les ai vus d'abord avec effroi, puis avec intérêt, plus tard avec un sentiment de commisération qui n'était pas sans douceur. La raison nous est souvent funeste, en ce qu'elle nous éclaire sur nos maux, sans avoir la puissance de nous en guérir... Ces gens ne sont donc pas tant à plaindre, puisqu'ils n'ont pas toujours le sentiment de leur infortune.

Qui n'a point d'égal n'a point d'ami; c'est un axiome, vrai seulement pour ceux qui voient loin dans le cœur humain. Un ami me souriant d'un sourire de protection, me serrerait le cœur; je ne l'aimerais plus. Tant pis pour moi si je suis ainsi organisé. De l'amour, de l'amitié, voilà ma vie.

L'historique d'une maison de fous, tracé par un fou, est une chose assez bizarre. J'étais fou quand j'ai écrit ces pages... Ma raison revenue, j'ai voulu les lire... Tout y est vrai, précis; il m'a semblé sage de

n'y rien retrancher; c'est un portrait que je gâterais en le corrigeant; je vous le livre.

M. Blanche a trente-cinq ans. Sa taille est moyenne, son embonpoint atteste un corps robuste. Il a le verbe bref, rapide, acerbe. Un homme en parfaite santé serait toujours prêt à lui demander raison de la crudité de certaines expressions dont il a l'habitude de se servir; un fou les redoute et se tait devant les menaces. Une blessure grave reçue à l'œil droit donne à son regard un caractère équivoque, de sorte qu'on dirait qu'il médite, qu'il étudie, quand il ne fait que voir. Il produisit sur moi une fâcheuse impression; cela devait être: je me sentis sous sa verge de fer, moi qui n'ai jamais su obéir qu'à une volonté de femme....

Elle est grande, svelte, blonde, un peu pâle. Son regard est plein de bienveillance, il rassure. Le son de sa voix console; il y a de la poésie dans son langage. Elle a vu tant de misères, elle a entendu tant de gémissements! Elle sait plaindre. Ce n'est point une mère tendre; son âge vous défend cette douce illusion; ce n'est pas simplement une amie; vous éprouvez pour

elle plus que de l'amitié, moins que de l'amour... Parlons peu de l'amour. J'ai habité plus de deux mois la maison du docteur Blanche; fou et raisonnable, j'ai pu apprécier les qualités de la femme modeste et généreuse dont je vous parle. Cette femme est l'épouse du docteur. Vous voyez qu'on peut garder quelque souvenir aimable d'une maison de fous.

Je fus arrêté à six heures du soir, dans la rue de Grammont, par quatre robustes estafiers, qui s'emparèrent de moi par derrière, me serrant de leurs bras vigoureux. Je voulus essayer de me défendre... Vains efforts! J'étais malade, très-souffrant, à l'agonie. *Au nom du Roi!* Faut-il avoir le délire pour résister à cet ordre? Je n'avais point le délire, et pourtant je résistai; mais, en deux secousses, je me trouvai jeté dans une voiture. prête à me recevoir. Tout était bien calculé, prévu d'avance.

Le trajet fut long. Les estafiers causaient de la beauté de la ville, de la fraîcheur de la nuit; et si je soupirais, ils m'invitaient à montrer du courage, à être homme. Leçons de courage données par un mouchard! qui peut y croire? Un mou-

chard sait-il ce que c'est qu'un homme, si ce n'est pour l'arrêter par derrière? Je crois me rappeler pourtant que je leur dis que je n'avais pour eux aucune espèce de mépris... On fit bien de m'arrêter comme fou.

Nous cheminions lentement, car nous avions des rues rapides à gravir; et déjà, dans ce cœur horriblement torturé par une passion violente, avait pénétré un autre sentiment, l'indignation. Être colleté par un mouchard! quel outrage! Aux jours des émeutes j'avais éprouvé un semblable effront. Sans existence morale, le mouchard est l'homme du pouvoir; lâche, il est l'homme de la force. Je me trompe; le mouchard est l'homme le plus courageux du monde, puisqu'il brave ce que les autres redoutent le plus, le mépris public.

Cependant nous arrivâmes à la porte de la maison de santé; et je me rappelle les plus petites circonstances de ces lentes heures qui me torturaient si cruellement. Nous avons tant de fibres pour la douleur! Je croyais entrer chez un juge d'instruction, chez un procureur du roi. On me l'avait vingt fois répété en route, en me parlant de poignards, d'incendie, de meurtres. J'é

contais mes gardiens en homme qui regrette de n'avoir pas fait assez pour justifier les rigueurs dont il est l'objet; et quand j'interrogeais mes souvenirs confus, j'étais presque furieux d'avoir eu assez de raison pour ne pas briser tous les liens qui m'attachaient à la société. Le désespoir, comme la douleur, a ses degrés.

Après avoir traversé une petite cour ombragée par quelques arbres au feuillage triste et sombre, je pénétrai dans une vaste salle, occupée presque en entier par une table en fer-à-cheval. Je supposai, au premier coup d'œil, que c'était la salle de la question, et je cherchais déjà, d'un regard curieux et ferme, les instruments des tortures... On me pria poliment d'avancer.

Quel tableau!... Des figures souffrantes, des figures hébétées, des figures riant sans gaîté, pleurant sans larmes, une seule figure de pitié, celle de madame Blanche; et tout cela aggloméré pour ainsi dire dans un espace de dix pieds carrés... Ma tête n'y était plus, je crus rêver; je voulais savoir, je craignais d'apprendre; vous voyez que j'avais un peu de raison.

J'eus le temps d'observer. La faiblesse de mon corps donnait, je crois, de l'énergie

à mon âme. Un petit homme, rond, rouge, bourgeonné, étendu sur un fauteuil, me regardait avec des yeux stupides, et riait de mon teint cadavéreux. De quoi riait-il? Déjà deux fois j'avais détourné ma vue de cette figure bêtement moqueuse, ignoblement sardonique, tandis que mon homme me lorgnait toujours en souriant. Je crus à une lâche provocation, et déjà ma main de fer planait sur sa joue, quand une voix douce et compatissante me pria de m'asseoir. Une voix de femme pouvait seule avoir de l'empire sur moi; j'obéis, mon courroux s'éteignit, et j'écoutai, assez calme, la fin d'une sonate qu'exécutait sur un piano une pensionnaire d'une vingtaine d'années. Madame Bel... était folle quand elle ne jouait pas du clavecin. Je l'appris plus tard.

Mais où étais-je donc?... Le procureur du roi ne venait point, et un profond silence régnait dans la chambre voisine, où je devais, d'après mes idées, être soumis à de rudes épreuves.

Conduisez monsieur dans son appartement, dit la fée bienveillante à un domestique qui ne m'avait pas quitté un instant. Je suivis en automate; et, après avoir traversé deux ou trois corridors, monté deux

ou trois escaliers, on me poussa vigoureusement dans une chambre à croisée bardée de grillage et le lourds barreaux. Un lit de fort mince apparence, deux chaises, une camisole de force, voilà tout l'ameublement.

Le domestique s'était adjoint un de ses camarades; et tous deux, froids, impassibles, me regardaient en hommes habitués à voir des hommes comme moi. — Que faites-vous? que voulez-vous? — Nous sommes ici pour servir monsieur. — Je n'ai besoin de rien, laissez-moi. — L'ordre nous a été donné de ne point quitter monsieur. — Le procureur du roi viendra-t-il bientôt? — Il ne peut tarder. — Il fera bien s'il veut que je lui réponde, car je perds mes forces; et pourtant je cherchais un aliment à ma rage.

Je me couchai à demi habillé. — Si monsieur veut bien, nous avons dans ce vase de l'eau d'orge? — Pourquoi de l'eau d'orge? — M. Blanche l'a ordonné. — Où suis-je donc? — Chez M. Blanche. . . .

Le bandeau tomba; je me croyais conspirateur; je me reconnus fou! . . .

J'eus honte, je pleurai. . . Non, ce n'était pas de honte, c'était encore d'amour;

et, quand je me vis là, là, seul, en face de cette croisée à barreaux, en face de ces deux figures sans amitié comme sans haine, en face de tous mes souvenirs de bonheur et de regrets; quand j'eus reconnu la puissance de ceux qui m'enchaînaient et la faiblesse de la victime; lorsque, calculant la longueur des heures, l'éternité des minutes, et que ces murs froids, insensibles, m'eurent répondu! *Voici ta place!* je me vis fou, fou à tout jamais, fou par elle, fou d'amour, la plus épouvantable, la plus poignante, la plus hideuse des folies....

Je me rappelai alors tout ce qui m'avait attiré là, et je fus étonné de ne pas me sentir les bras liés, les pieds liés la gorge dans un collier de force. J'étais fou furieux.

Oh! qu'il n'avoue point sa folie, celui à qui l'ambition bouleverse les idées! qu'il cache avec soin son délire frénétique, celui que l'avarice, la haine, la soif de la vengeance conduisent à Charenton, à Bicêtre, ou chez le docteur Blanche!.... Mais moi, fou d'amour, je puis le dire, je puis l'avouer sans rougir. Voyez aujourd'hui; je suis calme, je raconte mes maux passés; et il faut que la violence de mon mal ait

été bien grande, pour que les plus légères impressions y aient laissé des traces si profondes. C'est un cauchemar qui brûle même après le sommeil; c'est une balle qui vous brise un membre, et dont vous ne ressentez l'atteinte que long-temps après la blessure... Aux jours de la raison, les instants de la folie se retracent comme dans un miroir.... Ne dites point que cela ne peut être; je l'ai senti, éprouvé.

M. Blanche entra..... Je me préparai courageusement aux douches; car son langage, loin de me rassurer, glaça le peu de sang qui me restait. Il me parla de meurtre, d'assassinat, d'incendie; c'étaient les mots donnés.... Je le crus fou lui-même; et, toujours fidéle à mon naturel compatissant, je le plaignis, moi, moi que personne ne semblait plaindre.

Toute la nuit un homme cria à mes côtés; c'était un fou qui demandait sa liberté... Moi, je regardais les murs, les barreaux, et j'avais mille vies pour souffrir, pas une main pour briser.

Cette nuit dura je ne sais combien de siècles; le plus léger mouvement de mes gardiens me faisait tressaillir dans mon lit.... Je me levai. L'on me mit dans un

bain; et, pour la première fois depuis longtemps, mes yeux s'arrêtèrent sur une glace. Ma figure, entièrement bouleversée, me causa une émotion indéfinissable. Je pleurai; je sentis des larmes de feu sillonner mes joues; et quand je pensai qu'on était sans pitié pour de pareilles souffrances, la rage me saisit au cœur.... Je ne me rappelle plus rien, sinon que je revis encore madame Blanche, que ma rage s'éteignit, que mes larmes coulèrent moins amères, moins brûlantes, et que je demandai des livres. J'aurais eu du plaisir à parcourir un dictionnaire, les chiffres d'une table de logarithmes, des mots sans suite, des phrases privées de sens, comme celles des êtres qui m'entouraient, qui m'entourent encore aujourd'hui, et pour lesquels j'éprouve une pitié si vraie, hélas! et si stérile.

M. Blanche revint auprès de moi. Ses paroles de raison calmèrent un peu l'effervescence de mes idées: je ne pensai plus au suicide; et pourtant, à mes côtés, réfléchissait tristement, enveloppé dans un manteau brun, un homme de vingtcinq à trente ans, que le feu de deux pistolets n'avait pu tuer. Les balles avaient traversé la mâchoire supérieure et étaient sor-

ties entre les deux yeux.... Il y a des êtres cruellement poursuivis par le destin? Cet homme vit encore.

Un autre homme, à la figure riante, à la mise soignée, au sourire gracieux, vint s'asseoir près de moi, en me demandant des nouvelles de ma santé. Je ne sais pas trop ce que je répondis; mais lui, prenant un violon, joua des variations sur un thème connu, avec une grande vigueur et une précision remarquable. Je crois que je lui adressai quelques compliments. — Oh, oh! me répondit-il, j'ai bien d'autres talents! Je suis de fils de Joséphine et de Jésus-Christ, et je me rappelle parfaitement avoir été Gengis-Kan, Mahomet et Napoléon... Et vous, monsieur, vous souvenez-vous de ce que vous avez été?... Votre cervelle, en passant dans le crâne d'un autre... Madame Blanche lui imposa silence, et il se tut en riant,

Encore un sentiment de pitié pour un malheureux! car ici il faut plaindre tout le monde.

J'eus la permission de me promener dans la cour, puis dans le jardin.... Je vis, je reconnus, j'étudiai presque; je puis décrire, car j'ai toute ma raison.

Au haut de la butte Montmartre, sur un tertre dominé par les bras gigantesques de plusieurs moulins à vent, est un édifice irrégulier de quelque apparence, dont la façade blanche, assez élégante, appelle les regards des curieux. Un rez-de-chaussée, un premier et un second étage, quatorze croisées, dont plusieurs à barreaux, d'autres à grillages, voilà l'aspect de *l'hôtel.* Deux petites ailes latérales, dont celle de gauche est habitée par le docteur et sa famille, semblent ajoutées au principal corps de logis; un peu de verdure à côté de la grille, voilà la cour.

Le derrière de la maison a également deux étages, et donne sur un jardin à l'anglaise, petit, mais agréable. Les malades, les idiots, les fous, s'y promènent à volonté; ceux dont la folie est dangereuse sont séparés des autres par une haute palissade de planches, qu'ils ne peuvent ni franchir, ni abattre. D'un côté la douleur de l'autre le désespoir; ici, les souffrances morales dans ce qu'elles ont de plus poignant; là, les douleurs physiques et les affections de l'âme dans ce qu'elles ont de plus triste. On répand des larmes amères dans la première enceinte; l'autre a des

crises plus sombres, plus corrosives.... J'aime mieux le mal qui ôte la raison.

Presque chacune des chambres du local que je visite rappelle des drames à déchirer le cœur. Ici a gémi pendant long-temps et gémit encore, un Portugais de naissance, dont le frère, âgé de douze ans, fut pendu à Coïmbre, *complice d'un projet tendant à renverser la forme du gouvernement.* — Que ferons-nous de cet enfant? dit le grand-juge à une femme; il n'a que douze ans. — Douze ans! répondit-elle; tant mieux! qu'on le pende vite, il ira souper avec les anges.... mais que son frère, un peu plus âgé que lui, assiste au supplice, au pied de l'échafaud.... La femme qui commandait cet assassinat était la mère de don Miguel. L'enfant fut pendu; et le frère, témoin de cet horrible spectacle, en perdit la raison. Les soins et l'habileté de M. Blanche lui rendirent la santé, qu'il reperdit plus tard, sans cesse poursuivi par le cadavre de son frère cadet balancé dans les airs.

Voici encore une chambre historique... Elle a gémi, pendant de longs jours et d'éternelles nuits, entre ces quatre murs sans ornements, une femme héroique, qui devint folle à force de bonheur... Madame

Lavallette a pleuré là, sur cette couche de misère. Sir Robert Wilson, Bruce et Hutchinson arrachèrent le mari au plomb royal.... Gloire à eux! le comte est mort aujourd'hui, et madame de Lavalette doit à M. Blanche une guérison presque miraculeuse.

Voyez-vous cette jolie cellule, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin? regardez cet homme qui la parcourt d'un pas égal et précipité, c'est le général Travot. Condamné à mort au retour des Bourbons, il dut à leur *clémence* une commutation de peine, une prison à perpétuité. Sa raison s'aliéna; il prit en haine le genre humain, et le voilà maintenant rudoyant qui le touche, heurtant qui lui parle, se fâchant aussi contre le docteur, et sifflant sans cesse les airs patriotiques de la révolution de 93... C'est tout ce qui lui reste de ses souvenirs... Ne présentez pas la main au général Travot; il vous frappera.

Ce jeune homme à la figure mélancolique, et pourtant spirituelle, est un idiot. Maître d'une fortune considérable, il se précipite avec bienveillance vers toutes les personnes qui l'entourent: *Comment vous portez-vous?... Très-bien... Moi aussi; j'en suis enchanté...* et il vous quitte. Un peu de raison et moins

de fortune, voilà un homme; aujourd'hui c'est un idiot.

Quant à son voisin, c'est le recueillement du chartreux accroupi à côté de sa fosse; c'est le dernier adieu de la vierge amoureuse, qui quitte le monde pour le cloître; c'est la stupidité de la brebis qu'on porte à l'abattoir, c'est la dernière réflexion du misanthrope qui va se suicider.... Il regarde ses pieds, et le voilà, toute la journée, le front baissé et l'œil fixe. Il lève la tête, et pendant des heures entières sa tête et son corps sont immobiles.... S'il marche, on dirait un automate mû par des ressorts cachés; quand il s'assied, c'est que l'horloge n'est plus montée.... Ce jeune homme s'appelle Adolphe! il est riche aussi. Selon toutes les apparences, il vivra long-temps, et il mourra comme il a vécu, sans regret, sans soucis, sans amour. Qu'a-t-il fait pour être ainsi favorisé du ciel?

Pauvre femme! quelle sombre mélancolie répandue sur ses traits! Elle n'aspire qu'à se tuer; et pourtant elle joue avec des couteaux, avec des rasoirs, avec des fourchettes aiguës. Pourquoi? Ce n'est pas ainsi qu'elle doit disparaître! Elle s'est déjà deux fois précipitée dans un puits;

elle ne veut mourir qu'ainsi; toutes les autres morts l'épouvantent; celle-là seule la rassure, la console. Si vous lui parlez d'un puits, elle vous sourit, elle vous caresse, elle est votre amie. Ne lui parlez pas d'autre chose, elle ne vous comprendra pas, ou elle vous fuira. Mais un puits!... Je lui parlais souvent de puits, moi; aussi j'étais son chéri, son intime. Quelle bizarrerie! J'aime jusqu'à l'affection des fous.

Je ne vous dirai que quelques mots de la sœur d'un de nos comédiens, à qui les Jocrisse ont fait une si belle réputation, et dont la probité ègale le mérite. Sa folie n'est point dangereuse, mais fort originale; elle craint de mourir de faim, et seulement après ses repas. Il est rare de voir un si petit corps engloutir tant d'aliments; et, dès qu'elle est sortie de table, ses larmes coulent en abondance, ses plaintes accusent l'avarice du genre humain, et ses cris assourdissent toute la maison.

Eh bien! je suis moins ému de ces cris et de ces larmes que des éclats bruyants de cette jeune mère qui, nu-tête, parcourt sans cesse le jardin, en sautant, poursuivie

par une idée heureuse. Le rire sur les lèvres d'un agonisant ne me déchirerait pas autrement le cœur.

Voilà pourtant; tous ces êtres dont je vous entretiens, et vingt autres encore se parlent tous les jours, se croisent dans tous les sens, se donnent la main, se caressent parfois... La voix de M. Blanche les arrête au milieu de leur désordre, celle de madame Blanche les calme comme par enchantement; et c'est un spectacle consolant que celui de tant de créatures réunies dans un salon, obéissant, timides et craintives, à des ordres donnés sans rudesse, à des invitations faites d'un ton paternel. On dirait de la magie.

On déjeune à dix heures, on dîne à cinq. Des mets sains et choisis sont servis par M. ou madame Blanche. C'est un pensionnat, moins le brouhaha de nos colléges. Le maître seul a la parole; le reste se tait. Les sourds-muets n'observent pas un silence plus religieux; les frères de la Trappe ne devaient pas manger autrement. Il y a des exceptions; mais alors les gardiens font leur devoir, et les camisoles et les douches ramènent l'ordre.

Après le repas, on se réunit ordinaire-

ment dans un vaste salon, où le fils de Jésus-Christ et de Joséphine fait de la musique. Là encore vous retrouvez, étendu sur un fauteuil, et riant d'un rire malin, comme s'il venait de gagner un prix à une course de New-Market, cet Anglais blafard et bourgeonné que j'eus tant envie de souffleter le jour de mon arrivée. On dirait un pacha qui attend sa favorite; on jurerait un auteur après un premier succès au Gymnase ou au Vaudeville: mais point. Cet homme croit qu'on lui parle sans cesse à voix basse, et rit des propos qu'il entend... Heureuse folie qui ne se nourrit que d'idées gracieuses!...

Que de douleurs corrosives ont hurlé dans ces chambres à barreaux de fer! que de misère humaine s'est dessinée avec sa hideuse nudité dans ce jardin aujourd'hui sans verdure! Il y a plus de dix ans que cet homme le parcourt chaque matin et chaque soir, à certaines heures indiquées, et de longues années encore sont promises à ses forces physiques. Son oeil est vif, ses mouvements rapides, son corps robuste également insensible aux chaleurs de l'été et aux vents glacés de l'hiver. Pour lui il n'y a qu'une saison, celle de la souffrance.

Une âme ardente a dévoré sa raison. Il voulait soulager le genre humain, l'arracher à ses calamités ; c'était son rêve de toutes les minutes ; il devait devenir fou. Le voilà aujourd'hui ; il ne caresse plus sa chimère ; au contraire, il a les hommes en horreur, il les fuit, il les repousse, il les croit tous ses ennemis. Celui qui le regarde l'outrage ; celui qui l'interroge, fait battre violemment ses artères. Le malheur des autres a fait son malheur... Cette folie est rare, n'est-ce pas ?... Une vie séculaire attend ce misanthrope : cent ans de souffrances, quand on peut tant suffrir en une minute !!! Oh ! quelle éternité de joies pourra jamais le payer !

Je voulais consigner dans cette rapide analyse une foule d'anecdotes intéressantes dont chaque mur et, pour ainsi dire, chaque pierre de la maison que j'ai habitée gardent le souvenir. Je voulais vous parler aussi de cette madame de Cal......, dont le talent sur le piano est égal à celui de nos plus habiles professeurs, et qui dépense en imprécations, sous des barreaux, depuis bien des années, une vie forte et courageuse. Elle donnait un bal ; en reconduisant une de ses amies, elle fit un faux

pas et roula le long de son escalier. Le lendemain, elle cessa de sourire, de donner des fêtes... Ne pourrais-je pas aussi jeter quelques larmes sur cette bonne madame ***, mère d'un brave général, aide-de-camp du ministre de la guerre? Sa folie est périodique: pendant six mois, c'est la douceur la bonté et la religion dans ce qu'elles ont de plus touchant et de plus suave; une heure suffit pour porter le désordre le plus épouvantable dans une tête et dans un cœur auprès desquels vous étiez à l'instant si bien à l'aise. Misère humaine!

Écoutez cependant une anecdote dont tous les personnages vous sont connus, à vous qui hantez les grandes maisons et assistez à de brillantes fêtes. Je tais les noms de mes héros; c'est tout ce qu'ils ont droit d'exiger de ma discrétion.

Rosalie (elle ne s'appelait point Rosalie) fut conduite ici, il y a quelque temps, par un homme d'une trentaine d'années et confiée aux soins spéciaux de M. Blanche. Il n'y avait point de délire dans sa tête, et la fréquence de son pouls n'était pas assez grande pour faire supposer au docteur que l'indisposition annoncée par le battement des artères, fût la cause première de l'arrivée de la jeune femme... Le lendemain,

la raison de Rosalie disparut; et M***, qui l'avait conduite la veille, pria M. Blanche d'essayer quelques remèdes. Celui-ci, étonné de la recommandation, engagea le protecteur à s'en rapporter à ses soins, et commença un traitement.

Trois mois s'étaient écoulés, et Rosalie était toujours folle. M*** revint avec son frère. Certains, dirent-ils, de l'inefficacité des efforts du docteur, ils étaient d'avis d'envoyer Rosalie à Charenton, attendu qu'ils n'avaient point assez de fortune pour payer plus long-temps une pension trop forte. — Je vous réponds de sa guérison, leur répondit M. Blanche, si vous me la confiez pendant deux ou trois mois; et, pour partager avec vous une bonne action, je consens à ne recevoir de vous que mes déboursés. Mais, sur quelques représentations des deux frères, qui tendaient à enlever de cette maison celle à laquelle ils avaient paru d'abord prendre un si grand intérêt, le docteur leur déclara qu'il ne voulait point la leur livrer, et qu'il la garderait à ses frais.

Après avoir vainement combattu cette généreuse résolution, MM*** se retirèrent, et M. Blanche redoubla de soins pour ob-

tenir un heureux résultat. Ce résultat eut lieu au bout d'un mois; Rosalie vécut et pensa.

L'œuvre charitable du docteur étant commencée, il prit à cœur de la mener à bon port. Ses attentions délicates, ses prévenances, les politesses affectueuses de madame Blanche, arrachèrent enfin à la jeune fille le secret de ses tourments. Séduite par M*** cadet, et persécuté par les assiduités du frère aîné, le premier par faiblesse, le second par vengeance, ils résolurent de cacher aux yeux du monde une grossesse que Rosalie ne pouvait guère plus déguiser. Aidés dans leurs projets par un troisième complice, c'est chez ce dernier qu'ils conduisirent l'infortunée, le jour où elle mit au monde son enfant... Elle avait été portée dans cette maison, la nuit, dans un fiacre: et là aussi naquirent dans son âme les premiers soupçons d'une perfidie. C'était le frère du séducteur qui l'avait accouchée; et lorsqu'elle demanda à embrasser son enfant, on lui répondit qu'il était mort... La voilà folle.

Dès que M. Blanche l'eut rappelée à la raison, Rosalie, toujours sous l'influence de sa première tendresse, demanda à embrasser

son amant. — Hélas! madame, lui dit le docteur, voilà près d'un mois qu'il n'est venu ici. — Lui! — Oui, madame; et je ne dois pas vous cacher que je suis révolté de sa conduite à votre égard. — Expliquez-vous, je suis calme. — Non seulement je ne crois pas que M*** vous aime encore, mais je suis convaincu de sa résolution de vous fuir à jamais. Vous êtes ici malgré lui, malgré son frère; et si vous me promettez d'entendre, sans que votre délicatesse en soit blessée, un aveu pénible à vous faire, j'ajouterai qu'ils ont refusé de payer votre pension. — Docteur, mon enfant n'est pas mort, s'écria cette mère au désespoir. Permettez-moi de sortir, docteur; dans une heure, je saurai toute la vérité. Oh! laissez-moi sortir!

Rosalie, suivie par une personne de confiance, et guidée sans doute par ce puissant instinct qui ne trompe jamais une mère, descend rapidement la butte-Montmartre, parcourt diverses rues dont elle ignorait le nom, et s'arrête un instant devant une porte cochère qu'elle franchit d'un pas sûr... Elle monte trois étages, elle s'attache au cordon d'une sonnette; un homme paraît; c'est l'ami chez lequel elle

est accouchée. — Monsieur, mon enfant! — Mais, madame... — Mon enfant, vous dis-je... et toute une âme maternelle est dans sa voix et dans son regard. — Madame, votre enfant est mort. — Vous mentez; mon enfant n'est pas mort; et si, sur-le-champ, sans ajouter une parole, sans faire un geste, sans exprimer un regret, vous ne me dites où est mon enfant, vous êtes arrêté, perdu, déshonoré. — Calmez-vous, madame, calmez-vous, je vous prie; et puisque vous savez qu'il n'est pas mort, je ne vois pas d'inconvénient à vous avouer que, d'après les ordres de M*** aîné, il a été porté, tel jour, aux Enfants-Trouvés, où il est inscrit sous tel numéro. — Mentez-vous? — Je dis vrai.

Rosalie est déjà aux Enfants-Trouvés... Oui, voilà bien le numéro de son fils; la bienheureuse mère n'a pas tout perdu, son enfant lui reste... On ouvre un second registre... — L'enfant est mort peu de jours après son entrée à l'hôpital!...

L'infortunée est ramenée mourante chez M. Blanche, qui apprend alors les détails de cette hideuse persécution. L'honneur et la délicatesse de celui-ci ne balancent pas une minute. — Rassurez-vous, dit-il à

sa protégée; et si vous voulez me charger de la direction de cette affaire, j'ose me flatter qu'elle aura pour vous une heureuse issue. M'autorisez-vous à agir?... Rosalie lui confia le soin de son avenir, et M. Blanche se prépara au rôle qu'il allait jouer.

Dès le lendemain matin il écrit aux deux frères *** une lettre d'une grande sévérité, et finit en leur déclarant que si, dans deux heures, ils ne sont pas chez lui, c'est au procureur du roi qu'ils auront à rendre compte de leur conduite.

Ils furent exacts. M. Blanche leur reprocha la cruauté de leurs procédés envers une infortunée qu'ils avaient voulu perdre après l'avoir déshonorée; il accusa le plus jeune des deux frères d'une coupable condescendance à de funestes conseils, reprocha à l'aîné ses persécutions amoureuses auprès de Rosalie, même après avoir appris qu'elle était déjà victime du lâche amour de son frére, et leur déclara que si le lendemain, à la même heure, ils ne lui apportaient pas 40,000 francs, comme un bien faible dédommagement des malheurs de Rosalie, il prendrait, lui, une détermination qu'il avait d'abord repoussée, pour ne pas

vouer au mépris général un nom jusque-là recommandable. Du reste, ajouta M. Blanche, vous avez à opter entre cette proposition et votre mariage avec la jeune femme que vous avez séduite. Vous la connaissez, vous savez si elle fera céder son indignation à ses devoirs, ou peut-être encore à son amour, et je ne doute point qu'en prenant ce dernier parti vous ne me remerciiez un jour de vous l'avoir généreusement proposé.

Les conseils du frère aîné l'emportèrent sur les exhortations de M. Blanche, et le lendemain, en effet, celui-ci reçut quarante billets de banque de mille francs qu'il se hâta de présenter à Rosalie.

Non, monsieur, lui dit la jeune délaissée; je sais être pauvre et malheureuse; je ne veux point d'argent, je n'en accepterai pas. Si M*** me refuse sa main, mon parti est pris irrévocablement, je me tuerai.

Cette réponse fut sur-le-champ rapportée à M***. M. Blanche y ajouta quelques nouveaux conseils qui déterminèrent enfin une résolution équitable. Le séducteur de Rosalie épousa sa victime; et tous deux aujourd'hui, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, n'interrogent le passé que pour

en effacer les heures d'alarmes. Rosalie se souvient toujours qu'elle a été folle d'amour; elle le dit à ses amies, elle leur raconte ses émotions, ses minutes d'espérance, ses journées d'angoisses, et je lui ai entendu souvent répéter qu'une pareille vie n'était pas sans quelque douceur... Ne la croyez pas; elle ment pour épargner des remords à son mari.

Maintenant votre cœur ne se serrerait-il pas à la vue de cette salle triste, silencieuse, oû arrivent, agités par de brûlantes convulsions, ou inaccessibles aux plus violentes secousses, une douzaine d'hommes (sont-ce des hommes ?) qui se rétrouvent chaque jour sans joie, sans sourire, sans pitié les uns pour les autres?... Voyez ce corps maigre et élancé, c'est celui de monsieur Four...., docteur habile et studieux, que l'amour de la science et des voyages entraîna dans les forêts et les savanes de l'Amérique, et qui, riche de ses souvenirs et de ses précieuses collections, fut arrêté par des sauvages, pillé, maltraité, laissé pour mort sur le sable. Plus tard, il arriva à New-York, privé de sa raison. L'effroi, et le regret d'avoir perdu le fruit de tant de peines, tuèrent les brillantes facultés

de Four...; il fut enfermé dans les cabanons de New-York, où le général Lafayette, dans son dernier voyage aux États-Unis, le reconnut pour le fils d'un de ses amis; et d'où il le ramena en France. Le voilà aujourd'hui, l'œil fixé vers le ciel, le sourcil menaçant, les bras croisés sur la poitrine, immobile, et dans l'attitude d'un homme de cœur qui attend le coup de la mort. Ses accès de rage sont fréquents, et la vigueur de plusieurs gardiens est nécessaire pour l'assujettir à la camisole de force... Je voyais Four... presque tous les jours; et, presque toutes les nuits, lorsque je me trouvais seul dans ma chambre, c'était lui sur qui je reportais le plus de pitié.

Un mulâtre, jeune et vigoureux, est également renfermé dans ce salon de misère et d'abrutissement; son amour désordonné pour l'architecture l'a conduit à la *maison Blanche*, d'où il ne sortira que pour être porté dans le champ voisin, semé de dalles de marbre et de petites croix noires, qu'il peut voir à toute heure de sa croisée à barreaux. La folie de cet homme est extraordinaire; il ne se plaît que debout sur une chaise, ou hissé sur l'âtre de la cheminée. L'en faire descendre, c'est exciter

sa colère et vous exposer à sa fureur; laissez là cet infortuné; son sourire est l'indice d'une douleur aiguë, ses caresses le prélude de violences extrêmes; ne le voyez point sourire, empêchez qu'il vous tende la main.

Voici encore un jeune homme, qu'un second mariage de sa mère a arraché à la société. Il était amoureux et jaloux de celle qui lui avait donné le jour; il a mérité sa place ici. C'est un rusé adolescent sur qui l'œil des gardiens doit être constamment ouvert. Hier en passant dans la cour, il aperçut la porte de la grille entr'ouverte; aussitôt, se débarrassant de ses satellites sans défiance, il s'élance vers la rue, et se sauve dans la campagne. Mais les domestiques de la maison sont lestes aussi, et peu de temps après, le fugitif se trouva sous une douche rapide et glacée qui lui fit doublement regretter le peu de succès de son escapade. — Où alliez-vous? lui dis-je. — J'allais me noyer. — Où donc? — Oh! je vois le canal tous les jours. — Et pourquoi vous noyer? — Parce que je suis malheureux. — Vous sentez donc votre malheur? — Que trop! — Qui le cause? — Des souvenirs. —

Lesquels ? — Vous êtes un scélérat, si je vous tenais sous ma main, je vous étranglerais. — Vous êtes bien honnête. — Laissez-moi, je vous prie. — Je ne veux rien faire qui puisse vous affliger; adieu. — Au diable! — Merci...

Il y a dans le salon de Four... un vieillard qui ne sourit que lorsqu'on lui gratte la tête. Il cesse d'être fou pendant l'opération, hors de là c'est un idiot, et parfois un furieux. Presque toujours j'ai trouvé à ses côtés un original fort paisible, sans cesse armé d'une poignée de petites verges qu'il regarde avec amour. Vous croyez peut-être que c'est un vieux maître d'école veuf de ses jeunes élèves; point. Sa folie est cela; sans but, sans souvenir, sans suite dans ses sensations, il demande en se levant une poignée de baguettes, et il y aurait de la cruauté à les lui refuser, puisque sans elles il est bruyant, brutal et quelquefois même dangereux.

D'autres fous sont là, sur des chaises, sur des canapés. Le fils de Jésus-Christ, qui se dit depuis quelques jours le père de Dieu, vient les voir souvent, et les égayer par les accords de son violon. J'ai

remarqué que les fous sont sensibles à la musique ; à moi elle me déchirait le cœur.

Curieux, détournez vite vos regards de l'appartement des femmes! ma plume se refuse à retracer tant de misère, tant de douleurs. Si vous allez visiter la *maison Blanche*, fuyez d'un pied rapide cette salle hideuse, où la faiblesse se trouve aux prises avec ce que les passions ont de plus corrosif...

Croyez-vous aussi que je veuille vous conduire dans tous les sentiers de cette maison de deuil pour quelques-uns, d'espérance pour beaucoup d'autres? Non; la *maison Blanche* a ses secrets que tout le monde ne doit pas connaître, et je ne peux pas trahir des secrets confiés à ma raison, car ma raison revint tout entière un beau jour. Un seul remède avait la puissance d'opérer le miracle: ce remède, c'est *elle* qui me l'apporta; et depuis lors, sans honte, sans regrets, j'ai dit tout ce que j'avais éprouvé.

Jacques ARAGO.

LES TROIS LECTURES.

I.

— „Eh bien!" quand nous liras-tu donc ta pièce? disait, au foyer de l'Odéon, Gabriel Dercy au jeune Amaury Prévannes.

— „Mais quand vous voudrez, mes amis ou plutôt quand mon poêle sera posé; car vous pourriez courir le risque d'être doublement gelés, dans mon temple aérien.

— „Voilà bien le vrai poète, s'écria Stanislas, le prosateur le plus fécond de l'époque; le grenier n'est pour lui qu'un temple aérien, dont le poêle est l'autel, et la fumée, l'encens. Nos pères avaient bien raison de le laisser vivre ainsi près du ciel, de cette patrie des inspirations vers

laquelle leurs yeux ne s'élèvent jamais sans en rapporter quelque image. Cela valait mieux pour le talent que la bourgeoise opulence de nos auteurs d'aujourd'hui. La verve ne vit que de luxe ou de misère; le bien-être l'étouffe. Je m'étonne qu'Amaury échappe à ce malheur, lui dont le père est riche.

— „Sans doute, il est riche, reprit Amaury; mais, comme il ne me donne rien, je me trouve absolument dans la même position que ceux qui manquent de tout.

— „Ne t'en flatte pas, dit Gabriel; tu peux faire des dettes, et ce plaisir-là vaut une fortune.

— „Hélas! cette noble ressource, je l'ai déjà épuisée, c'est pourquoi je cherche à me faire un revenu avec mes ouvrages. A quoi servirait l'esprit par le temps qui court, s'il ne servait à gagner de l'argent?

— „Voilà qui nous révèle votre sujet, dit un jeune publiciste, que l'étude de l'économie politique rendait prompt à saisir les résultats, comme à deviner les moyens. Vous venez sans doute de mettre en scène une de ces aventures scandaleuses dont les noms propres font l'intérêt principal, et assurent le succès? C'est maintenant la seule exploitation qui rapporte.

— „Dieu m'en garde, s'écrie Amaury; spéculer sur la publicité d'un secret de famille, d'un malheur, du suicide d'une jeune femme, de la démence d'une autre, dont les parents et amis sont là, dans la salle, témoins de l'accusation ou de la profanation de toutes les célébrités qu'ils honorent! Non, jamais; ma plume se refuserait à trafiquer de semblables noms, et j'aime trop l'art dramatique pour contribuer à le perdre par une telle dégradation. Je vous l'affirme, encore quelques succès de ce genre, et les théâtres sont morts; car ces représentations scandaleuses ressemblent aux convulsions d'une prochaine agonie: c'est le noyé qui s'attache aux bords les plus fangeux pour résister au torrent qui l'entraîne; mais c'est en vain; un bras secourable peut seul le sauver.

— „Eh bien! sois ce sauveur dramatique, dit l'élégant Alfred; fais-nous quelque bon ouvrage bien neuf, bien triste, bien gai, écrit et pensé à la mode, et nous t'applaudirons de manière à décourager toutes les cabales; mais point de ces expositions par demandes et par réponses; plus de ces rêves obligés, où le cinquième acte apparaît tout entier; plus de ces reconnaissan-

ces prévues, de ces victimes qui se moquent de la mort, et veulent que je m'intéresse à la leur; plus de ces générosités de convention, de ces remords bavards, de ces rimes banales qui assoupissent l'oreille de leur bruit monotone; enfin, choisis dans le vrai sans tomber dans le grossier, emploie la terreur sans donner dans l'horrible, et je te garantis de nombreux applaudissements; car le public n'a pas si mauvais goût que messieurs les auteurs le prétendent.

— „C'est bien mon avis, reprit Amaury, et tu verras que j'ai cherché à m'approcher le plus possible de ce vrai, qui est aujourd'hui la première condition d'un ouvrage; mais le malheur est, mon ami, que le vrai d'une coterie n'est pas le vrai d'une autre, et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer lequel est le faux. Enfin, vous avez tous des talents remarquables, un esprit éclairé, et une sincère amitié pour moi, vos conseils me guideront. Je me soumettrai à votre jugement, si sévère qu'il puisse être; et je vous fais d'avance les arbitres de ma destinée littéraire.“

Alors tous les membres de ce nouveau jury dramatique se rapprochèrent d'Amaury,

pour lui donner l'assurance du vif intérêt qu'ils portaient à l'auteur et à l'ouvrage; on prit jour pour l'entendre; c'était à qui montrerait le plus d'impatience, et M. Prévannes eut peine à obtenir deux jours pour donner au fumiste le temps de mettre sa chambre à un degré de température supportable.

A peine Amaury fut-il rappelé dans la salle par le bruit des applaudissements qu'on accorde toujours aux beaux vers de M. Soumet, que ses amis, restés dans le foyer, se mirent à discourir sur le jeune talent qu'ils venaient de flatter.

— „Un drame en cinq actes et en vers! disait l'un; cela me paraît bien fort pour ce pauvre Amaury! Parce qu'il a fait quelques jolis articles dans les journaux, il croit pouvoir tout entreprendre; mais il verra la différence qu'il y a entre la facilité d'amuser des badauds qui déjeunent à la fourchette, et le talent d'intéresser un parterre qui a mal dîné.

— „Ils sont tous comme cela, disait le seul classique du groupe; ils prennent le dédain pour de l'inspiration, et se croient plus de talent que nos vieux tragiques,

parce qu'ils font *bien* rimer des mots qui vont mal ensemble.

— „J'ai dans l'idée que ce sera ennuyeux à périr, dit Gabriel; mais n'importe, nous aurons des huîtres et du vin de Champagne: cela nous maintiendra éveillés pendant deux actes; le troisième est ordinairement le moins mauvais d'un mauvais drame, et si nous nous sentons prêts à succomber au quatrième, nous ferons venir du punch. Maintenant c'est la mode; on multiplie les moyens pour arriver à l'effet.

— „Du vin de Champagne et du punch! dit Alfred; la pièce sera fort supportable, j'en réponds.“ Et ils se séparèrent en se donnant rendez-vous au surlendemain.

Il était à peine jour quand le portier d'Amaury, un balai sous le bras, et une falourde à la main, vint allumer le poêle et nettoyer la petite chambre, érigée tout à coup en salon de lecture. Les vestiges de plusieurs toilettes, faites à la hâte, furent enfouis dans une grande armoire, parmi des livres, du linge, des cahiers de musique, et par dessus un bouquet de fleurs artificielles, souvenir amoureux, qui se trouva étouffé sous le poids d'une robe de chambre à ramage.

Une jolie voisine, couturière de son état, et complaisante de sa nature, avait prêté les chaises de sa modeste chambre pour ajouter à celles où devaient s'asseoir les membres de l'aréopage dramatique, romantique, et critique. Une table, chargée du pâté fondamental, et des seaux où la glace irrite le feu pétillant du vin de Champagne, était dressée au milieu de la chambre; la portière venait de succéder à son mari, comme plus versée dans le service de table; elle mettait le couvert pendant qu'Amaury achevait de s'habiller; les yeux tantôt sur son miroir, et tantôt sur son manuscrit, il déclamait tout haut en attachant sa cravate; et, comme on ne répète jamais ainsi que les endroits les plus chauds d'un ouvrage, les imprécations les plus éloquentes, la pauvre portière prit toute cette colère pour elle, et se confondit en excuses sur ce qu'elle ne pouvait pas aller plus vite; enfin, rassurée par Amaury, qui fut obligé de lui expliquer la cause de sa méprise, elle lui dit à voix basse que la femme de chambre était venue la veille. — Quelle femme? demanda Amaury, à qui sa prochaine lecture faisait tout oublier. — Mais la personne qui vient si souvent avertir monsieur

de tout ce que fait sa jeune maîtresse, de l'heure où elle va à la messe, du spectacle où sa mère la mène, que sais-je, moi?

— „Ah! oui! reprit Amaury, comme sortant d'un rêve; Ernestine, la femme de chambre de mademoiselle...“ Il s'arrêta tout à coup, effrayé de l'indiscrétion qu'il allait commettre. „Eh bien, que vous a-t-elle dit?“ ajouta-t-il.

— „Que madame irait ce soir au bal de l'ambassadrice de... de... ma foi, j'ai oublié l'autre nom.

— „L'ambassadrice d'Angleterre, n'est-ce pas?

— „C'est cela, d'Angleterre.

— „Et moi, qui n'ai pas encore mon billet“ reprit Amaury avec humeur, „je devais envoyer au jeune sécretaire d'ambassade mon adresse, et faire mettre des cartes; en vérité, ce maudit drame me fait perdre la tête; il me tarde que son sort soit décidé pour n'y plus penser.“

Comme il achevait ces mots, Gabriel entra, suivi de deux peintres lettrés, dont le talent original et l'esprit piquant étaient fort recherchés par tous les disciples de la nouvelle école; bientôt après, arriva le

reste des élus qui devaient prophétiser le succès ou le revers.

D'abord on procéda au déjeuner avec un ensemble merveilleux; tout le temps qu'il dura, la politique, les femmes, et l'opéra nouveau, fournirent à la conversation. L'auteur de plusieurs volumes, où la grâce et l'esprit font souvent pardonner l'horreur du sujet, avait déja raconté deux aventures d'un extrême intérêt, dont il avait été témoin pendant ses voyages sur mer; lorsque le roi du récit, l'éloquent conteur de nouvelles qui font frémir, le vif Stanislas de... prit la parole pour soumettre à la bruyante assemblée le plan d'un ouvrage philosophique, qui ferait indubitablement crever de rire et de dépit le pauvre genre humain. Chacun se récria sur la grande pensée de l'ouvrage en herbe, et sur le procédé nouveau qui fesait tourner la philosophie, cette consolation des anciens, au désespoir des modernes. Les sophismes, les épigrammes, les bons mots, les extravagances se croisèrent, s'immolèrent mutuellement à l'effet, à cette divinité des gens d'esprit et des jolies femmes. Sous l'influence d'une gâité soutenue par le vin de Champagne, les convives commençaient

à oublier complétement le motif qui les avait réunis. Amaury lui seul en était occupé, et cherchait un moyen d'y ramener ses amis; mais les insinuations fines, les phrases modestes, les regrets d'interrompre une conversation si étincelante pour une lecture sérieuse, rien n'était compris; l'heure s'avançait, et personne n'avait l'idée de parler du drame de l'amphitryon. Enfin n'espérant plus rien de leur souvenir, Amaury se décida à ce qu'on appelle un *coup d'auteur.*
— „Vous oubliez, mes amis, dit-il, que vous n'êtes point ici pour vous amuser, mais pour écouter et censurer mon ouvrage.
— „C'est ma foi vrai," dit Alfred en posant son verre, „il a parbleu bien fait de me le rappeler; car ce diable de Stanislas, avec ses contes fantastiques, me ferait oublier le plus saint des devoirs. Allons, messieurs, trêve de folies, et reprenons la gravité convenable à des juges."

Cet avis rendit à la raison jusqu'aux plus bruyants convives. Une teinte de tristesse se répandit sur l'assemblée; comme au moment où la cloche apprend aux joyeux écoliers la fin de la récréation; on se leva de table, et chacun se plaçant le mieux possi-

ble pour échapper aux regards du lecteur; on entendit ces mots dits à voix haute:

La tour de neige, ou *Mathilde d'Olsberg*.

— „Ah! tu as pris ton sujet dans les chroniques des bords du Rhin, dit Gabriel; le moyen âge, c'est cela, maintenant que l'antique est épuisé, et que l'actualité est dangereuse, on ne peut s'en tirer qu'avec des hauts barons et des châtelaines. „Amaury répondit à cette réflexion, par une espèce de poétique sur l'art de choisir un sujet approprié au goût, et même aux besoins de l'époque. Cette digression imprudente faillit retarder la lecture d'une heure, car chacun voulut donner son avis, et le pauvre auteur se repentit vivement d'avoir ranimé la conversation, et risqué de perdre à jamais le silence qu'il avait obtenu avec tant de peine.

Enfin, après avoir relu deux fois inutilement le nom des personnages; il parvint à se faire écouter.

— „Bon style, exposition parfaite, cela cause à merveille, point de tirades; des enjambements hardis, une couleur vraie des temps et des lieux, cet acte-là ira tout seul; continuez.“

Ce premier jugement rendu par les con-

vives reconnaissants, encouragea l'auteur, et il reprit sa lecture avec toute l'assurance que donne un futur succès.

— „De mieux en mieux," s'écrièrent-ils tous à la fin du second acte; le troisième fut accueilli avec transport, car tous avaient déjà jugé que l'ouvrage appartenait à leur école, et la nécessité de le soutenir ne leur permettait pas d'en contester le mérite.

Au quatrième, il s'éleva une discussion qui réveilla en sursaut le mélancolique auteur d'un nouveau recueil d'élégies, dont la première commence ainsi:

„Le sommeil a fui de mes yeux."

Ce bon jeune homme, entraîné par l'exemple à se plaindre de la vie, en menait une fort joyeuse, qui l'obligeait souvent à se reposer le jour des plaisirs de la nuit; quelques personnes étant survenues, il leur avait poliment cédé sa chaise, et s'était assis sans façon sur le lit d'Amaury, position dangereuse pour tout auditeur; là, penché mollement, il venait de céder au charme de sa situation, se confiant dans l'habitude qu'il avait contractée au Palais de justice de balancer sa jambe, pendant qu'un assoupissement profond engourdissait le reste

de sa personne; mais un ronflement délateur l'accusait déjà lorsque le bruit d'une vive discussion dramatique vint à son secours.

— „Je ferais commettre le crime sur la scène, disait l'un; au théâtre, on ne comprend bien que ce qu'on voit.

— „Y penses-tu, répondait l'autre, le parterre ferait de beaux cris!

— „Le parterre! ah vraiment, c'est bien lui qui s'effraie de quelque chose aujourd'hui! Grace au ciel, nous l'avons amené, comme Orgon, à tout voir, tout entendre, sans se révolter de rien.

— „Mais les loges, et cette galerie remplie de jeunes femmes, de mères qui amènent leurs filles au spectacle, sur la foi du vieux *Castigat ridendo mores*, quelle figure veux-tu qu'elles fassent pendant....

— „Je veux que les jeunes filles restent chez elles. Ce n'est pas pour un semblable public que le drame *shakespearien* est écrit. Quant aux femmes, que vos scènes les fassent frissonner; elles ne penseront pas à en rougir.

— „De la terreur ou de la farce, je ne connais que cela, dit Alfred, et quand on

peut les réunir toutes deux comme dans l'*Auberge des Adrets,* c'est la perfection."

A ces différents avis, qui ressemblaient pour la plupart à des condamnations, l'auteur répondait par quelques-unes de ces phrases conciliantes, de ces condescendances modestes, auxquelles on ne se résigne jamais que pour obtenir d'être écouté jusqu'au bout.

— „Je crois, messieurs, disait-il humblement, que mon cinquième acte répond à presque toutes vos objections. „Et par ce détour ingénieux, il parvint à reconquérir l'attention des auditeurs, dont chacun était empressé de reconnaître l'endroit qui devait le satisfaire.

Alors, profitant de la bienveillance de tous ces amours-propres ravis de dicter des lois au talent, Amaury redoubla de voix, de gestes, de chaleur, et cette verve brûlante, secondée par quelques scènes dramatiques, enleva tous les suffrages; on tomba d'accord qu'en ajoutant deux ou trois effets terribles à ce dénoûment déja fort pathétique, on arriverait à un succès digne du théâtre moderne; le jeune auteur enchanté de ce jugement, plein d'avenir, s'engagea à faire toutes les additions indiquées, les meurtres décidés,

l'empoisonnement indispensable; et, de peur d'oublier aucune des horreurs qui devaient parfaire son ouvrage, il s'enferma le reste de la journée pour mettre à profit les conseils de ses amis.

II.

Peu de temps après avoir fini ses corrections, Amaury vit arriver chez lui Charles Maubert, le neveu du riche banquier de ce nom. Il venait l'engager au nom de son oncle et de sa tante, à faire chez eux une lecture de son drame, et cela très-prochainement.

— „Comment savent-ils que j'ai fait un drame? demanda Amaury; ils me connaissent à peine, et je les croyais plus qu'indifférents pour tout ce qui tient à la littérature.

— „Ils ne sont pas très-forts, j'en conviens, sur ces intérêts-là; mais, en récompense, ils entendent bien les autres; et c'est un fort bon patronage à s'assurer. Le créancier fourmille cette année, et il faut se faire des amis qui prêtent. Le bonheur veut que la *prima donna* qui était l'ame du

concert projeté, est malade, et que mon oncle ne sait que donner à ses invités.

— „Eh bien qu'ils les fassent danser.

— „La mort d'une vieille parente ne le permet pas. Ils sont en deuil.

— „Ainsi, c'est en désespoir de plaisir qu'ils ont recours à moi. Je les remercie de tout mon cœur.

— „Tu as tort. Il y a des trésors attachés à cette complaisance de ta part, et peut-être un succès; car mon oncle est entêté, et, si une fois il a dit ta pièce bonne, excellente, il est homme à dépenser mille louis pour prouver qu'il avait raison de la juger ainsi. D'ailleurs, tu la liras devant un cercle de jolies femmes, qui te regarderont si elles ne t'écoutent; et si ta muse ne recueille pas tout l'encens qu'elle mérite, la bonne grâce du lecteur sera fort appréciée, et peut-être bien récolteras-tu davantage des distractions de l'auditoire que des émotions produites par l'ouvrage. Quoi! tu hésites encore? Allons, je vais te décider. Ma tante attache un grand prix à avoir une lecture chez elle, pour se donner un air littéraire; si tu m'aides à satisfaire ce caprice, elle me fera prêter par son mari l'argent dont j'ai besoin. A présent, décide.

— „Attraper l'argent d'un oncle! mais c'est comme une affaire d'honneur; mon ami, il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Allons, je lirai. Je serai pour un jour le Trissotin de la Bourse; on se moquera de moi, de ma pièce; mais il y va d'un intérêt qui l'emporte sur ces misères. Tu peux compter sur moi.“

Trois jours après, Amaury fut conduit par son ami dans les salons dorés de son oncle Maubert; une table, où deux candélabres et le verre d'eau classique annonçaient le genre de plaisir qui menaçait l'assemblée, le fit frémir. Un cercle de fauteuils de velours entourait cet autel dramatique. A la richesse des ornements, au feu des lumières que répétaient les glaces, les cristaux, à tout ce luxe royal, Amaury se figurait Molière lisant chez Louis XIV, mais la nombreuse compagnie de M. Maubert vint prendre place, et l'illusion cessa même avant qu'il eût commencé sa lecture.

Au milieu de tant de jolies personnes, Amaury aurait voulu découvrir le visage noble et la taille élégante de mademoiselle de Norvel, mais plusieurs raisons lui en interdisaient l'espoir.

Pour cette fois, il n'eut pas à réclamer l'attention d'une foule de bavards spirituels, dont les idées abondantes se font jour à travers toutes les entraves; un silence de plomb régna tout d'abord dans l'assemblée. Le grand *cercle*, banni des salons fashionables, se forma d'après le même ordre que sous l'empire: les jeunes femmes au premier rang, les vieilles au second, les hommes entassés par derrière, et regardant d'un air triste toute la place perdue au centre, et comme immolée à l'étiquette de tradition.

Le premier acte s'écoula comme un ruisseau paisible sur un terrain plat: nulle observation, encore moins d'exclamations; les maîtres de la maison, tout occupés des invités qui leur manquaient, n'écoutaient que le bruit des voitures s'arrêtant à leur porte; les autres, en contemplation de ceux qui arrivaient, ne s'inquiétaient pas davantage des malheurs dont une exposition ingénieuse leur donnait l'espérance.

Même calme, même indifférence pour le second acte; seulement Charles Maubert, craignant que son ami ne perdît courage, interpellait de temps à autre quelques vieux amateurs du Gymnase... „N'est-ce pas que

„cette scène est fort belle? disait-il... Convenez que c'est écrit à merveille... „Et un gros sourire approbatif, ou la répétition exacte du même éloge, répondait seul à la question flatteuse, et le silence régnait de nouveau. Charles espérait que cette froideur soutenue céderait à l'intérêt répandu dans le troisième acte; mais le malheur voulut que l'arrivée de la femme à la mode de ce salon, car chaque salon a la sienne, causât un tel dérangement, et produisît tant d'effet, que la péripétie la plus forte n'y pouvait résister. Un beret nouveau, orné de chefs d'or, et surmonté de plumes rouges; une robe de satin, brodée de grosses fleurs, imitant les ramages des garnitures de nos grand'mères; enfin, une de ces parures hardies qu'une femme ne hasarde jamais qu'avec la conscience de l'envie qu'elle conspire, et la connaissance du goût des gens de sa société, devait captiver l'attention générale. Amaury s'aperçut bientôt qu'on ne l'écoutait plus; et il cessa de lire pour en être plus sûr.

Alors chacun se retourna de son côté, croyant la pièce finie; et l'on se disposait déjà à le combler d'éloges sur son dénoûment, lorsque Charles, confus de cette méprise insultante, avertit l'auditoire à

moitié levé qu'il avait encore deux actes à entendre.

L'arrêt qui les eût tous condamnés aux galères n'aurait pas jeté plus de consternation dans l'assemblée. Les jeunes femmes se rassirent avec le regret de ne pouvoir coqueter, et la plus grande partie des hommes profitèrent du moment où l'on servait les glaces pour passer dans le salon voisin, où plusieurs tables de jeu les attendaient. Alors le bruit des jetons, le son de l'argent et les exclamations des joueurs remplacèrent le silence glacial.

Ce dangereux exemple d'indépendance sociale fut aussitôt suivi par les politiques du salon. Refugiés dans la chambre à coucher de madame Maubert, dont le lit, d'une richesse si voluptueuse, contrastait singulièrement avec sa personne courte et grosse, ces messieurs se mirent à causer librement de la séance du jour, de l'influence des nouvelles étrangères sur la bourse du matin; et c'est entre ce bourdonnement politique et les éclats de rire des gagnants, que le malheureux auteur continua et termina sa lecture.

Là finit son supplice; car, le dernier vers prononcé, chacun s'empressa autour de lui

pour le combler de politesses, de prévenances, de remercîments. On se montra aussi reconnaissant pour son procédé, aussi sensible à sa complaisance, qu'on avait été indifférent pour son ouvrage. Il fut l'objet des coquetteries les plus gracieuses; et si les femmes, qui minaudaient pour lui avec tant de gentillesse, avaient bien voulu ne pas lui dire un mot de son drame, il en aurait eu la tête tournée, mais malheureusement elles entremêlaient leurs propos flatteurs de lieux communs, d'ignorance prétentieuse, et tout le charme de leurs regards, de leur doux sourire, succombait sous le poids de ce langage assommant.

Au souper, Amaury fut placé entre la maîtresse de la maison et la jeune élégante dont l'arrivée tardive avait porté le coup mortel à sa lecture: elle était jolie, bavarde sans esprit, rieuse sans gaieté; mais elle avait un vif désir de plaire, et il était impossible de ne pas être touché de la peine qu'elle prenait pour y réussir. Aussi Amaury ne conserva-t-il point la moindre rancune de la manière dont elle l'avait emporté sur lui dans cette soirée, bien qu'il se fût flatté d'en être un moment le héros. „L'auteur n'a rien à gagner ici, pensa-t-il; mais le

jeune homme peut y obtenir quelques succès, et, à tout prendre, ceux ci sont les meilleurs, quoiqu'ils ne mènent point à l'Académie."

III.

Si un très-petit nombre de personnes avait écouté la pièce de M. Prévannes, toutes avaient parlé de la lecture; c'était une innovation marquante dans la société de madame Maubert; une solennité qui ferait époque, et à laquelle chacun était fier d'avoir été admis. C'était comme un brevet d'intelligence accordé à tous les invités; et, si dédaigné que soit l'esprit par la richesse, elle est toujours bien aise d'en être soupçonnée.

Le bruit de cette pompeuse lecture parvint dans les salons où la nouvelle d'une œuvre dramatique est encore de quelque intérêt.

— „Vous ne m'avez point parlé du succès de votre ami, dans je ne sais quelle maison, dit madame de Ramesay à son fils, et pourtant vous savez que je m'interesse à ce jeune homme; M. de C... lui trouve

de l'esprit et de très-bonnes manières; son père était général, je crois?...

— „Il l'est bien encore, repondit Fernand; mais, comme il vit depuis quinze ans dans ses terres, on oublie qu'il existe. Ah! si nous avions la guerre, on se souviendrait de lui.

— „Son fils aura de la fortune.

— „Une très-belle, mais à la mort de son père, seulement. Car le vieux soldat est si fier d'avoir conquis ses grades et sa fortune à la pointe de son épée, qu'il veut que son fils fasse, ainsi que lui, sa carrière tout seul; et, partant de ce principe, il lui donne une pension misérable, qui le met dans la nécessité de faire des dettes. Et voilà comme la plupart des parents sont cause de la...

— „Faites-moi grâce de cette singulière morale, interrompit madame de Ramesay, et répondez tout bonnement à mes questions sur votre ami: j'ai cru m'apercevoir que Laurence rougissait lorsqu'on prononçait le nom d'Amaury; vous l'avez vue, l'autre soir, elle était dans un trouble extrême pendant qu'on racontait la lecture qu'il avait faite dernièrement, et que chacun blâmait ou approuvait le parti qu'il

avait pris de se faire auteur. Je ne sais si madame de Norvel s'est aperçue comme moi de l'émotion de sa fille, mais je suis depuis trop long-temps son amie pour ne pas l'avertir, et la seconder dans ses intentions à cet égard, soit qu'elle veuille ou non protéger cet amour.

— „Ah! ma mère, s'écria Fernand d'un ton suppliant, ne faites pas de chagrin à ce cher Amaury. Il est si aimable, si bon camarade, si empressé à rendre service, le meilleur témoin dans une affaire, le plus prompt à offrir son argent...

— „Dites donc celui de ses créanciers. Mais n'importe, s'il mérite tout le bien que vous en pensez, et que son père veuille faire un sacrifice pour l'unir à une ancienne famille, ce mariage pourrait avoir lieu, et je me prêterai volontiers à traiter cette affaire avec madame de Norvel. Mais il faudrait auparavant lui faire connaître M. Prévannes plus particulièrement, sans pourtant qu'elle soupçonnât son amour pour Laurence. Car c'est une personne excellente, mais qui commence toujours par soupçonner un intérêt peu noble dans tous les sentiments qu'elle découvre.

— „Rien de plus facile que de lui mon-

trer Amaury dans toute sa valeur, et cela le plus naturellement du monde. Vous êtes connue pour aimer l'esprit, le talent. Votre maison offre souvent la réunion de toutes nos célébrités littéraires; les ouvrages les plus marquants du siécle y ont été lus avant d'être publiés; et si vous vouliez permettre à Amaury de vous soumettre son drame... ce serait une occasion...

— „Vraiment, je ne demande pas mieux; dans ce moment-ci, les maîtresses de maison accueillent vivement tout ce qui peut empêcher la conversation; la plus mauvaise pièce vaut encore mieux à entendre, que ces causeries où la contrainte et l'aigreur se font sentir à chaque propos, et qui menacent sans cesse de tourner à l'injure. Ah! quand la même classe n'est pas du même parti, le monde devient insupportable; ce n'est plus qu'un commerce de dédains, d'épigrammes; autant vaudrait vivre chacun dans son camp, en attendant la bataille ou la paix.

— „Sans doute; mais, puisque les partis ennemis ont la rage de vouloir s'ennuyer ensemble, il ne faut pas leur refuser cette petite satisfaction. Et puis, cette fois, la réunion de tant de malveillances

réciproques aura du moins un but charitable. Que vous êtes bonne, ma mère, et que ce pauvre Amaury sera content! Je vais, de ce pas, lui apprendre ce que vous voulez faire pour lui.

— „Gardez-vous bien de lui donner une fausse joie. Songez donc que tout dépendra de l'effet que produira l'ouvrage et l'auteur, et qu'avant de hasarder un mot de mariage, il faut que je m'assure d'une prévention favorable.

— „Il leur plaira, ma mère, j'en suis sûr; je vais lui faire la leçon: beaucoup d'assurance, comme homme, beaucoup de modestie comme auteur. Un gilet charmant, une cravate bien mise; de la docilité pour les avis, des regards pour toutes les femmes. Il aura un succès fou, et c'est à moi qu'il le devra! Ah! j'en serai charmé, car je médite un certain volume qu'il protégera à son tour. Il connaît tant de journalistes!"

Et madame de Ramesay, fort zélée pour tout ce qui pouvait servir le jeune talent de son fils, consentit à fixer le jour de la lecture. Un grand nombre d'invitations partirent, et, le mardi suivant, l'élite de la bonne compagnie de Paris et plusieurs des princes de la littérature se trouvèrent ras-

semblés chez madame de Ramesay pour y prononcer sur la double destinée d'un poète et d'un amant.

Pour mieux encourager le jeune auteur, et l'acclimater au salon où sa voix devait retentir, madame de Ramesay l'avait engagé à dîner ce jour-là avec plusieurs hommes spirituels, qui fesaient le fond de sa société quotidienne. Classiques par éducation, mais vieux desservants de la mode en esprit comme en tout, ils étaient assez tolérants pour les innovations adoptées par elle, et s'érigeaient en protecteurs des jeunes hommes, pour en être protégés à leur tour. Amaury, séduit par le naturel de leur conversation, et par cette curiosité flatteuse qui rend les gens du monde si affables, sentit son esprit à l'aise, et causa avec tant de supériorité, dit des mots piquants avec une nonchalance si gracieuse, qu'il prévint tous les convives en sa faveur.

— „Voilà déjà un public gagné, lui dit madame de Ramesay en sortant de table; l'autre est moins difficile à conquérir.

— „C'est pourtant celui qui me fait le plus de peur, madame. Ah! si Fernand ne m'avait assuré de votre bienveillance, je crois que je n'aurais pas le courage de

vous ennuyer ce soir. Je me sens d'une timidité qui ressemble à un remords de conscience.

— „Bon, vous en triompherez; d'ailleurs il n'y a plus à délibérer. Voici votre cabale qui arrive, et je vous en souhaite une pareille à votre première représentation.“

Alors madame de Ramesay, forcée de s'occuper des gens qui arrivaient, livra M. Prévannes à toutes les réflexions inquiétantes d'un auteur modeste. A chaque personne qu'on annonçait, Amaury croyait entendre le nom de madame de Norvel, et il frémissait de crainte et de joie. — „En vérité, disait-il à son ami, je tremble d'une maniére étrange; et s'il fallait choisir entre me battre avec tous ces gens-là, ou me livrer à eux comme je vais le faire, je te jure que je n'hésiterais pas. Encore si j'avais eu le temps de revoir mon manuscrit!“

En effet, le trouble qu'éprouvait Amaury lui ôtait jusqu'au souvenir de sa pièce.

Le moment qui précède celui où l'on va fixer l'attention dénigrante d'un grand nombre d'auditeurs, est une espèce d'agonie d'amour-propre qui ferait pitié aux envieux eux-mêmes. Ce moment se prolongea pour

Amaury; car madame de Ramesay exigeait qu'on attendît la marquise d'Ernanville, vieille femme d'esprit, contemporaine des succès des La Harpe, Marmontel et Collin-d'Harleville; n'ayant jamais exposé son admiration à leur être infidèle, car elle n'était retournée à aucun spectacle depuis la première révolution; et son goût littéraire n'avait subi nulle altération. C'était toujours un ouvrage froidement conçu, symétriquement conduit, bien écrit, et mal rimé, qui était resté dans son souvenir, comme le seul modèle à suivre pour s'attirer les applaudissements du parterre et le suffrage des gens comme il faut. L'analyse de certaines pièces, lue par elle dans son journal, lui donnait bien l'idée de quelques innovations introduites à la scène; mais on en faisait trop souvent la critique pour qu'elle leur supposât le moindre succès. Qu'on juge d'après cela de la surprise qui l'attendait à la lecture d'une pièce romantique!

Pour occuper son public pendant l'arrivée des retardataires, madame de Ramesay mit la conversation sur la détresse de la plupart de nos théâtres d'aujourd'hui. — „Ce-

pendant, ajouta-t-elle! ce n'est pas la liberté qui leur manque...

— „Non, répondit M. de Saint-Brice, car c'est elle qui les étouffe. On sait si bien qu'ils peuvent tout représenter et tout dire, que, malgré la licence dont plusieurs font preuve, on ne les trouve pas encore assez neufs, assez amusants dans leurs conceptions; mais le mal n'est pas là; car un public spirituel comme celui de Paris finit toujours par faire justice des mauvais moyens qu'on prend pour l'attirer. Ce qui ruine nos théâtres, c'est la vieille routine qui les empêche de se conformer à nos moeurs nouvelles: dans ma jeunesse, les bourgeois de Paris dînaient à deux heures, les gens du monde à trois heures précises; les grands spectacles commençaient à six, et l'on avait tout le temps convenable pour y arriver.. A neuf on dix heures au plus tard ils étaient finis, et rien n'empêchait l'homme studieux ou matinal de rentrer chez lui pour y travailler ou pour se coucher. Les oisifs du monde élégant allaient, sans crainte d'arriver trop tard, de l'Opéra au bal, ou dans les brillants salons où la conversation et le jeu occupaient alternativement un nombre d'invités, propor-

tionné à la grandeur de l'appartement; là on discutait sur la pièce qu'on venait de voir; la musique, les acteurs, tout devenait un sujet sur lequel s'exerçaient la malice et l'esprit. L'attention prêtée pendant une demi-soirée à un ouvrage sérieux ou gai, n'avait point absorbé l'esprit, on n'en était que plus disposé à causer, Maintenant une représentation à la Comédie-Française est un événement qui bouleverse toute une journée; il faut dîner à la hâte et souvent même ne pas dîner, pour se trouver au lever du rideau. Encore si l'on était libre à neuf heures et demie, comme autrefois, où la plus longue pièce ne durait qu'un temps raisonnable! Mais les auteurs ne nous en tiennent pas quittes à si bon compte, et il n'est pas rare d'entendre sonner minuit au milieu d'un dernier acte. Que résulte-t-il de cette gêne pour arriver, de cette obligation de rester cloué sur un tabouret ou une chaise rembourrés comme les banquettes de colléges, dans un espace où l'on ne peut faire un mouvement pendant cinq mortelles heures? Il en résulte, qu'on se résigne bien une fois à subir une telle corvée, pour quelque célébrité dramatique; mais qu'un plaisir trop long, et

qui dérange les habitudes, ne se recommence point.

— „Comment faire? dit un académicien que la discussion intéressait vivement. On a accoutumé le public à des représentations de dix ou douze actes; il se croirait volé si on ne lui en donnait plus que six pour son argent!

— „Essayez d'une bonne pièce, bien jouée, dans une salle commode; faites commencer le spectacle à huit heures pour donner le temps aux personnes que la durée des chambres ou des affaires de bourse empêchent de dîner avant six heures passées. Excepté le parterre et le paradis, mettez toutes les places au même prix pour qu'elles soient à la portée de toutes les fortunes, sans que la recette y perde; qu'à onze heures le spectacle soit terminé pour donner aux gens du monde l'envie de revenir, et aux acteurs la possibilité de rejouer le lendemain; enfin, créez un théâtre qui puisse s'accorder avec nos mœurs, et vous verrez s'il sera suivi.“

L'arrivée de madame et de mademoiselle de Norvel interrompit cette conversation, ou du moins ne permit plus à M. Prévannes de l'écouter. Bientôt après, la maitresse de la maison conduisit madame de Norvel

vers la place qu'elle lui réservait, sur un canapé, puis, se retournant vers Amaury, elle l'engagea, de la manière la plus gracieuse, à commencer sa lecture.

Pendant que l'auteur déroulait son manuscrit en portant sur mademoiselle de Norvel un timide regard qui demandait plus que de l'indulgence, madame de Ramesay donnait à ses gens l'ordre de ne point interrompre la lecture, et de faire passer par une petite porte silencieuse les deux ou trois hommes importants que leurs graves occupations obligeaient ordinairement à venir, ou à paraître ne pouvoir venir qu'après tout le monde.

Tant de soins annonçaient une sorte d'intérêt bienveillant qui parut d'un heureux présage à l'auteur. Il avait entendu dire à un vieil amateur du théâtre qu'il n'était point de pièce ennuyeuse quand elle était bien écoutée; et cet adage lui revenait à la pensée comme une assurance contre le revers. Et puis, Laurence était là, les yeux fixés sur lui comme toutes les autres, autorisée par la circonstance à ne regarder que lui toute la soirée, à ne s'occuper que de lui! Quel bonheur enivrant! et combien il s'augmenta des éloges accordés au pre-

mier acte. Être applaudi devant la femme qu'on aime, acquérir par son talent la considération des parents dont elle dépend, s'établir pour ainsi dire dans sa prétention par un succès, légitimer ainsi l'ambition de son amour, c'est de quoi perdre la tête.

Amaury s'enivra de cette joie céleste pendant les trois premiers actes de son ouvrage. Car, malgré quelques observations d'une critique bienveillante, et la nouveauté du genre qui déconcertait beaucoup les esprits routiniers, l'intérêt du sujet, le naturel, le piquant du dialogue, la poésie répandue sur toutes les descriptions, avaient ravi l'assemblée; et, dans l'impatience d'apprendre ce qu'allaient devenir tant de personnages attachants, on ne laissa point Amaury mettre d'intervalle entre le troisième et le quatrième acte. Il fut obligé de continuer pour obéir aux émotions que son ouvrage faisait naître.

L'enthousiasme était à son comble; dans le délire du succès il oublia la scène *hardie* qu'il avait ajoutée d'après les conseils de ses amis, et ce ne fut qu'au moment d'en dire les premiers vers qu'elle lui apparut dans toute sa nudité. Par un mouvement involontaire il leva les yeux sur Laurence;

dissements qu'on vient de te donner, l'ouvrage est excellent. — Non, te dis-je, reprit Amaury en voyant s'éteindre la dernière feuille de son manuscrit, elle ne saurait être digne du public la pièce qu'on ne peut lire devant la femme qu'on aime.“

Nous apprenons que mademoiselle de Norvel a récompensé M. Prévannes de ce grand sacrifice.

Mme Sophie GAY.

SAINTE-PÉLAGIE.

(DÉTENTION POLITIQUE.)

Je conçois Bicêtre et ses cabanons étroits, sombres, infects, où l'homme recueille sa dernière énergie, et boit ces longs tourments qui le préparent à une mort violente;

Je conçois les hautes tours, vieilles et perdues en l'air avec leurs murs noirs, criblés de noms et de légendes;

Je conçois les souterrains humides de la Conciergerie, ces caveaux d'où l'eau suinte, ces *secrets* dont rien n'interrompt la hideuse monotonie, où l'on est seul, tout seul! avec les forces de son âme, appelant à soi ou la méditation qui protége, ou l'in-

justice qui révolte, ou la conscience qui absout.

Dans toutes ces situations, il y a prise pour un caractère énergique. La philosophie peut être de mise, et il fait bon dire: Je suis fort!...

Mais à Sainte-Pélagie, rien de semblable. —

Sainte-Pélagie, c'est le supplice par la langueur, la torture par l'ennui, l'homicide par la consomption. — C'est une espèce de machine pneumatique appliquée au cerveau qui pompe goutte à goutte toute sa sève, et l'hébète, et l'alanguit, et l'épuise. — Ce n'est pas l'agitation et ce n'est pas la paix. — Ce n'est pas Paris et ce n'est pas la solitude. — C'est un mélange de toutes choses; de l'air, un peu; de l'espace, presque pas; des amis, quelques-uns; des importuns, à foison; c'est une prison qui tient du monde; c'est un monde qui n'est pas fait pour une prison; c'est un directeur humain et qui a des formes aimables; ce sont des gardiens qui ressemblent à des ouvreuses de loges; ce n'est pas dur et c'est triste; c'est une espèce de police civilisée; c'est quelque chose de perpétuellement faux... Sainte-Pélagie est insupportable.

Concevez-vous Sainte-Pélagie?

Avant la revolution de juillet, il y avait aussi des écrivains en prison, mais il n'y avait pas de Sainte-Pélagie politique. Tout a changé aujourd'hui, car il est écrit que rien ne dure, ni les trônes ni les prisons! Il n'y a jamais que des peuples qui espèrent et des hommes qui souffrent... et ceci à toujours!...

Sainte-Pélagie politique n'est donc plus aujourd'hui cette maison où MM. Jouy et Jay avaient déposé leur capuchon, et payé d'un mois de captivité les hardiesses d'opinion qu'ils savaient rendre alors si piquantes!

Ce n'est plus cet ancien couvent, tissu de petites cellules, et où des voleurs à longue barbe jurent et fument à la place de jolies nonnes qui auraient rêvé d'amour et prié;

Ce n'est plus le bâtiment où Béranger, Cauchois-Lemaire, Lapelouze, Chatelain, Bert, Fontan, Magalon, Achille Roche, Dubois, Barthélemy, et plusieurs autres que j'oublie sans le vouloir, ont expié des ouvrages, ou puissants de génie, ou forts de conscience, de talent et d'opposition hardie et ferme;

Alors les politiques n'avaient qu'un corridor réservé pour eux. Depuis juillet, il a fallu une maison entière, car l'humanité est en progrès; elle regorge déjà: nous allons bien!

Cette maison s'appelle le pavillon politique: elle a sa cour, ses grilles, son guichet, son parloir, son directeur et sa façade.

Horrible façade! car la maison toute entière lui a été sacrifiée; — grâce à la façade, vous trouvez ici des chambres qui ont dix pieds de haut, et des chambres qui en ont cinq à peine; vous avez des cachots au troisième étage et des places publiques au premier. Et cela s'explique: on bâtit d'ordinaire les maisons pour la commodité de ceux qui les habitent. Mais une prison n'est faite que pour le bon plaisir de l'architecte, qui arrange ses lucarnes et ses grilles au profit de l'art!... Sainte-Pélagie a donc été construit pour être vu de dehors...

O passants, soyez satisfaits! et n'entrez pas, je vous en prie!

Ici, rien n'est beau, je vous assure; quoique la maison soit jeune, elle n'est déja plus fraîche, tant elle a servi!...

Deux mois après juillet, Hubert et Thierry lui donnèrent le baptême du patriotisme, et depuis ce temps, qui pourrait compter tous ceux qui sont venus plonger leurs fronts dans ces eaux lustrales!

Cavaignac, Trélat, Raspail, Blanqui, Danton, Sambuc, Lennox, Philippon, Mané, Bascans, Thouret, Gervais, Duchâtelet, Delaunay, Galois, Kersausie, Sarrut, et tant d'autres au cœur généreux, aux veines brûlantes, les uns qu'on voulut compromettre dans je ne sais plus quelle conspiration de pluie et de boue, les autres, tour à tour pris et repris par le parquet, qui les accable sans les ébranler!

J'en cite peu, bien peu, vous le croirez sans peine, quand vous saurez que le grand registre des écrous porte le chiffre de quatre cent cinquante *prévenus*, sans compter les condamnés, et tout cela depuis l'ère du 9 août. Il est vrai que le premier procès politique est du mois de septembre suivant, et la première incarcération du mois d'octobre.

L'ordre de choses n'a pas, comme on voit, perdu de temps.

A l'heure où j'écris, Sainte-Pélagie renferme cent vingt détenus politiques, et la

maison n'avait guère été disposée que pour en contenir cent. Quelle imprévoyance ! Aussi la Force et la Conciergerie sont obligées d'ouvrir leurs flancs. Les voleurs et les filous y mettent heureusement la meilleure grâce!

Quant à la population de Sainte-Pélagie, c'est le pêle-mêle de toutes les idées, l'entassement de toutes les opinions; c'est une espèce de pandémonium politique. La *Caricature* heurte la *Quotidienne*; le *Courrier de l'Europe* coudoie la *Révolution*; la *Gazette* pivote entre la *Tribune* et le *Courrier Français*; l'Ami du Peuple frôle le Suisse; le décoré de juillet fume à côté du Garde-du-corps; les Chouans y rencontrent de vieux Soldats: toutes les races, toutes les couleurs et tous les âges, toutes les langues.........

C'est une Babel! c'est un camp d'amis et d'ennemis après une déroute! c'est un asile après la tempête à des corps qui ont toutes les formes! c'est singulier à voir comme une absurdité! c'est curieux comme une anomalie! Mais c'est triste comme un monstre!

Et tous ceux qui souffrent là sont-ils condamnés du moins!...

Plût à Dieu! car alors nous n'aurions à

déplorer que la sévérité des juges, tandis qu'il faut accuser l'injustice odieuse de la loi !...

Combien de prisonniers en effet qui sont retenus et déclarés ensuite innocents ! Combien pour lesquels l'instruction prouve qu'il n'y a lieu à suivre ! Combien qu'on enferme cinq, six semaines, et qu'on relâche ensuite sans même les avoir interrogés !

Montez à ce pavillon à votre gauche, jusqu'au second étage ; entrez dans ce corridor sur lequel sont ouverts trois grands dortoirs : ces écussons à fleurs de lys vous indiquent assez que vous êtes au milieu des carlistes. Presque tous ceux-là sont des Suisses !

Eh bien ! il y a neuf mois qu'ils sont arrêtés ! Aussi, voyez comme toutes ces figures sont jaunes, défaites, malades ! Vous ne leur entendez répéter qu'un seul cri : *Quand serons-nous jugés ?* Mais les jours s'écoulent ; mais l'instruction ne se termine pas...

Alors la nostalgie les prend ! Alors les souvenirs de temps meilleurs, puis les soucis, les rides sur des fronts encore jeunes, puis l'accablement, le dégoût, et enfin ces noires pensées de la mort qui arrivent d'a-

bord comme filles du désespoir, et qui, à force de revenir au milieu de poignantes douleurs, vous apparaissent comme une consolation et vous sourient comme une espérance!

Un de ces Suisses, le pauvre Zanoff, avait été arrêté au mois de juillet 1831, bien loin de Paris. On lui fit faire deux cents lieues à pied et avec les menottes. Souvent, sur sa route, il entendait dire derrière lui: *C'est quelque grand voleur!* Et tout son corps devenait froid de colère. Il arriva enfin, harassé, brisé. On le jeta sur la paille à la Conciergerie d'abord, puis à la Force... Il obtint pourtant, après six mois, d'être placé avec ses camarades à Sainte-Pélagie.

Zanoff avait une femme qu'il adorait, et un enfant tout jeune, dix-huit mois à peine. Tant qu'il avait été libre, son travail avait suffi amplement à les nourrir. Il avait même fait quelques économies; mais l'enfant fut malade, bientôt la mère aussi, lui, en prison!... Tout fut dépensé! Comment faire?

Parmi les carlistes détenus à Sainte-Pélagie, un ancien garde-du-corps, M. de Laplain, paraissait surtout avoir la confiance

de tous les Suisses. On l'avait impliqué dans le même complot! c'était une raison pour qu'il partageât souvent sa bourse avec ceux dont il partageait le malheur.

Zanoff avait reçu de lui quelque argent; mais il n'osait pas lui exposer de nouveau à quelle misère sa femme était réduite. Celle-ci dissimulait aussi son affreuse position. Elle avait sollicité de l'ouvrage partout; mais partout elle avait été repoussée. *„Les temps sont si durs!“* disait elle; *„on ne trouve pas d'ouvrage; ou bien; On voudrait „que je me sépare de ce pauvre enfant!.... Il mourrait sans moi!“* Et elle pleurait, et l'enfant pleurait aussi.... Zanoff se déchirait la poitrine.

Cette scène s'était plus d'une fois répétée au parloir... On a su tout après.

Chaque jour cette femme revenait, et le malheureux Suisse l'attendait pour partager avec elle le pain noir de la prison, et la nourriture dont il se privait pour sa famille. Mais cette abstinence le pâlissait; et sa femme, qui s'en aperçut, aimait mieux souffrir la faim... Lui, se désolait!

Tout cela était insupportable. Zanoff aborde M. de Laplain, et lui demande s'il espère que le jour du jugement arrivera

fut obligé de le garder à vue et de lui mettre une camisole. Il parlait peu; pourtant il dit à son meilleur ami: „Enfermé „ici, je ne peux pas travailler pour nour„rir ma femme, ni mendier toujours de „l'argent; mais, moi mort, on aura pitié „d'elle, c'est pour ça que je me suis „tué....“

Voilà le peuple! Cherchez dans votre société abâtardie, blasée, ossifiée d'égoïsme, une telle moralité et un tel dévouement!

La femme de Zanoff se présenta à l'heure ordinaire. On lui dit que son mari était malade... Elle voulait entrer; elle se jette aux pieds de cet excellent docteur Bourgeoise, qui pleurait comme elle, et qui fut obligé de fuir pour ne pas céder.

Le malheureux suicidé souffrit encore quarante-huit heures; au bout de ce temps il expira.... Le spectacle de la mort est toujours triste; mais la mort, et cette mort, dans une prison, quelle froide horreur!... Carlistes et républicains visitèrent religieusement ce corps privé de vie. Tous sortaient de là animés de la même douleur, et, il faut le dire, pleins de la même colère.

Pourtant la haine des partis s'éteint au-

près d'un cadavre!... C'est le propre des grandes calamités de la nature de nous replonger tous dans le gouffre commun de notre misère, de notre néant! Mais ce n'est pas du néant que la conscience; et jugez quelle fut la surprise de tous, quand on trouva sur la poitrine de Zanoff une fleur de lis d'or, débris d'un ancien drapeau, et d'une valeur considérable, que cet homme n'avait pas voulu vendre, même afin de venir au secours de sa femme, pour laquelle cependant il se donnait la mort...

Certes, on connaît nos sentiments, et l'on nous croira quand nous dirons que, tous, nous avons été vivement touchés d'une fidélité dont la pureté et la constance nous pénétrèrent d'autant plus que l'objet nous paraissait le mériter moins.

Zanoff n'a pas été la seule victime des arrestations préventives, et des détentions qui tuent avant le jugement.

Un homme appartenant à la même opinion, mais à une autre position sociale, M. Laurent de Saint-Julien, a contracté, dans la cour humide et noire de Sainte-Pélagie, la maladie de poitrine qui l'a emporté au bout de cinq jours... Il est vrai que, douze heures avant sa mort, on lui fit la grâce

de permettre qu'il fût transféré dans une maison de santé.

Vous le voyez, la prévention n'est pas seulement un marteau qui frappe : c'est aussi un poignard qui tue.

La plupart des malades sont aussi carlistes. Le carliste, sauf les exceptions naturelles, a les mœurs si peu faites à la solitude et au dénûment de la prison ! il y est si novice ! sa résignation est une douleur, son calme une souffrance. A part certains jours où il s'exalte de compagnie, il est silencieux et triste.

Mais descendez d'un étage.... Voyez-vous ce drapeau tricolore avec cette devise : Liberté ou la Mort ?... Vous êtes chez le patriote prolétaire, chez le prolétaire républicain... Ici tout est changé, ce sont d'autres frontières, un autre ton, une langue opposée.

Le républicain est en possession, depuis seize ans, de retremper en prison son patriotisme. Il y trouve toutes les traditions de ses amis. Vif, brave, dévoué, sa vie est pure et légère : car rien n'y pèse, ni les fautes, ni la dépendance, ni la fortune ; le mot de patrie l'enivre, celui de liberté le fait tressaillir. Parlez-lui politique, il

est franc, énergique, audacieux, cassant. Il se confie en sa force; il ne connaît du passé que ses victoires ou celles de ses pères; il parle du présent comme d'une illusion; de l'avenir, comme de sa conquête.... Hier n'est presque plus; aujourd'hui, rien: c'est demain qui est tout....

Aussi, il chante, il fait sa propagande, il improvise sa constitution, il organise, il règle l'état, il lit le journal, il critique, il fume, il condamne, il boit, il absout, il dresse sa liste pour le Panthéon; il décide la paix ou la guerre, traite l'Europe du bout du pied. Sa famille, il l'aime; mais il la confond avec sa patrie: son existence est aventureuse, ondoyante, rayonnant partout; existence de bivouac ou de Bohémiens, mais toujours fixe et prête aux balles quand la liberté le veut; son bras est fort, son cœur incorruptible, et sa main, dure comme ses principes.

Il est tout dévouement pour les autres; aussi sème-t-il le dévouement autour de lui. L'un vous raconte qu'il n'a jamais voulu faire savoir à sa mère où il est; elle pourrait l'aider sans doute, mais elle mourrait de chagrin peut-être; son fils aime mieux manger moins, boire à peine, et es-

pérer beaucoup. — Un autre vous apprend qu'il était le neuvième enfant d'une pauvre veuve, laquelle mourut et les laissa tous bien jeunes et dans un dénûment complet. Son oncle le charron, qui avait trois enfants pour sa part, adopta les neuf de sa sœur, et il en eut douze... Il n'y a que les gens de rien qui entendent ainsi la famille. — Un autre, bien jeune, m'avait frappé; je lui demandai son histoire. „J'avais arrivé „pour la première fois à Paris, me dit-il; „ça vint alors en juillet... lorsqu'on se „battit. C'était pour la liberté, et mon „père, qui est un ancien de l'autre révolu- „tion, m'avait appris que, lorsqu'on fit le „10 août d'alors, il en était un. Moi je „dis, faut que je fasse comme mon père, „faut que je me batte; et depuis, quand „l'émeute revenait, j'y allais encore, parce „que nous ne sommes pas contents; ils „m'ont empoigné. — Mais, lui dis-je, l'é- „meute n'est pas une révolution. — Dam, „répondit-il, j'étais des premiers en juillet, „et ça avait commencé quasi tout d' même. „— Est-ce que tu crois à une autre révo- „lution? — Eh! eh!..."

Mais entre ceux-là, un des meilleurs, un des plus braves, était un ouvrier imprimeur,

nommé Lebon. C'était la probité de cœur la plus noble, le caractère le plus digne, le plus délicat et le plus fier. Chacun l'aimait. On lui avait offert de sortir, pourvu qu'il promît de fuir les groupes. „Quand „je suis dehors, répondit-il, je ne demande „que du travail; quand je suis dedans, je „ne demande que justice.“

Lebon avait une femme jeune, jolie, proprette, dont la bonté adoucissait encore les traits. Elle n'était pas venue depuis huit jours; il paraissait absorbé; il apprit qu'à soixante heures de distance il avait perdu un enfant, et que sa femme lui en avait donné un autre. Le lendemain, la nouvelle accouchée était au parloir; elle était venue à pied, par un temps froid, apporter elle-même le nouveau-né: on l'avait prise pour la nourrice. Il y avait là de quoi tuer cent petites maîtresses. La femme du prolétaire est plus forte, *La mère et l'enfant se portent bien.*

J'ai parlé des femmes: il est impossible qu'elles n'occupent pas toujours une grande place partout où il faut prendre sa part d'un sacrifice, d'une douleur, d'une infortune; partout où il faut relever un courage

qui fléchit, soutenir un cœur tombant, réchauffer une âme éteinte.

Il en vient à Sainte-Pélagie de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les costumes; des mères, des femmes, des filles, des sœurs, des amies!... élégantes, simples, négligées, gentilles, bonnes, laides, gaies, tristes; elles passent vite, regardant à peine; carlistes ou républicaines, prolétaires ou aristocrates...

Car il y a aussi à Sainte-Pélagie un pavillon réservé à l'aristocratie. Ces aristocrates sont des condamnés politiques; c'est-à-dire, pour la plupart, des écrivains, des journalistes, M. Bascans ou M. Genoude M. Thouret ou M. Leduc, M. Lapelouze ou M. de Brian. Le pavillon aristocratique a aussi ses mœurs à part; il s'y conserve un peu d'étiquette, le temps s'y traîne plus lentement, la vie y est moins bruyante et l'escalier plus propre.

Cependant on y fait de la musique, on y reçoit ses amis, on s'y réunit, on y cause, on y rit même parfois...

Comment en serait-il autrement? Grandville et Forest y viennent souvent; et, là, se trouve aussi ce Juvénal de Philippon qui inventa la caricature.

Le jour où Philippon est entré, nous avons ri; Philippon et Thouret prisonniers inamovibles ont une gaîté plus inamovible encore. — Philippon et Thouret avaient un ménage... celui de Thouret très-légitime: celui de Philippon... je vais vous dire; si vous voulez. —

Tous les jours montait chez lui une jeune femme brune et vive, mais excellente, avec une petite fille de cinq ans. Je crus que c'était sa femme, je crus que la petite était sa fille. Il n'en était rien, Philippon m'expliqua tout.

A l'époque où il était à Lyon, il connut Agathe, Agathe qui avait seize ans, qui était piquante comme nos filles du Midi, qui avait, comme elles, le cœur si franc, si bon, et la tête si prompte.

Je ne sais combien de roués, jeunes et vieux, menaçaient son innocence. Philippon voulut la préserver de très-bonne foi, il gagna sa confiance, il l'aima, il la respecta même longtemps... Mais il avait vingt ans... elle en avait seize à peine!... D'ailleurs elle avait perdu sa mère, et son père, *licencié de la Loire*, l'avait retrouvée déjà grande, déjà jolie, si jolie, hélas! qu'un autre amour que l'amour paternel s'était

emparé d'une tête affaiblie par les blessures qu'elle portait, tête malade, égarée, presque perdue. Agathe n'avait donc pas dans sa maison un appui; elle demandait à Philippon de la sauver de tout ce qui l'entourait... Philippon la sauva, il la sauva beaucoup... trop peut-être, car la nécessité d'un avenir à préparer, d'un état d'artiste à se faire, força le jeune homme à voyager. Agathe lui était toujours chère... mais les voyages offrent tant de distractions !...

De son côté, Agathe, après avoir beaucoup pleuré, se consola, les séductions l'entourèrent, un jeune homme, surtout, suivait ses pas depuis long-temps, un jeune homme assez agréable de figure, riche, et très-amoureux !... Le temps s'écoulait... trois ans s'étaient passés... Il redouble de constance, d'hommages; il offrit sa main; il réussit trop tôt, il fut heureux, il devint père...

Alors Philippon revint à Lyon, et deux jours après son arrivée, une femme se précipite à ses pieds en pleine place publique, elle lui demande pardon; elle s'accuse, elle l'accuse. La scène fit grand bruit, mais la position était changée, les devoirs l'étaient aussi; Philippon repartit pour Paris; Agathe

attendait le jour de son mariage avec le père de son enfant.

Mais la famille du jeune homme songeait à augmenter par une alliance opulente une fortune déjà considérable. La cupidité est hydropique. D'abord on néglige Agathe; bientôt on la délaisse, son père devient complètement fou, sa petite fille tombe malade.

Elle apprend alors qu'un autre mariage est préparé, et qu'elle est trahie.

Pendant plusieurs jours elle dévore sa douleur, sa petite fille se rétablit un peu. Un soir, elle se dirige vers la maison de l'homme qui l'abandonne, elle l'attend à sa porte extérieure jusqu'à minuit: bientôt il monte sans la voir; elle le suit au quatrième étage où était son appartement; elle n'ose plus entrer, le cœur lui manque. Mais le jeune homme était avec son cousin, et tous deux, ils riaient d'elle...

Elle ouvre brusquement la porte de cette chambre: „Je viens vous recommander vo„tre fille, dit-elle: quant à mon père, il n'a „besoin ni de moi, ni de vous, il est mort „hier, et moi que vous trahissez, je ne „supporterai pas la honte qui m'attend.“

Alors elle court vers la croisée et se

précipite. La fenêtre donnait sur une ruelle derrière laquelle était un bras de la Saône, et sur ce petit canal, quelques planches.

On croyait la trouver morte... un miracle, une combinaison inouie, fit qu'elle tomba sur une de ces planches qui amortit la chute... on devine cependant dans quel état on la releva.

Eh bien, cet accident qui avait paru faire une grande impression sur ce jeune homme, ne le ramena pas à de meilleurs sentiments. Il crut pouvoir tout racheter avec un peu d'or... mais il ne voulait pas donner un nom à sa fille, et Agathe refusa tout.

Philippon apprit à Paris cette tragique histoire. Un jour il voit entrer chez lui cette pauvre Agathe avec sa fille, il est bientôt informé qu'elle manque de tout, et frémit, en songeant où peut la conduire son désespoir.

Il va la chercher et lui dit: „C'est moi „qui t'ai le premier entraînée dans cette „voie malheureuse; c'est moi qui dois ve„nir à ton aide. Tu as un enfant dont le „père s'est indignement conduit; j'adopte „cet enfant: je travaillerai pour elle. Quant „à toi, si tu veux partager ma vie, je se„rai trop heureux de te faire oublier les

„torts que j'ai pu avoir envers ta jeu-
„nesse.“

Depuis ce moment la petite fille d'Agathe appelle Philippon son père; Agathe est enchaînée à lui par un amour qui n'avait jamais été effacé, et que la reconnaissance rend plus vif encore.

Dans l'autre pavillon les deux partis se placent parallèlement, gradant leur distance, et frémissant à la seule pensée d'une alliance possible entre leurs opinions.

Dans celui-ci, les scrupules sont moins grands, les lignes plus obliques, on ne se confond pas, mais on n'affecte pas l'isolement.

Il en résulte quelquefois des rencontres assez bizarres.

Un jour, par exemple, que j'étais descendu chez le docteur Gervais, M. de Laplain, dont j'ai déjà parlé, vint le voir, et m'adressant la parole: „Monsieur, me dit-il, „puisque vous êtes rédacteur de la *Tribune*, „pourriez-vous, je vous prie, me dire quel „est l'auteur malencontreux de cet article „qui m'a fait arrêter?“ Il montra alors le numéro du 9 juillet 1831, signé de ces initiales: A. M. — „Hélas, monsieur, „lui dis-„je, vous avez le coupable devant les yeux.

„— Oh!... — Oui, mais ce qui doit un peu „réparer ma faute, c'est que par suite de „ces dix lignes placées à la fin de ce même „article je suis condamné à six mois de „prison et à 3,000 francs d'amende. — Quoi! „vous, monsieur? — Oui, monsieur. — Et „pour cet article qui nous a fait arrêter en „Vendée? — Pour ce même article. — Vous „allez faire six mois? — Six mois entiers. „— Il y en a déjà juste six aujourd'hui que „je suis en prévention. — En vérité?... — „Oh! monsieur, convenez que vous avez eu „bien tort. — C'est selon, monsieur. — Mais „enfin, vous le voyez, votre présence ici est „bien la preuve qu'il y a une providence! „— Eh pas du tout, c'est la preuve qu'il „y a un *juste milieu*!"

Cette preuve, au reste, est partout à Sainte-Pélagie. Mais une chose non moins bizarre, c'est que les carlistes eux-mêmes empruntent quelquefois à Béranger leurs consolations et les charmes de leur solitude: l'un mutilant quelque peu de beaux vers, chantait un jour:

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Même en prison, j'aiguiserai mes chants!
Car de grandeur la France dépouillée
Courbe son front sous le joug des méchants.

Un autre prenant au sérieux une chanson ironique du même poète, faite aussi à Sainte-Pélagie, fredonnait souvent:

Plus de vaines louanges
Pour cette déité
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté.

De son arbre civique
Que vous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté!...
Fi de la liberté!
A bas la liberté.

Et les républicains, prolétaires ou non, chantent aussi du Béranger: bien souvent ils répètent ces vers qui semblent créés pour cette existence toute d'abnégation, d'indifférence ou de mépris du présent qu'ils se sont faite:

Nos premiers pas sont dégagés
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.
....

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté!

Mais ce ne sont là que des distractions de petit comité, et des fredons sans importance.

Il y a un autre chant plus grave pour nous.

Quand la nuit est tombée, quand approche l'heure où les grosses portes vont séparer les prisonniers, où les verrous épais vont empêcher les communications, quand déjà les voleurs, dont les cellules donnent sur notre cour, montrent à travers les barreaux de fer leurs têtes pâles, fatiguées, immobiles, à la morne lueur du reverbère, alors c'est pour tous les républicains un moment solennel et religieux: *La prière du soir!...*

L'usage s'en introduisit quelque temps après la révolution de juillet. La tradition le conserve puissant et vénéré.

A cette heure, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour, et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains

descendent; réunis par la religion d'égalité, et venant avec joie lui rendre hommage, tous placés au hasard; s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

Un des assistants entonne le *Chant du départ*, bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain. On passe ensuite à d'autres hymnes de liberté: qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'âme s'élève... rien ne trouble cet enthousiasme!

Toutes ces voix fortes et mâles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette présence des trois couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole, et rend les vœux si fermes et si vibrants; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice!

C'est beau! c'est grand!

Puis vient *la Parisienne*, dont on supprime quelques vers.

Quand on arrive à ce couplet: *Tambour*

du convoi de nos frères, tout le monde se découvre. Le mouvement se ralentit, la douleur, et une douleur vraie, profonde, adoucit et attriste la voix... car de ceux qui chantent là, combien dont les frères sont morts en juillet! Combien dont les palpitations se pressent, et dont la voix se brise quand on rappelle ces trois grands jours, et ces tombeaux délaissés, et cette gloire éteinte, et ce soleil refroidi, et ces espérances si brusquement refoulées!

Puis la *Marseillaise!* et la dernière strophe:

> Amour sacré de la patrie,
> Arme, soutiens nos bras vengeurs;
> LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE!!

Tout cela se chante gravement, du fond de l'âme, et tout le monde est à genoux!

Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs, puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et, bientôt, on entend au bas de chaque pavillon une grosse voix s'écrier avec force: LA FERMETURE!! Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi.

ARMAND MARRAST.



L'APPRENTI JOURNALISTE.

Dans ces temps de révolution où les journaux ont tant d'influence sur les esprits, je crois utile de raconter naïvement au public comment, épris de la littérature, je me fis auteur par circonstance et apprenti journaliste par nécessité. Les événements de ma vie n'ayant rien de romanesque, je n'ai pas besoin d'avertir mon lecteur que mon récit ne contiendra que la plus exacte vérité.

On me nomme Alfred de R***, et je dois la naissance à un juge de la ville de B..., qui, à sa mort, me laissa quelque fortune. Parvenu à ma majorité, ennuyé de la vie monotone que je passais dans ma petite ville, je pris la résolution, malgré les re-

montrances de ma mère et de tous mes parents, de venir habiter Paris. Convaincu de plus par les éloges de mes amis, par les prix nombreux que j'avais remportés au collége, que je devais être un jour un homme célèbre, et qu'il ne me manquait qu'un grand théâtre pour me faire connaître, j'arrangeai mes affaires ou plutôt je les dérangeai par le désir que j'avais de jouer un grand rôle dans le monde. Je vendis donc mes terres, et après avoir assuré le sort de ma mère d'une manière conforme à ses désirs, je pris la route de la capitale. Je me croyais très-riche et je l'étais en effet; riche de mon bien d'abord, puis encore des connaissances que j'avais acquises, et d'un fonds d'amourpropre qui surpassait à lui seul toutes mes autres propriétés.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en arrivant à Paris je m'établis sur un pied, qui convenait non à ma fortune, mais à la grande idée que j'avais de moi-même. En meublant un joli appartement, en me faisant traîner dans un élégant cabriolet que je croyais indispensable à mon importance future, je ne fis aucune réflexion sur l'avenir, je me croyais certain de trouver dans la

ressource de mes talents les moyens de soutenir et même d'augmenter mon train. Avant de songer à les employer, je voulus prendre connaissance du nouveau théâtre sur lequel j'allais me produire, et je visitai, comme de raison, tous les lieux publics où les heureux du jour doivent se rencontrer.

D'après les idées que je m'étais faites de Paris, il m'arriva ce qui arrive toujours à tous les gens de province qui débarquent; rien ne me parut digne de mon admiration... excepté les danseuses de l'Opéra. Comme avant de songer à entrer dans la carrière qu'on se propose de parcourir, on est bien aise d'essayer ses forces dans une région moins élevée que celle à laquelle on prétend parvenir, je fis la connaissance de quelques jeunes gens qui contribuèrent beaucoup à me débarrasser de certains préjugés provinciaux qui nuisaient beaucoup au développement de mes belles qualités. Guidé par mes nouveaux amis, j'appris à employer mon temps avec cette promptitude épicurienne, qui ferait croire que toute notre vie n'est composée que de quelques années. Introduit, je ne sais comment, dans une société plus aimable que sévère, qui

réunissait au charme des arts tous les agréments de l'esprit, je m'y fis un nom par ma gaieté et quelques brillantes reparties. C'est ainsi que je parvins à pénétrer dans le sanctuaire de plusieurs théâtres; j'avais ma voix au sanhédrin comique, tous les auteurs étaient mes amis, et souvent à ma table, après le vin de Champagne, ils me trouvaient des idées dignes d'être transmises à la postérité. A mes joyeux propos, à mes vers improvisés, à ma mémoire foudroyante, ils prédisaient que j'étais destiné à devenir l'homme du siècle; ils stimulaient mon indifférence, ils accusaient ma paresse, ils juraient par tous les dieux de notre temps, par Molière et Shakespeare, que je dérobais les plus vives jouissances à mes contemporains, et ma gloire à la postérité, en n'ouvrant pas un cratère à ce volcan, qui bouillonnait dans mon cerveau.

Tous mes amis étaient de si bons amis! Ils avaient tant de plaisir à dîner chez moi afin de m'encourager à entrer dans la carrière des lettres, que je crus devoir, pour m'initier davantage dans les mystères de l'art dramatique, me lier d'une étroite amitié avec la seconde actrice de l'un de nos grands théâtres. Je ne vous parlerai pas,

mon cher lecteur, de ses charmes, de son esprit; toutes ces dames sont toujours d'une perfection achevée aux yeux d'un amateur. Mais ce qui me charma le plus dans cette aimable personne, lorsque je fis cette heureuse connaissance, c'est cette idée qu'elle avait déjà de ma célébrité à venir. A peine avais-je fait paraître dans les journaux et dans les revues quelques fragments de prose et de poésie, que l'on parlait déjà de mes futurs grands ouvrages. Comment cette jeune fille, ou plutôt cette jeune femme ne m'aurait-elle pas charmé dès le premier coup-d'œil? c'est par elle que j'appris que j'étais un grand auteur, que mes bons mots, mes épigrammes légères, mes calembours malins circulaient dans les coulisses. Une auréole de gloire m'environnait, et je l'ignorais; et pas un de ses rayons n'était encore venu frapper mes yeux. Cette fois pourtant, je ne pouvais plus douter du sort glorieux qui m'était réservé. Puisque tout me parlait d'un brillant avenir, ne devais-je donc pas abandonner l'autre avenir provincial, qui se bornait à obtenir un emploi dans l'administration, pour débuter sur la scène du monde par le premier pas d'un grand homme?

A l'instant où je me disposais à prendre la place qui m'était destinée, chacun des acteurs me dit une chose aimable sur le talent qu'ils me connaissaient déjà, les dames m'adressaient d'agréables minauderies, tandis que ma princesse affectait un air d'autant plus triomphant, que sa rivale jetait sur elle des regards dédaigneux. Afin de me rendre ma lecture moins fatigante, plusieurs de ces messieurs et de ces dames s'empressaient auprès de moi; l'un me disposait mon siége de façon à n'être pas dans mon jour; l'autre arrangeait mon manuscrit sur le pupitre, tandis qu'une jolie main agitait des morceaux de sucre dans l'eau qui devait rafraîchir mes lèvres desséchées: enfin ce n'était autour de moi que légers services, que petits soins, que preuves de bienveillance.

Je commençai ma lecture, et le silence succéda bientôt à cette douce agitation qui avait tant de charmes pour moi. Mon premier acte ne parut pas leur faire une grande impression; et je m'aperçus bien que ce n'était point une erreur de ma part, à ce mot que dit ma bienaimée qui répondait à quelques chuchotements: „*Mais, messieurs, un* „*premier acte n'est jamais qu'une exposition.*" Un

peu découragé, je commençai le deuxième acte. A quelques traits assez piquants et qui furent sentis, je repris courage; mais bientôt le froid gagna l'assemblée, et vers le milieu d'une grande tirade que je croyais superbe, j'entendis un long bâillement, qui me prouva trop que tout le monde, n'était pas de mon avis. Cependant je réunis toutes mes forces pour leur faire sentir les beautés de mon troisième acte; mais j'avais beau crier, gesticuler, suer dans mon harnois, certain bruit sourd venait troubler ma lecture, et les mots: *Oh! que c'est long! que c'est insipide! je n'y comprends rien*, m'arrivaient de tous les côtés. Eh puis, les femmes qui s'amusaient à se faire des niches! L'une faisait une grimace à sa camarade, l'autre tirait la queue du petit chien de sa voisine pour le faire aboyer; enfin, tout-à-fait démonté par la gentillesse des dames et la distraction impertinente des hommes, je portai les yeux devant moi. Que vis-je alors? La figure ironiquement riante de la grande coquette qui m'annonçait, par son regard malin, et son triomphe et mon malheur... Irrité contre elle, contre moi, contre tout le monde, je m'écriai: *Il est malheureux, messieurs, que cet ouvrage ne vous plaise*

la nature semble vous repousser: il faut, pour faire une comédie, une connaissance du monde que vous n'avez point. Cette carrière, d'ailleurs, n'offre aucune perspective pour la fortune; et quand bien même, après beaucoup d'efforts, vous parviendriez un jour à obtenir une espèce de succès, quel avantage pourriez-vous en retirer? A quoi peut mener un de ces succès comme on en voit tant? Si votre pièce n'annonce point un assez grand talent pour effrayer vos confrères, ils vous en laisseront jouir tranquillement; mais les comédiens, après quelques représentations, vous prouveront, en l'abandonnant, qu'elle n'est d'aucune valeur à leurs yeux. Si, au contraire, votre ouvrage attire la foule et vous promet une fortune, les journaux se déchaîneront contre votre triomphe et empoisonneront votre vie de tous les tourments d'une injuste et maligne critique. Non, mon ami, ajouta-t-elle en me prenant la main, il faut abandonner dès aujourd'hui une route qui ne vous conduirait qu'à la honte, et à la misère; il faut rentrer dans cette vie bourgeoise si douce et si estimable. Ah! combien je regrette d'avoir contribué, pour ma part, à vous en faire sortir! mais il n'est jamais

trop tard de revenir à la raison. Laissez donc là pour jamais le théâtre et les actrices, reprenez le cours des études sérieuses que vous aviez commencées avant de me connaître, et devenez un jour, par vos talents administratifs et de nobles vertus, un père de famille honorable, un citoyen utile à votre patrie.“

J'avais été si étonné de son langage ridiculement solennel et de sa morale si imprévue, que je n'avais pas même songé à l'interrompre; mais quand je vis qu'elle ne m'adressait cet admirable verbiage que pour me dire en résultat qu'elle me quittait, il m'échappa tout-à-coup un grand éclat de rire qui parut la déconcerter.

„Eh quoi! ma chère amie, lui dis-je, faut-il tant de façon pour me prévenir que vous me donnez mon congé. Eh pardieu! je l'accepte de bon cœur. S'il faut vous dire même toute la vérité, je m'étais déjà aperçu à l'état de mes finances que notre rupture devenait indispensable. Si, à l'instant de notre séparation, vous m'avez régalé, avec toute la dignité qui vous convient si bien, d'un sermon admirable, vous conviendrez du moins que votre éloquence n'est pas à bon marché. Car la morale que vous me

débitez si à propos me coûte, soit dit sans vous en faire un reproche, une trentaine de mille francs. Je sens que, dans votre intérêt, ce congé m'est bien dû. Je sais que vous ne tenez point à l'argent, que vous n'avez qu'un but, que ce but est la gloire; mais comme vous ne pouvez y parvenir qu'en vous faisant connaître du public dans un nouvel ouvrage, vous me congédiez, moi, l'auteur malheureux, pour ouvrir la lice à tous les hommes de lettres. Eh bien, soit; qu'ils viennent au même prix briguer votre conquête, je leur laisse le champ libre, en vous adressant un éternel adieu...“ Cela dit, je lui tirai ma révérence. Je ne me trompai point dans mes conjectures: huit jours après avoir quitté ma belle, j'appris que j'avais pour successeur un auteur de mélodrame, qui lui avait fait accepter tout à la fois un rôle dans sa pièce et l'hommage de son cœur.

Je ne vous raconterai pas, mon cher lecteur, de combien de folies du même genre fut suivie cette première liaison. Jeté dans un monde plus amusant que sage, je prouvai, par mon expérience, qu'une fois lancé sur la pente d'un précipice, il est bien difficile de s'arrêter. Que vous

dirai-je enfin, il me manquait un vice, et je ne tardai pas à le connaître dans toute son effroyable horreur. Je veux parler du jeu. Cette passion s'empara de moi avec plus de force encore que celle du théâtre. Je payai de toute ma fortune mon initiation dans la nouvelle société que je m'étais formée. Prêt à céder au désespoir de me voir ruiné, trop fier pour recourir à la bourse de mes amis, je fus sur le point d'attenter à mes jours. Cependant en repassant les événements de ma vie, je vis que si j'avais eu le malheur de me ruiner comme un sot, au moins aucune action déshonorante ne pouvait m'être imputée. Je songeai que si j'étais devenu pauvre par ma faute, je pouvais retrouver une nouvelle fortune dans mes talents. C'est alors que je conçus le grand projet de composer un roman et d'y peindre nos mœurs.

Encouragé par cette idée, je réunis les débris de ma fortune, hélas! bien peu considérables, et je m'établis dans une petite rue, au sixième étage. Là, je m'occupai avec ardeur de mon roman, et, grâces aux idées riantes ou passionnées que me fournissait mon imagination, les heures du

jour, si longues autrefois, même au temps de mon opulence, passaient avec une extrême rapidité. C'est tout au plus si, provoqué par la nécessité de reprendre des forces, je pouvais me décider à quitter ma chambre pour aller dévorer dans la gargote voisine un modeste repas. Enfin, après six mois d'un travail suivi, je dirai même d'un plaisir qui n'est connu que des gens de lettres, je portai chez un écrivain public, qui déjà m'avait fait quelques copies, le roman qui devait réparer mes fautes et devenir pour moi une source de gloire et de fortune.

Ah! mon cher lecteur, que cette fois je fus encore trompé dans mon espérance! Plusieurs libraires lurent mon ouvrage et tous le refusèrent. Ils trouvaient que mon roman n'était point écrit pour des hommes forts; qu'il ne pourrait leur inspirer ces sensations vives qu'ils vont chercher à notre moderne théâtre, ces sensations indispensables à de jeunes hommes qui veulent marcher sur les traces de Bonaparte et de Robespierre.

Que pouvais-je répondre à ces honnêtes libraires? Il fallait leur former des destructeurs de l'espèce humaine, et moi j'appre-

nais à nos jeunes gens à ne pas s'écarter des règles du devoir, à ne pas tromper l'innocence, à respecter l'hymen, et à n'espérer pour récompense à tous ces sacrifices vertueux que l'estime de soimême.

Le dernier chagrin qui venait de me frapper ne me porta cependant point au désespoir, mais il me causa un tel abattement, qu'il aurait eu pour moi le même résultat; car, si je ne me donnais pas la mort, je devais m'attendre à mourir, dans mon galetas, de misère et de honte. Cependant un hasard vint retarder encore ma triste fin. Le maître écrivain, à qui je devais le prix des copies de mes ouvrages, vint réclamer son juste salaire. Ne pouvant le payer dans le moment, je lui fis part de ma situation, et je lui offris comme indemnité de travailler pour lui, de rédiger les lettres et les mémoires qu'on viendrait lui demander. Il accepta ma proposition, et, grâces au talent que j'avais en calligraphie, talent dont j'avais dédaigné d'user pour moi, je trouvai une existence dans l'exercice de ma plume, car cet honnête écrivain ne voulut retenir qu'une petite partie de mon salaire pour acquitter mes dettes passées.

Cette ressource qui suffisait à mes premiers besoins, s'augmenta peu à peu par mon assiduité à remplir mes devoirs. Certes, j'étais bien loin d'être heureux; mais enfin, quelque modeste que fût mon traitement, je trouvais une consolation à ne le devoir qu'à moi-même, et je sentis, pour la première fois de ma vie, que le pain qu'on doit à son travail n'est jamais amer.

Un jour, en sortant de mon bureau, par distraction, je traversai le Palais-Royal que j'avais toujours le soin d'éviter par la crainte d'y rencontrer quelques-unes de mes brillantes connaissances. L'amour-propre me les faisait fuir. Ma parure plus que simple leur eût trop fait connaître ma triste situation: une cravate noire mise si artistement qu'elle pouvait faire croire qu'il n'était plus de mode de porter du linge, un chapeau que l'absence d'un parapluie avait tout-à-fait déformé, un pantalon et un habit que l'habitude que nous avions d'être tous les jours ensemble avait considérablement fatigués, formaient toute ma parure. Aussi, lorsque j'étais forcé de traverser un lieu public, c'était vraiment un supplice pour moi: „Que vais-je devenir, me disais-je, quelle rougeur ne viendra

pas couvrir mon front, si j'ai le malheur d'être aperçu par ceux à qui je donnais le ton par l'élégance de mes habits, par le goût de mon cabriolet, si je suis vu de ces hommes que j'ai cent fois enivrés des vins les plus exquis, et qui, au milieu des festins que je leur prodiguais sans nécessité, se déclaraient mes amis à là vie et à la mort?... Oh! que j'aille maintenant réclamer leur amitié!... Un salut froid et un regard de pitié seraient le prix de mon humiliation... Non, non, mourir de faim près d'une borne plutot que d'implorer l'assistance de ces égoïstes qui forment ce qu'on appelle le monde. „Tout en marchant le long d'une galerie du Palais-Royal, je faisais ces tristes réflexions, quand tout à coup, à vingt pas de distance, je reconnus l'un des intimes amis que m'avait procurés ma fortune passée: il se nommait Édouard de V***. En le retrouvant, je me troublai. Pour éviter qu'il ne me vit, j'entrai dans le jardin et me cachai derrière un pilier. Je croyais lui avoir échappé et je m'en réjouissais, quand j'entendis une voix qui me disait: „Eh, pourquoi donc, Alfred, me fuis tu de la sorte? Moi, je cours tout Paris pour te rencontrer. Ah!

je devine, c'est par orgueil, c'est parce que ta garde-robe se trouve en mauvais état. En effet, ajouta-t-il en me regardant des pieds à la tête, je vois que tu n'as pas crédit chez ton tailleur; cela m'étonne, car c'est la meilleure pâte de fripon.... mais nous remédierons à cela. Et dis-moi, que fais-tu maintenant?

— Eh bien! puisque tu veux le savoir absolument, je gagne un petit écu par jour à faire des écritures.

— Je ne m'étonne pas maintenant de te voir en si triste équipage; mais il m'est réservé de changer ta fortune comme j'ai changé la mienne.

— Elle me semble en effet bien différente de ce qu'elle était autrefois; cette élégance dans tes habits et dans tes manières, un certain air qui sent l'opulence... Aurais-tu donc hérité de quelque vieille tante? aurais-tu gagné un terne à la loterie?

— Rien de tout cela, mon cher ami. Je me suis associé avec un capitaliste pour faire un journal. Il a fourni les fonds et moi l'esprit, et notre journal à pris à merveille. L'or pleut dans ma caisse, la considération le suit, les gens de lettres me

caressent. les comédiens tremblent devant moi, les actrices me font la cour, les hommes d'état me saluent; enfin, je suis une puissance du jour qui, la verge haute, me fais redouter des petits et des grands. Il ne me manquait plus qu'un collaborateur capable de soutenir la réputation de mon journal, et je l'ai rencontré. C'est à toi, mon ami, que je destine cet honneur Tu gagnes par jour un petit écu chez un écrivain, eh bien! moi je te donne vingt francs, en attendant que ton travail te fasse participer à ma fortune, en t'acquérant le titre de mon associé.

— Mais suis-je donc capable de te seconder, tu sais que ma pièce a été refusée?

— Je sais de plus que tu as fait un roman dont les libraires n'ont pas voulu; mais c'est à cause de cela que je te préfère à tout autre. D'abord, dans tes jugements, tu te souviendras qu'on a méprisé tes ouvrages, et tu n'en seras que plus malin en critiquant ceux de tes rivaux. Ensuite, je sais ce que tu es capable de faire. Ta mémoire est étonnante, ton esprit est porté vers l'épigramme. aucune des connaissances humaines n'a échappé à tes études. tu peux parler de tout enfin et tu peux en parler

bien. J'espère que tu n'as pas conservé ces préjugés de province que nous t'avons reprochés tant de fois, que ta visière n'est plus obscurcie de ces mots: Justice, raison et décence; mais, au reste, quelque instruction de ma part et la jouissance de nos priviléges t'auront bientôt fait sentir tout l'avantage de ta position. Ainsi, c'est une chose décidée, tu quittes ton écrivain, je t'attache à mon journal, et je fais ta fortune en augmentant la mienne. Mais à propos, c'est aujourd'hui que je dîne avec nos gens de lettres et mon lourd associé: il faut que je te présente aujourd'hui même à la bande joyeuse. Tu feras un bon dîner je te le promets, et je vois à ta mine pâle qu'il arrive à propos. Il faut que tu changes de régime; oui, je prétends qu'avant trois mois tu sois porteur d'une face aussi pleine et aussi rubiconde que la mienne.

— Hélas! comme tu dis. Depuis bien longtemps je n'ai fait un bon repas; mais je n'oserai jamais me présenter dans ta société sans avoir remédié au délabrement de mon costume que les outrages du temps ont considérablement endommagé.

— Oh! j'avais déjà songé à cet inconvénient. Dieu me garde de te présenter à

mon associé dans ce piteux accoutrement! Mon financier, qui est un sot, à tes vêtements plus que modestes, ne verrait en toi qu'un imbécile. Il est convaincu, et, je le dis à regret, je commence à penser comme lui, qu'on n'est jamais un homme d'esprit, quand on n'a pas trouvé dans soi-même les moyens d'avoir un bon habit. Dans un instant à ses yeux tu vas être un homme comme il faut. Nous sommes de même taille, et lorsque je vais t'avoir équipé de la tête aux pieds, tu retrouveras tout à coup, dans l'influence de mes habits, ta malice et ta gaieté. „En finissant ces mots, il me prit sous le bras, me fit monter dans son cabriolet, me conduisit à son logement qui était très-élégamment meublé, m'installa dans une chambre, et me fit apporter par son domestique tout ce qui pouvait être nécessaire à ma toilette, en me faisant dire qu'il me rejoindrait, à six heures, à la Rotonde du Palais-Royal.

Tout étourdi de ce qui venait de se passer entre Édouard et moi, je commençai à m'habiller. J'étais tout surpris de la générosité d'un jeune homme qui ne m'avait toujours paru qu'un ami comme on en trouve tant dans le monde; je croyais même avoir

quelque preuve de son égoïsme au moment où la fortune m'abandonna tout-à-fait. Mais enfin, quel que fût le motif de ses espérances, je dus accepter ses bienfaits, puisque j'avais l'espoir de les reconnaître un jour par mon travail.

Ma toilette terminée, je restai surpris de la métamorphose qui s'était faite en moi, il me sembla que je renaissais pour une autre vie. Mes traits, un peu amaigris par le jeûne, donnaient à ma physionomie plus d'expression et de finesse. Ainsi que je l'avais promis à Édouard, je me rendis au Palais-Royal bien avant l'heure à laquelle il devait me rejoindre. En l'attendant, je me promenais avec cet air heureux qui me donnait pour l'avenir l'assurance d'un sort brillant. Je savais, il est vrai, que, dans le journal auquel j'allais travailler, on cherchait plutôt la malice et l'esprit que le talent de l'écrivain ; cependant, me disais-je, je trouverai bien le moyen de me faire distinguer des autres collaborateurs. Édouard en convient lui-même, je possède mille connaissances qui sont étrangères à presque tous les gens de lettres. Malgré moi toutes ces idées puisées dans l'antiquité se répandront dans

cette quantité d'articles que je vais livrer au public; et, pour peu que je donne un air de nouveauté à toutes ces vieilles pensées, j'aurai bientôt frappé les regards de la multitude. Ma réputation s'étend, les propriétaires des grands journaux m'apprécient et me choisissent comme un de leurs rédacteurs: arrivé à cet excès d'honneur, c'est sur ce nouveau théâtre que j'augmenterai de réserve dans ma conduite. Mon style sera toujours conforme au genre du livre qu'il me sera permis de juger. Je n'emploierai point avec l'auteur cette amère ironie qui ne montre dans un critique que l'impuissance du talent. Je reprendrai les défauts du livre avec politesse; j'en ferai sentir les beautés avec chaleur et conviction, et, pour qu'on n'accuse point mon jugement d'être l'effet de la crainte ou de la sécurité que donne l'anonyme, je ne me cacherai pas, même sous le voile d'une lettre de l'alphabet: j'aurai le courage d'imiter Charles Nodier. Comme cet élégant écrivain dont la juste et l'adroite critique se dérobe sous les formes d'une bienveillante politesse, je signerai mon nom tout entier. Après m'être fait une réputation dans le genre littéraire, je me

lancerai dans la politique. Soit que j'embrasse le parti de l'opposition ou celui du ministère, ma polémique sera toujours noble et consciencieuse. Ainsi que les Fox, les Shéridan, les Canning, les Benjamin Constant, les Châteaubriand, je puis devenir à mon tour une puissance dans les journaux. Déjà mon influence est révélée, on m'entoure, on me prévient, on me flatte, on m'appelle enfin à la chambre des députés. L'habitude de discuter les plus hauts intérêts m'a rendu faciles les succès de l'orateur. Comme aucune question ne m'est étrangère, ma seule opinion décide toutes les questions... Enfin, le roi m'appelle en son conseil, un ministère devient vacant...,

En ce moment Édouard me frappa sur l'épaule, en me disant; „Allons mon ami, on nous attend chez Véfour. „Le cruel, en me réveillant, me priva de tous mes honneurs; mais je m'en consolai par l'espoir de faire un succulent dîner, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien long-temps.

Nous nous trouvâmes bientôt chez le restaurateur où un somptueux repas nous attendait. Plusieurs jeunes rédacteurs et notre financier bailleur de fonds formaient avec Édouard et moi tout l'esprit ou plu-

tôt tout le personnel du journal. Après avoir été présenté au gros propriétaire de cette mince feuille, et avoir reçu de lui un accueil bienveillant que je ne devais sans doute qu'aux éloges qui m'étaient prodigués par mon ancien ami, les convives se mirent gaiement à table, et arrosèrent d'excellentes huîtres vertes avec du vin de Champagne à la glace. La conversation, après quelques moments de silence que l'on observe toujours au commencement du dîner, tomba nécessairement sur le journal, le nombre de ses abonnés, et le genre de scandale qu'il produisait dans le public. On passa bientôt en revue toutes les actrices des grands théâtres. On vanta surtout les talents de mademoiselle D***. — „J'en conviens," dit un de nos jeunes gens, elle a beaucoup de talent; mais cela ne m'empêchera pas d'en dire du mal, aussi long-temps qu'elle appartiendra à l'ambassadeur d'A... Je ne veux pas que ces demoiselles conservent dans un temps d'égalité des coutumes aristocratiques. Il faudra bien que cette Terpsichore de distinction tombe à son tour dans le domaine public. — Tu veux dire dans le domaine des journaux, lui répliqua

Edouard ; si j'étais à ta place, il y aurait parbleu long-temps que je lui aurais prouvé qu'elle ne sait pas faire un rigodon. Vous êtes tous des enfants, vous n'y entendez rien. Vous ne savez pas tirer parti de cette branche de mon administration que j'ai bien voulu vous abandonner. Est-ce par le compte que vous rendez des spectacles que vous espérez faire fructifier notre ferme? Vous n'avez que des éloges à donner, et vos critiques sont si timides qu'elles ne sauraient amuser nos lecteurs, pourquoi ne m'imitez-vous pas, je vous prêche d'exemple. En m'emparant de la haute société, j'ai connu tout de suite l'étendue des devoirs que j'avais à remplir, et je puis prouver que, depuis trois mois à peine que j'exploite cette féconde mine, j'ai considérablement augmenté le nombre de nos abonnés. Voyez si personne peut m'échapper. J'ai déjà *enfoncé* trois conseillers d'état et cinq députés ministériels. Ils m'ont toujours à leur suite, je ne les laisse pas respirer, et quoique mes épigrammes ne soient le plus souvent que des jeux de mots, j'y reviens sans cesse, et je les retourne de tant de manières, qu'elles paraissent toujours nouvelles au lecteur. La

chambre et la haute administration vont m'offrir un fonds inépuisable. Le mois prochain je reprendrai les ministres en sous œuvre. Si je les ai abandonnés quelque temps.....

— C'est.... (lui répondit vivement un des convives) qu'on t'avait promis la croix d'honneur, et qu'on ne te l'a point donnée.

— Non, non, c'est tout autre chose; car moi je ne songe qu'à l'intérêt du journal, et monsieur doit savoir (en désignant le financier,), que depuis qu'il m'a associé à ses bénéfices, j'ai au moins doublé le prix de ses actions.

— Mais tu n'as point doublé nos appointements, dit un autre jeune homme en riant.

— Que voulez-vous que j'y fasse. A vos théâtres vous ne vous occupez que de vos bonnes fortunes; et quand il s'agit de mordre un peu, je ne trouve en vous que des moutons. Soyez lions, déchirez votre proie, et je vous payerai comme des lions.

Le financier qui n'avait pas encore dit un mot, prit à son tour la parole, et nous baragouina dans un français en usage dans la tribu de Lévi — „M. Édouard a raison; lui seul sait faire son métier. Il a déjà flétri dix ou douze réputations, et ces douze

réputations, en les estimant mille francs pièce, sont entrées dans ma caisse en espèces sonnantes.

— Peste! m'écriai-je, déjà à demi étourdi par tous les vins qu'ils m'avaient fait boire, l'honneur des hommes est d'un bon rapport, et je te fais mon compliment, mon cher Edouard, d'en avoir tiré si bon parti sans qu'il t'en ait coûté bras ou jambes.

— Oh! quant à cela, dit-il en riant, nous avons un gérant responsable, et toutes ces petites discussions ne me regardent pas. — Mais à propos, messieurs, j'ai une petite aventure scandaleuse à vous raconter, qui va servir d'aliment, au moins pendant huit jours, à notre journal. Imaginez que j'ai aperçu la jeune femme de ce conseiller d'état si dévoué au gouvernement... Comment le nommez-vous donc... le baron de... le nom ne fait rien à l'affaire. Je le désignerai si bien, que tout le monde le reconnaîtra... Eh bien, j'ai rencontré sa femme, cette petite prude si jolie, qui baisse toujours les yeux quand on la regarde d'une certaine façon; je l'ai rencontrée, dis-je, à l'Ambigu-Comique, seule dans une loge avec un beau jeune homme à moustache. La grille était baissée, je dois en conve-

nir; mais c'est ce dont il sera inutile d'avertir le public. Comme je savais que cette gentille bégueule donnait de jolis concerts, exécutés par nos premiers artistes, j'avais prié l'un d'eux de m'y présenter. Croiriez-vous bien que cette impertinente s'est refusée à ma demande, sous le prétexte qu'elle ne me connaissait pas... Ah! parbleu! elle va me connaître, et elle me payera cher l'affront qu'elle m'a fait éprouver.

— Mais, es-tu certain, Édouard, lui dis-je très sérieusement, que ses amis prendront bien la chose?

— Mon cher ami, nous ne signons jamais nos articles; et puis, comme je te l'ai dit, nous avons un gérant responsable.

— S'il doit répondre de toutes vos sottises, c'est un homme à qui vous serez forcé de donner les invalides au premier jour.

— Mais j'oubliais encore une chose, dit Edouard en m'interrompant. J'ai conçu ce matin, en lisant les journaux de l'opposition une excellente idée. Ces braves du mouvement exploitent maintenant la misère publique, je veux les imiter. Cette misère-là peut devenir pour nous une source de richesse. Dans mon premier article je fe-

rai un parallèle du dîner du pauvre avec celui du riche.

— Avant de commencer, lui dis-je d'un grand sang-froid, veux-tu que je te serve de ces filets de chevreuil piqués? ils sont excellents.

— Je montrerai, s'écria Édouard avec chaleur, le misérable ouvrier, encore fatigué de ses travaux, mangeant à peine un pain grossier, tout trempé de ses sueurs...

— Peut-être préfères-tu cette poularde aux truffes? je vais t'en servir.“ Mais il me repoussa la main, en me disant: — „Non, j'aime mieux l'aile que la cuisse,“ puis après il continua...

— Je peindrai avec la plus vive éloquence la misère de cet infortuné. Je le représenterai couché sur la paille, tandis que l'opulent étendu sur un mol édredon...

— A propos de cela! ton appartement est charmant, qui te l'a donc meublé si richement?

— C'est Darac, répondit étourdiment Édouard, il me coûte plus de 15,000 fr.; „puis revenant à sa première idée.“ Oui, messieurs, je représenterai cet ouvrier aussi malheureux que le serf du douzième siècle.

plus esclave que lui, et beaucoup plus à plaindre. Si le dimanche, pour se reposer de ses cruelles fatigues, il veut se permettre de boire un verre de vin, il est obligé de sortir hors les barrières... Et quel vin boit-il?

— Oh! à coup sûr, Édouard, il ne vaut pas celui-ci, dis-je en lui présentant la bouteille.

— Mais verse donc tout plein, me dit Édouard avec humeur...

Non, non, c'est assez. Parlons de la misère publique. Disons du mal de tous ces hommes qui ne songent qu'à eux seuls, plaignons le pauvre, défendons-le contre ce gros financier, ce fastueux propriétaire qui dévore en un repas la subsistance de vingt malheureux. Vouons au mépris et à la mort tous ces infâmes riches qui sont toujours des méchants; mais en attendant que nous les ayons écrasés sous le poids de nos éloquentes censures, garçon! encore du vin de Champagne! bonne chère et bon feu, buvons sec et surtout buvons frais.

— Ah le traître! s'écria Édouard en éclatant de rire, il se moquait de moi, et je ne m'en apercevais pas. Quand je vous

disais, messieurs, qu'il était digne d'entrer *in nostro docto corpore*. Vous le verrez à l'œuvre. — Mais il est temps de se séparer. Il faut que je fasse connaître Alfred au théâtre comme mon remplaçant, et le moment est venu de nous y rendre. „En effet, après une orgie bien complète, la société se sépara la tête un peu troublée par les fumées du vin et les projets philantropiques qui avaient animé nos graves discussions.

Ce ne fut pas sans étonnement que je vis Édouard arrêter son cabriolet devant le théâtre, jadis témoin de mes plaisirs et de ma honte. Dans un instant je me rappelai mes amours et ma pièce refusée. — Ah! dis-je en moi-même, MM. de la comédie, je vous tiens donc à mon tour. Vous m'avez condamné à huis clos, et moi je vous jugerai publiquement. Oui, c'est moi-même qui rédigerai votre arrêt, et qui vous fustigerai selon mon bon plaisir. — Édouard m'interrompit dans mes réflexions pour me donner des conseils. Il prit à cet effet une gravité si plaisante, que c'était tout au plus si je pouvais m'empêcher de rire. „Ecoute, me dit Édouard, songe à l'importance des fonctions que tu vas remplir à

ce théâtre. Ne te laisse point séduire par les coquetteries des actrices, ou par les éloges des comédiens. Exerce avec sévérité, mais avec justice, ton emploi de critique; songe qu'il y va de ta réputation d'homme intègre et de la prospérité du journal. Seulement je te demande beaucoup d'indulgence pour la petite B... Tu peux tomber sur mademoiselle C... tant qu'il te plaira. Tous les hommes, je te les abandonne. Quant à la grande coquette, comme je suis presque un commensal de sa maison, toujours les plus grands éloges. Je suis même convenu avec elle, et je t'en préviens d'avance, que la pièce nouvelle qu'elle jouera demain, et dont tu rendras compte, sera trouvée bonne, quelle que soit la manière dont le public la traite. Te voilà bien instruit maintenant, vole à la gloire aux dépens de qui il appartiendra. Ah! encore un mot. Tu vas m'accompagner dans les coulisses; là, ne va pas au moins compromettre ton rang par des familiarités qui te placeraient un jour dans une fausse position. Garde une gravité diplomatique, et cherche plutôt à te faire craindre qu'à te faire aimer.“ Après ces mots nous entrâmes dans le sanctuaire, et

il me présenta aux acteurs qui jouaient en ce moment la comédie, comme l'homme d'esprit qui devait le remplacer, et les guider dans leur carrière.

Je ne puis vous peindre, mon cher ami, l'effet que produisit cette nouvelle sur ces messieurs et sur ces dames. Tous froncèrent le sourcil ou se pincèrent les lèvres. Cependant, comme ils savaient, par expérience, quelle était la puissance d'un journaliste, ils vinrent bientôt vers moi me rappeler nos anciennes amitiés. Enfin, ils firent si bien par leurs caresses et leurs flatteries, que nous finîmes par nous quitter les meilleurs amis du monde.

Le lendemain de cette soirée, Édouard me fit connaître au rédacteur principal, comme ayant le droit de faire insérer tous les articles qu'il me plairait de donner au public. En effet, ce jour-là même, je devais rendre compte de la pièce nouvelle qui n'eut aucun succès. Et quoique Édouard m'eût averti qu'il protégeait l'auteur, je ne fis pas moins une critique très-juste, mais très-méchante de l'ouvrage. L'épigramme y dominait tellement, que ce jugement ressemblait à une vengeance. Hélas! je me ressouvins, malgré moi, qu'on avait refusé

ma pièce, qu'on m'avait préféré celle de mon rival, et que ce rival était mon successeur.

Ma tâche remplie, j'allai me coucher; et le matin, je venais de m'éveiller, quand tout à coup je vois Edouard entrer dans ma chambre le journal à la main.

— Qu'as-tu fait, malheureux? me dit-il. Tu viens de tirer sur nos troupes. L'auteur que tu as dépecé si cruellement, et malheureusement avec trop d'esprit, est de notre coterie. Nous voulons faire adopter sa littérature, et tu viens de démentir nos principes, et de renverser nos projets.

— Ma foi! mon cher ami, le genre de littérature m'a paru détestable et je l'ai dit: Je ne vois pas trop d'ailleurs quel intérêt peut avoir votre journal à soutenir des absurdités.

— Comment, quel intérêt! mais celui de varier nos plaisanteries et d'être tous les jours piquants. En nous moquant aujourd'hui de la vieille littérature, nous avons un fonds inépuisable de bons mots à faire tomber sur les vieux académiciens; quand ce genre classique sera anéanti, et que nous aurons porté très haut la nouvelle école, les jeunes gens qui la composent,

feront nécessairement des extravagances d'un genre nouveau ; ils fouleront aux pieds toutes les règles du bon sens ; ils manqueront de goût, de décence, de morale ; et alors, nous tournerons contre eux les armes qui les ont défendus. Cela est si vrai, que je vais au premier jour commencer les hostilités contre la *littérature chèvre*.

— Mais, qu'arrivera-t-il de tout cela ? c'est que vous n'aurez à l'avenir ni ancienne ni nouvelle littérature.

— Vous n'aurez plus que les petits journaux, et il faut que vous n'ayez que cela pour former votre esprit. Le génie qui domine à nos rédactions a un but encore plus élevé ; nous espérons bien, à force de ridicule, rapetisser tous ces grands intérêts qui agitent maintenant les hommes. Que nous font à nous des constitutions, des lois, un gouvernement ? Nous ne voulons, nous, qu'un mouvement général dans la société, qui nous offre de nouveaux traits à la satire. Pourquoi recherche-t-on notre journal ? parce qu'on y trouve un aliment à des passions. Maintenant, nous poursuivons le gouvernement, nous livrons au mépris tous les ministériels ; mais, aussitôt que la chance cessera d'être favorable aux

hommes du mouvement, eh bien, mon cher ami, nous rentrerons dans la bonne voie jusqu'à ce qu'un nouvel événement nous en fasse sortir pour le plus grand avantage de notre spéculation. Nous devons tout dire et tout faire pour avoir des abonnés. Les abonnés donnent de l'or, et au temps où nous vivons, il ne faut que de l'or pour être heureux et considéré.

— Moi, jusqu'à ce jour, j'avais cru le contraire. Je m'imaginais qu'une vie irréprochable...

— Une vie irréprochable ne vaut pas une once d'or.

— Mais pourtant, l'homme d'honneur qui se respecte...

— Mourra de faim s'il n'a pas d'or.

— Tu n'as donc pas de religion politique? car enfin, il faut une opinion, et la raison est d'un côté ou de l'autre.

— Elle est toujours du côté de l'or.

— Combien tu m'étonnes! moi qui te croyais le plus zélé patriote, et même un peu républicain...

— Tu peux ajouter constitutionnel, henriquinquiste, et Saint-Simonien si j'y trouve de l'argent à gagner. Ah! mon cher ami, que tu me laisses encore de préjugés à

déraciner de ta pauvre tête; mais j'y parviendrai; et j'espère bien qu'un jour mon élève surpassera son maître. L'article que tu as fait hier, quoiqu'il me contrarie très-fort, me donne sur toi les plus grandes espérances; non, je ne ferais pas mieux moi qui m'en pique; aussi c'est cet article qui me détermine tout à fait à te faire partager mes plus secrets travaux. Commence d'abord par prendre ces vingt louis dont tu peux avoir besoin, nous compterons à la fin du mois. Je te le répète, j'ai juré de faire ta fortune et tu peux m'en croire, car tu nous aideras bien à faire la nôtre, et, comme le dit Figaro, *mon intérêt te répond de moi.* — Maintenant je viens au fait; voici une liste de quelques députés et de plusieurs hommes d'état qu'il faut châtier rudement dans nos premiers numéros. J'ai mis des commentaires à chaque nom, qui t'indiqueront la manière dont il faut les livrer au ridicule; ton esprit fera le reste; d'ailleurs il ne s'agit pas de frapper juste, mais de frapper fort. Adieu, mon cher Alfred, je t'ai mis sur la route de la fortune, c'est à toi maintenant de faire ton chemin... „A ces mots il me quitta, et me laissa tout surpris et même

épouvanté de ses odieux principes et de l'emploi qu'il me destinait.

Après son départ je restai tout pensif, je ne sais quel sentiment régnait dans mon cœur; mais je me trouvai tout mécontent de moi-même; il me semblait qu'en acceptant l'or qu'il m'offrait et que je devais gagner, je faisais une mauvaise action; cette idée me tourmenta toute la journée. Après mon dîner, j'allai me promener sur les boulevarts pour rêver au genre d'épigrammes que je devais lancer à des gens qui m'étaient inconnus. En vain je ramenais ma pensée sur l'objet de ma rêverie, j'en étais aussitôt détourné par un sentiment que je ne puis exprimer, il me semblait enfin qu'on me payait pour faire une mauvaise action. Tout en m'occupant de ce travail, le hasard me conduisit tout près de la maison de mon ami le conseiller d'état, que, depuis mes malheurs et mes folies, j'avais complètement délaissé. Arrivé à sa porte, il me prit une palpitation causée par mes souvenirs. La belle-sœur de mon ami, une jeune personne charmante, m'avait fait éprouver l'amour le plus vif et le plus secret. Si elle devina l'état de mon cœur, au moins n'ai-je-pas à

me reprocher de le lui avoir découvert. Hélas! sans le vouloir, sans le savoir, mon aimable Cécile était devenue la cause de ma perte; après ma rupture avec cette actrice qui me parlait si bien morale, je m'étais montré très-assidu dans la maison de mon ami; comme on ignorait mes erreurs, et que l'on me croyait encore riche de mon patrimoine, j'espérais que, protégé par le hasard, je pourrais recouvrer ma fortune entière, et par amour, je devins le joueur le plus effréné. Mon lecteur sait déjà quel fut le résultat de cette dernière folie, et que, honteux de ma misère, je m'éloignai pour jamais de la société.

Cependant, ce soir-là, je me trouvais si près de la maison du baron de B*** que je ne pus résister au désir d'apprendre des nouvelles de la famille. Comme j'étais vêtu d'une manière à me présenter partout, je n'hésitai plus à monter l'escalier; ne rencontrant personne dans l'antichambre pour m'annoncer, j'ouvris la porte du salon. Quel spectacle s'offrit à mes yeux? je trouvai toute cette bonne famille dans le désespoir. Un ancien militaire, le vieux père de madame B*** infirme, goutteux, cloué sur son fauteuil, s'agitait en s'écriant avec

fureur: — „Et je ne tirerai pas vengeance de cet infâme journaliste! — Oh mon père! disait la jeune baronne, calmez-vous, je vous en prie, vous allez encore augmenter vos souffrances.

— Ah! si mon frère était ici! s'écria la jeune Cécile en s'approchant de moi, il nous vengerait de cette atroce calomnie.

— Oh ma sœur! que parles-tu de notre frère? quoi! compromettre sa vie contre des calomniateurs?

— Mais de quoi est-il donc question? m'écriai-je à mon tour.

— Tenez, lisez, me dit Cécile en m'attirant dans un coin de l'appartement. Nous ne sommes point abonnés à cet affreux journal, eh bien, par un raffinement de barbarie, on a eu l'insolence de nous envoyer ce numèro, afin de ne pas nous laisser ignorer le coup qu'on nous portait. „Elle me présenta alors le journal, et je reconnus tout de suite celui auquel je m'étais engagé, celui-là même qui contenait mon article sur la pièce nouvelle. Ah! pourrai-je vous exprimer, cher lecteur, quel fut mon trouble, ma honte... En prenant le journal des mains de ma Cécile, je tremblai, la rougeur couvrit mon front, et je

suis convaincu que toute autre personne qu'une jeune fille aurait pu me croire le coupable. En lisant l'odieux article qui jetait toute cette famille dans la douleur, j'en eus bientôt reconnu l'auteur. Je me rappelai la vengeance qu'Édouard méditait contre une femme estimable qui n'avait pas voulu l'admettre à ses concerts. Quand j'eus fini la lecture de cet infâme article, il me prit un tremblement si excessif, mes lèvres pâlies s'agitèrent avec une telle expression de colère, que la jeune personne s'en effraya, et courut vers sa sœur en lui disant: „Ah! ma chère amie, retiens Alfred, je vois ce qu'il va faire.“ Moi, sans attendre de réponse, je balbutiai d'une voix troublée par toutes les émotions pénibles que j'éprouvais: — „O femme de mon ami! femme aussi bonne que respectable! je m'empare de tous les droits de votre frère, vous serez vengée.“ Cela dit, je disparus avec une promptitude qui ne permit à personne de m'arrêter.

Je parcourus l'espace qui me séparait de la maison d'Edouard, avec la rapidité d'un homme qui a perdu l'esprit; aux yeux des passants, je devais avoir l'air d'un véritable fou, tant la colère m'agitait. Oh!

quand je réfléchissais surtout que j'avais pu consentir à devenir le complice d'un pareil homme, il me prenait des mouvements de rage. J'arrive enfin à la maison d'Édouard; je m'attendais bien à ne pas l'y trouver, à cette heure il était toujours absent, mais je voulais savoir où je pourrais le rencontrer. Son domestique que j'interrogeai à cet effet, me dit qu'il ignorait où son maitre avait dîné, et qu'il ne croyait pas que, ce jour-là, je pusse le rejoindre à aucun spectacle. Après avoir été quelque temps à me remettre de mon trouble, je pris un parti plus sage, ce fut celui d'écrire à mon digne ami la lettre suivante:

Monsieur,

„Je rentre chez vous pour la dernière fois, et j'y rentre l'âme indignée.

„En acceptant la proposition que vous m'avez faite de travailler à votre journal j'ai plutôt considéré la position misérable dans laquelle mes extravagances m'avaient conduit, que le genre de travail auquel vous me destiniez. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu dans votre entreprise littéraire qu'un moyen spirituel et léger de venger la mo-

rale et le goût, en corrigeant les méchants, et en ridiculisant les sots. Maintenant, votre journal s'offre à mes yeux sous un tout autre aspect; il n'est plus que l'écho perfide d'un parti, qu'un dépôt d'injures, de mensonges et de calomnies. Vous avez abandonné vos joyeux attributs; et si vous agitez encore quelquefois les grelots de la folie, c'est afin d'étouffer les plaintes des malheureux que vous faites. Au trait de l'épigramme vous avez substitué un fer aigu, vous ne piquez plus, vous poignardez; rien n'est sacré pour vous, ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Les services rendus à la patrie sont oubliés, le caractère le plus noble est lâchement outragé; quand vous n'osez pas attaquer l'honneur, vous humiliez la personne, vous la punissez des torts de la nature en lui reprochant sa laideur; vous pénétrez dans sa famille, vous calomniez jusques aux femmes... Vous faites enfin tout ce que la loi défend, et vous le faites lâchement... car vous vous mettez à l'abri sous le voile de l'anonyme, et de la crainte qu'éprouve toujours un honnête homme à se commettre avec des méchants.

„Je sais, monsieur, que ce langage dans ma bouche doit vous surprendre. Vous n'a-

vez toujours vu dans moi que le joyeux compagnon de vos folies; et, dans nos orgies, parce que je me livrais à ma gaieté naturelle, et parce qu'en discourant avec vous, je ripostais à une épigramme par un trait de satire, vous avez imaginé qu'il ne devait y avoir dans mon cœur ni morale ni probité. Convaincu de cette idée, vous vous êtes dit: Achetons cet esprit pour quelques habits et quelques écus, et employons-le à perdre, à flétrir, à déshonorer les plus honnêtes gens de la société. Vous en avez agi avec moi comme un chef de brigands, qui, après avoir recueilli un jeune misérable encore novice dans son métier, le protége, l'instruit et l'arme, et lui dit après: *Va, sous ma direction, assassiner sur les grands chemins.*

„Ne vous révoltez pas, monsieur, de cette comparaison, car je mets un assassin des grands chemins bien au-dessus de vous; celui-là du moins risque sa vie pour attaquer; et l'on peut l'éviter en prenant des précautions, en ne marchant pas la nuit; et puis, le brigand ne vous prend que votre or; et vous, c'est à l'honneur que vous en voulez. En vain vous me direz: la loi peut vous défendre; non, la

loi ne fait que punir le calomniateur; mais elle n'efface pas la trace de la blessure; et cette loi même protége si peu, que lorsqu'on l'implore et qu'elle agit, elle devient un nouvel attentat au repos de la victime.

„Vous allez me demander, monsieur, quelle est la cause qui m'a fait changer si subitement d'opinion sur votre journal, et qui me fait vous écrire sur ce ton injurieux et provoquant. Cette cause, vous la devez au hasard heureux qui m'a sauvé du précipice où vous m'entraîniez, en me révélant l'un des crimes que vous commettez tous les jours... A ce mot crime, je vous vois sourire... Eh quoi, des plaisanteries, dites-vous, de malignes interprétations, un trait d'épigramme sur monsieur un tel ou madame une telle, sont des crimes? Oui, vous répondrai-je, car vos malignes interprétations peuvent porter la défiance dans un ménage, le désespoir dans une famille; et cela seul est un délit qui appelle la vengeance: où il y a vengeance, souvent il y a mort; où il y a mort, il y a crime.

„La suite de ma lettre va vous prouver ce que j'avance. Vous avez calomnié une femme que vous ne connaissez pas, dont

le mari vous déplait, parce qu'il n'a pas votre opinion politique du moment; car vous me l'avez dit vous-même, vous en changez selon les circonstances; mais que dis-je, vous n'avez d'opinion sur rien, ou plutôt vous n'en avez qu'une seule, celle de vous procurer de l'or, et, pour y parvenir, tous les moyens vous sont bons.

„Mais j'en reviens à votre calomnie sur la respectable madame de B***. Vous ne pouvez nier que vous en soyez l'auteur; car au dîner de la réunion vous avez annoncé, sans nommer votre victime, tout le mal que vous alliez faire. Réjouissez-vous, monsieur, tous vos coups ont porté. J'ai trouvé la famille de madame de B*** dans le désespoir; j'ai entendu lancer sur votre tête les malédictions d'un vieux militaire impotent. J'ai vu une jeune femme irréprochable verser des pleurs causés par la crainte que produirait sur le public une pareille attaque à sa réputation.

„Vous avez osé dire dans votre dernier numéro que vous aviez vu à l'un des petits spectacles du boulevart madame de B*** tête à tête avec un beau jeune homme à moustache, se cachant au fond d'une loge grillée. Vous avez appuyé cette ca-

lomnie de tous les commentaires qui peuvent éveiller les soupçons du public et de tous les mots piquants qui peuvent humilier un mari et le blesser dans son honneur. Vous avez fait enfin, pour satisfaire votre haine politique et votre ressentiment contre madame de B***, tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas. Eh bien! monsieur, jugez-vous maintenant: ce beau jeune homme à moustache est le propre frère de madame de B***.

„Vous ne doutez pas que si ce frère n'eût point été obligé de rejoindre son corps, que s'il était en ce moment à Paris, il ne vînt vous demander satisfaction de cet outrage. A son défaut, c'est moi qui remplirai ce devoir. L'estime dont m'honore cette bonne famille, l'attachement et le respect que je lui porte, tout me fait un devoir de la venger, et je la vengerai. C'est vous dire, monsieur, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

„Mais en attendant que vous m'ayez indiqué le lieu et l'instant de notre rencontre, je cours au journal rétracter en votre nom l'injure odieuse dont vous vous êtes rendu coupable. Triste moyen qui ne ré-

parera qu'à demi le mal que vous avez fait!

„Maintenant je n'ai plus besoin de vous dire que je renonce à l'infâme emploi que vous m'avez donné... En littérature, je veux bien que l'on soit spirituel et malin; mais je ne concevrai jamais qu'un honnête homme puisse consentir à remplir le vil métier d'un journaliste qui, par intérêt, se fait méchant, lâche, et calomniateur.

„Avant de quitter votre appartement, je dépose dans l'un des tiroirs de votre bureau tout l'argent que vous m'avez avancé. Je dépouille de même les habits élégants dont vous m'avez couvert. Je reprends mes haillons et ma misère, et je retourne chez mon écrivain. C'est là, monsieur, que j'attends votre réponse. Elle sera, je l'espère, conforme au désir de vengeance qui me possède. Vous me l'accorderez cette satisfaction qui m'est due, ou vous aurez tout à craindre de ma haine et de mon mépris pour vous."

Cette épître ne m'attira du lâche et misérable Édouard que cette réponse.

„Pauvre Alfred! que je te plains! avec „tes principes tu mourras à l'hôpital. Quan „aux suites des erreurs qui peuvent se

„glisser dans mon journal, adresse-toi, si „cela te convient, au gérant responsable.

„Édouard.“

Confondu de tant de lâcheté, je remis au lendemain la visite que je me promettais de lui faire; mais ce jour même l'événement le plus inattendu changea subitement ma fortune. Un homme de lettres, puissant dans l'état, dont j'avais précédemment copié un important ouvrage sur l'histoire, et auquel j'avais osé faire remarquer, par une note détachée, une grande erreur (il s'agissait d'un fait qu'il avait avancé et qui se trouvait démenti par deux historiens contemporains que je citais), est devenu la cause de mon bonheur présent. Ce savant recommandable, éclairé par la justesse de mes observations, me fit prier de passer chez lui.

Je m'empressai de me rendre à son invitation. Après s'être entretenu long-temps avec moi, et avoir entendu l'histoire de ma vie, il approuva ma conduite avec Édouard. — „Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas, mon jeune ami, que pour quelques hommes qui déshonorent l'utile emploi de journaliste, vous jugiez trop sévèrement tous ceux qui travaillent à des écrits périodiques. Comme

presque tous les gens de lettres, j'ai commencé ma carrière par écrire dans les journaux, et j'ai toujours eu pour confrères les hommes les plus recommandables. Presque tous sont devenus mes amis, ils pourront aussi devenir les vôtres. Je vais vous associer à leurs travaux, dans une feuille qui jouit de l'estime publique. C'est là que vous commencerez à faire connaître vos talents, et à mériter l'emploi que je pourrai bientôt vous faire obtenir. Cet emploi, en vous donnant des droits à la main de votre Cécile, vous prouvera en même temps qu'avec l'amour du travail, un esprit juste et un cœur droit, un jeune homme peut toujours réparer les folies de sa jeunesse."

Alexandre DUVAL.

CONSTANTINOPLE

ET PARIS,

PAR MM. MICHAUD ET A. BAZIN.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Le sujet de notre livre n'est pas tellement renfermé dans l'enceinte de Paris, qu'il ne puisse permettre quelques excursions, même lointaines, surtout quand le résultat du voyage doit fournir un terme de comparaison ou un objet de contraste avec nos mœurs et notre civilisation. Lorsque nous avons prié M. Michaud d'inscrire son nom parmi ceux des écrivains qui voulaient bien venir à notre aide, nous n'ignorions pas qu'au retour de son voyage en Orient, l'historien des Croisades consacrait tout son temps à rassembler les souvenirs de ce nouveau pélerinage, inspiré par la religion de la science, et qu'on pourrait appeler la croisade de l'historien. Nous

respectons trop cette honorable préoccupation de l'homme érudit et consciencieux pour avoir essayé de l'en distraire, et nous avons pensé que, de ces études même qui le rendent étranger au mouvement des passions parmi lesquelles il est venu se reposer, nous pouvions tirer quelque chose d'intéressant. M. Michaud a bien voulu nous communiquer une lettre écrite de Constantinople à l'un de ses jeunes amis, et dans laquelle il décrit les principaux monuments de cette ville. Nous aurions laissé à nos lecteurs le soin des rapprochements et des réflexions que fait naître ce tableau, si, dans la correspondance même où M. Michaud nous a permis de fouiller, nous n'avions trouvé une réponse à cette lettre, réponse écrite de Paris, et qui nous a paru le complément nécessaire pour justifier le titre que nous avons donné à ce chapitre.

LADVOCAT.

CONSTANTINOPLE.

A M. BAZIN,

Péra, 1er octobre 1830.

....

....

Pour voir Constantinople dans toute son étendue et d'un seul coup d'œil, je suis monté plusieurs fois à la tour du sérasker. L'escalier de cette tour, bâtie sur la troisième colline, a quatre-vingts marches ou degrés. On voit de là toute la ville, comme nous l'avons vue, il y a quelques années, au Panorama. Je pourrais vous citer ici tous les lieux que l'on aperçoit dans le lointain, tels que le Bosphore de Thrace, la mer de Marmara, la mer Noire, le

mont Olympe, etc. Comme je ne puis vous donner une représentation exacte de ces lieux et vous les montrer tels que je les vois, je vous ferai grace de ma géographie, et vous ne trouverez point ici une nomenclature qui ne dirait rien à votre imagination et à votre esprit.

La capitale de l'empire ottoman ne ressemble à aucune capitale de l'Europe; à peine offre-t-elle l'aspect d'une grande cité. Il me semble voir une vaste campagne couverte de bourgs et de villages réunis ensemble; des maisons peintes en rouge, en vert, en gris, en blanc; des cimetières plantés de cyprès; des espaces très étendus où l'on ne voit que des débris enfumés et des pans de murailles noircies par le feu des incendies; de magnifiques mosquées avec leurs dômes couverts de lames de plomb; des minarets qui s'élancent dans l'air comme nos clochers de paroisse; des jardins et des terres incultes autour des grands édifices: tout cela présente un spectacle dont je n'aurais pu me faire une idée avant de l'avoir sous les yeux. Ajoutez à ce tableau le mouvement du terrain sur les sept collines, un havre immense couvert des vaisseaux de toutes les nations,

la mer de trois côtés, et le beau ciel de l'Orient; voilà ce qu'il faut admirer, et ce que le temps ni les Turcs ne peuvent détruire. Ainsi Constantinople doit tous ses avantages et toute sa magnificence à sa position, au soleil qui l'éclaire, aux sites et aux eaux qui l'environnent. Ce sont des prodiges que le génie de l'homme ne saurait enfanter; on n'y reconnait point les œuvres de ceux qui remuent ou alignent des pierres, mais les merveilles de la nature et de la création.

Dans cet amas confus d'édifices et de maisons, on aperçoit peu de constructions qui méritent d'être vues séparément. Les détails sont peu de chose, et rien n'y fixe l'attention du spectateur. La majesté est dans l'ensemble et dans la variété des objets. Si vous traversez une rue, vous n'y voyez qu'un pavé dégradé et fangeux, des boutiques étroites et malpropres, des maisons mal bâties, presque jamais un monument digne d'attirer vos regards, excepté les grandes mosquées et quelques belles fontaines. Mais placez vous dans un lieu élevé et découvert; vous ne verrez que des tableaux ravissants. Lorsqu'on veut jouir de la vue de Constantinople, il ne

faut pas porter les yeux autour de soi. Si vous êtes à Péra, il faut regarder la pointe du sérail, la rive de Scutari. Si vous êtes dans la cité impériale, regardez le quartier de Galata, les collines de Saint-Dimitri et d'Eyoub (*Eioup*), le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux qui se présentent à quelque distance frappent l'attention. En quelque endroit que vous portiez vos pas, les points de vue se multiplient; de nouvelles scènes se présentent à vos yeux; vous marchez entouré de toutes les illusions de l'optique. Ces beautés-là ne s'usent pas, car on ne les voit jamais de près; et quand vous vous approchez d'un tableau qui vous a ravi, le tableau se trouve remplacé par d'autres qui se montrent dans le lointain, et qui vous enchantent également. Toutes ces merveilles qui disparaissent lorsqu'on en approche, et qui sont l'ornement d'une cité encore barbare, ne ressemblent-elles pas un peu à l'espérance qui fuit toujours dans l'avenir, et nous sourit de loin au milieu des misères du présent? N'est-ce pas plutôt l'image de ces bosquets célestes, de ces jardins fantastiques, de ce paradis des Turcs, vus de notre monde grossier? Vous

voyez, mon cher ami, que je fais de la morale, et je pense que vous reconnaîtrez dans cette disposition d'esprit le premier effet du beau spectacle que j'ai devant moi.

Lorsque les voyageurs arrivent à Constantinople, ils visitent d'abord Sainte-Sophie. Nous avons commencé par là nos promenades dans la ville impériale. L'église de Sainte-Sophie a été décrite mille fois. Elevé par Constantin, brûlé par une secte fanatique, au temps d'Anastase, rebâti par Justinien, ce temple célèbre a été tour à tour consacré au culte des catholiques et à celui des Grecs, puis à celui du prophète des Arabes. Les réparations qu'il a subies, les additions et les changements qu'on y a faits, donnent à son extérieur quelque chose de compacte et de massif, qui ne m'a pas permis d'y reconnaître les formes élégantes et aériennes que lui prêtent les historiens et les antiquaires. Nous aurions voulu pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, mais on ne peut y entrer sans un firman du Grand-Seigneur, et ces firmans ne s'accordent pas volontiers, surtout depuis la dernière guerre. C'est une satisfaction qu'on a voulu

donner au fanatisme populaire, qui souffre bien qu'on envahisse le territoire ottoman, mais qui n'entend pas que le parvis des mosquées soit souillé par les pas des infidèles. Les Turcs ont d'ailleurs un pressentiment que Sainte-Sophie retombera un jour dans les mains des chrétiens, et ce pressentiment ou cette prédiction ajoute encore à leur humeur ombrageuse et jalouse. Il faut donc renoncer à voir l'intérieur du temple, ou bien attendre que la prédiction s'accomplisse. Jusque-là, je m'en tiendrai aux volumineuses descriptions que nous ont laissées Pierre Grelot et d'autres savants voyageurs.

Je vais vous entretenir d'un autre édifice où les étrangers ne peuvent pas non plus pénétrer. Mais les avenues en sont du moins accessibles et peuvent intéresser la curiosité: il s'agit du sérail du Grand-Seigneur. Le sérail est le point le plus apparent de Constantinople. C'est là que se portent tous les regards quand on arrive dans la capitale des Osmanlis. C'est là que se dirigent toutes les pensées lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'empire ottoman. Le sérail du sultan n'est pas seulement une demeure impériale; on

peut le regarder comme une cité au milieu de la grande cité. C'est une ville qui a ses lois, ses usages, et son gouvernement.

Nous voilà devant la Porte Impériale ou Sublime Porte (Babi-Humaïoun). Flanquée de deux vieilles tours et sans aucun ornement extérieur, son aspect ne répond guère au nom qu'on lui donne. On entre d'abord dans une cour de forme irrégulière, non pavée, assez semblable à celle d'un de nos châteaux du moyen âge. On nous a fait remarquer, à gauche de la porte, l'ancienne église de Sainte-Irène. Cette église est maintenant un dépôt d'antiques armures. Les Turcs y conservent des casques, des lances, des boucliers, qui ont appartenu à des guerriers chrétiens. Quelques voyageurs nous apprennent qu'on trouve dans ce dépôt les machines employées au siége de Nicée dans la première croisade. Ces machines furent fournies par l'empereur Alexis, qui les fit revenir à Constantinople lorsque Nicée eut ouvert ses portes. Nous pensons que ce dépôt de vieilles armes remonte au temps des Grecs, et qu'il a été conservé et augmenté par les Turcs. Je regrette beaucoup de n'avoir pu pénétrer dans ce lieu où j'aurais vu les cuirasses,

les épées, les arcs, les drapeaux de nos vieux chevaliers, confondus avec ceux des Barbares. L'église de Sainte-Irène m'aurait offert à la fois un monument de l'empire grec, et un chapitre curieux des annales de la guerre. Dans tout autre pays, on s'empresserait de montrer les dépouilles des peuples qu'on a vaincus; mais les Osmanlis ont pour maxime qu'il faut tout cacher aux étrangers, même leur propre gloire.

Nous sommes entrés, près de l'église de Sainte-Irène, dans un édifice assez vaste et mal distribué. C'est là qu'on fabrique ou plutôt qu'on altère la monnaie blanche, sur laquelle est exactement écrit le mot *Adli*, qui signifie *juste*. Cette altération des monnaies est un des plus grands fléaux de l'empire, et le mal va toujours en augmentant. Les piastres turques qui valaient, il y a ½ siècle, trois francs de notre monnaie, valent à peine six sous aujourd'hui. Les pièces qui sortent de la fabrication impériale ont si peu de valeur réelle, qu'on leur préfère celles des faux monnayeurs. L'administration des monnaies a déjà fait couper bien des têtes. Il y a quelques années que trois Arméniens, les frères

Doos-Oglou, chargés de cette direction lucrative et périlleuse, furent pendus à la porte de leur maison du Bosphore. Deux autres Arméniens, qui ont succédé aux premiers, en ont été quittes pour la confiscation et pour l'exil. Celui qui les a remplacés, Cassas-Arsine, appartient aussi à la nation arménienne. Il passe pour partager les bénéfices de l'altération des monnaies avec tous les hommes en crédit. Cette précaution ne le garantira pas du sort qui l'attend. Mais les choses en iront elles mieux? La monnaie du sultan sera-t-elle d'un meilleur aloi? Une remarque qu'on peut faire très-souvent chez les Turcs, c'est que les rigueurs et les supplices ne remédient à rien. On s'en prend aux hommes et jamais aux choses; au jour de la justice ou plutôt de la colère, les têtes tombent, mais les abus restent.

Derrière l'hôtel des monnaies, du côté de la mer, est un autre édifice dont le nom seul réveille des idées sinistres, et qu'on peut regarder comme appartenant aux finances impériales. On y *bat* aussi *monnaie*, pour me servir d'une expression trop fameuse; je veux parler de la prison du bostandji-bachi, où sont mis à la tor-

ture les malheureux qu'on a condamnés, et dont on veut avoir les trésors. Sultan Mahmoud a renoncé, il est vrai, par un firman, aux confiscations; mais le firman de Sa Hautesse fait une exception pour les *richesses mal acquises*. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'on peut faire encore avec une pareille restriction, sous un gouvernement et dans un pays comme celui-ci.

En entrant dans la seconde porte, on voit suspendus à la voûte des drapeaux et des trophées militaires. Ces signes de victoire devraient rappeler aux Turcs qui vivent dans le sérail des souvenirs glorieux pour leur nation. Mais d'autres souvenirs attristent leurs pensées, lorsque, sous ce passage ténébreux, ils voient ce qu'on appelle le *djellad-odassi*, la chambre des bourreaux. C'est là qu'on arrête, et souvent même qu'on exécute les grands officiers qui encourent la disgrâce du souverain. Les publicistes ont donné la terreur pour principal mobile au despotisme; il est tout naturel qu'on la trouve aux avenues du sérail, et qu'elle y remplisse, en quelque sorte, l'office de concierge. Préoccupé de tout ce que j'avais entendu dire sur la

justice ottomane, j'ai cherché la place où sont exposées les têtes qui tombent par l'ordre du sultan ou de *l'ombre de Dieu*. On nous a conduits sur la place et devant la muraille extérieure du sérail; c'est là qu'on expose les têtes et même les cadavres de ceux que la justice impériale a frappés. Un tchiaoux préside à ces expositions, tenant une baguette ou un bâton blanc à la main; chaque tête a son *yafta* ou écriteau, énonçant les motifs pour lesquels elle est tombée. Ces *yafta* sont ordinairement fort laconiques, et ne portent pas toujours sur des faits positifs. Je me rappelle celui d'Halet-Effendi; ce favori de Mahmoud était accusé vaguement d'avoir parcouru toutes les voies de la perversité, et de s'être couvert du manteau de la fidélité et de la vertu pour corrompre et diviser les musulmans. Puis on lisait comme dans un post-scriptum: „*Voici la tête du perfide étranglé dans son exil.* Une condamnation ainsi motivée est souvent la seule pièce du procès, et le public turc s'en contente, car il est persuadé que ceux qui meurent par la volonté du maître ont toujours tort, et que Dieu lui-même les a effacés du livre de vie! Lorsqu'il tombe des têtes de visirs, de pa-

chas ou de ministres, on leur fait l'honneur de les exposer sur un pilier de pierre ou de marbre, et dans un bassin de bois ou d'argent. On traite avec moins de cérémonie les têtes vulgaires, qui sont quelquefois placées sur un pieu, ou jetées confusément à terre. Toutes ces têtes appartiennent au sultan ou plutôt au djellad (bourreau). Celui-ci les livre ou les vend aux familles des décapités, quelquefois même à des étrangers; la tête d'Ali, pacha de Janina, fut d'abord marchandée par un Anglais, puis vendue à un derviche qui l'a fait ensevelir près de la porte de Selivrée. Celle du malheureux Halet-Effendi, objet de la fureur populaire, avait été jetée à la mer; on la retira de l'eau, pour la déposer chez les derviches Mewlewis de Pera; elle a été ensuite enlevée de son mausolée, et si on veut savoir où elle repose maintenant, il faut le demander aux anges du sépulcre.

J'ai cru m'apercevoir que l'herbe commençait à croître sur le terrain réservé au terrible appareil des expositions. Les personnes qui m'accompagnaient m'ont dit qu'on n'avait pas exposé de têtes au sérail depuis plusieurs mois. On doit en louer

la modération de Mahmoud. Malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie. Il ne faut pas croire que cette justice qui nous révolte produise le même effet sur les Turcs. Elle ne frappe d'ailleurs que des gens en place qui, selon l'expression commune, *mangent le pain du sultan*, et qui, en se mettant à son service, *n'ont plus ni tête ni biens*. La plupart ont abusé de leur crédit ou de leur pouvoir, et ne sont que d'odieux instruments du despotisme. Dans ce cas, le despotisme frappe sur lui-même, et c'est une satisfaction donnée par lui aux peuples qu'il opprime. Il faut ajouter que la sévérité du sultan est très-souvent provoquée par les passions populaires. Toutes les fois que le peuple se soulève, ce sont des têtes qu'il lui faut, de telle sorte que la multitude est presque toujours de moitié dans l'exercice violent du pouvoir. N'allez pas, d'après cela, crier à la barbarie des Turcs, car vous avez maintenant à Paris une multitude qui demande aussi des têtes de ministres, et dont la joie serait grande, si elle pouvait voir tout un conseil de roi dans un bassin de bois ou d'argent.

Mais revenons au sérail. Après la se-

conde cour se trouve une troisième porte qu'on appelle la porte de la Félicité, *babusscadet*; au-delà sont plusieurs palais, celui de sultan, celui des princes qu'on appele la cage et celui des *hassekis* ou sultanes. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de cette bibliothèque impériale, l'un des mystères du sérail, et qu'aucun voyageur n'a pu voir. Vous savez qu'on espère encore y retrouver les décades de Tite-Live, et plusieurs autres chefs-d'œuvre que nos savants d'Europe ont laissé perdre, et que les Turcs nous auraient précieusement conservés.

Ceux qui aiment les contrastes n'ont qu'à venir au sérail. D'un côté, des barbaries qui font frémir d'horreur; de l'autre, de beaux jardins et le riant séjour des voluptés. L'histoire nous a fait connaître ce qui se passe dans les premières cours; pour le reste, il a bien fallu, jusqu'à présent, s'en rapporter à l'imagination des poètes et des romanciers. Quelques voyageurs, cependant, ont pu pénétrer dans l'intérieur des jardins; ils y ont vu des allées de cyprès, des pavés de mosaïque, des grillages dorés, des parterres entourés de buis, des serres chaudes, des jets d'eau, le harem d'hiver, le harem d'été, le kiosque magnifique qu'habite le sultan dans la

belle saison. C'est ici que vous attendez des détails, et que vous comptez peut-être sur quelques chapitres de la chronique scandaleuse. Je dois vous avouer naïvement que j'ose à peine m'informer de ce qui se passe dans ce lieu que la terreur environne. Tour à tour entraîné par la curiosité, et retenu par la crainte, je pourrais m'appliquer ce vers d'un de nos grands poètes :

Je brûle de savoir et crains d'interroger.

Je vous dirai seulement, d'après les plus graves autorités, que trois ou quatre Géorgiennes, belles comme les houris, ont été aperçues naguère par un gentilhomme suédois [1], caché dans la cabane d'un jardinier allemand, et que, semblables à la Galatée de Virgile, elles se sont enfuies derrière les arbres, en désirant toutefois être vues. Je vous dirai encore, et toujours d'après les témoignages les plus respectables, qu'un voyageur anglais a découvert, dans le harem d'été, plusieurs flacons avec des étiquettes portant ces mots: *Eau-de-vie d'Andaye, eau-de-vie de Dantzick.* Le docteur Clarke,

---

[1] Tous ces détails sont rapportés gravement par plusieurs voyageurs anglais.

dans la relation de son voyage en Orient, se vante d'avoir vu aussi beaucoup de merveilles, entre autres la chambre à coucher des odalisques, et les pantoufles jaunes des sultanes. Il a couru, pour cela le danger de perdre la vie. Pour moi, je ne suis pas si curieux, et je me contenterai de voir les jardins du sérail dans les beaux dessins de Melling; je vous conseille d'en faire autant. Je crois volontiers à la vérité de tout ce qu'on a dit; mais ce qu'on a dit n'est pas tout-à-fait ce que je voudrais savoir. Je voudrais connaître les mœurs du harem impérial; les jalousies, les intrigues, les passions qui animent cette enceinte mystérieuse. Il est probable qu'on ne saura jamais rien de positif là-dessus, à moins que le chef des eunuques noirs ne fasse quelque grande indiscrétion, ou qu'il ne prenne fantaisie à une belle odalisque de nous donner des *Mémoires d'une Contemporaine*. On croit généralement, à Constantinople, que Mahmoud commence à se dégoûter du sérail, et de l'uniformité de ce lieu de délices. Du moins est-il certain qu'il cherche quelquefois son plaisir ailleurs.

Après avoir vu de Sainte-Sophie et du

sérail ce qu'il est permis d'en voir, nous dirigerons nos pas vers la place de l'At-Meïdan: c'est l'ancien Hippodrome, c'est là qu'un peuple passionné menaçait souvent la tranquillité de l'empire en prenant parti pour la faction des verts ou pour celle des bleus. Ainsi, tandis que la raison dégénérait et se perdait dans les subtilités théologiques, l'héroïsme et la bravoure se rapetissaient dans les combats du cirque et dans la course des chars; singulière nation, qui a subsisté pendant dix siècles avec le germe d'une maladie mortelle, et dont la décadence ou plutôt l'agonie a duré plus long-temps que ses monuments de marbre et d'airain. L'Hippodrome a perdu l'étendue et la forme qu'il avait au temps des Grecs. Cette place si renommée était remplie autrefois des chefs-d'œuvre de la sculpture. On peut dire, sans craindre d'exagérer, qu'elle avait, au temps de Nicétas, plus de dieux et de héros taillés en pierre ou jetés en bronze qu'elle n'a aujourd'hui d'habitants. La plupart des monuments qui ornaient l'Hippodrome, avaient disparu dans la conquête des Latins, en 1204. Les statues en bronze d'Auguste et de plusieurs empereurs, celles de Diane,

de Junon, de Pallas; Hélène représentée dans tout l'éclat de sa beauté, Hercule dans l'attitude de la force, Pâris offrant la pomme à Vénus, beaucoup d'autres chefs-d'œuvre renommés chez les anciens, furent jetés au fourneau, et convertis en monnaie grossière [1]. Telle était la barbarie de cette multitude de croisés venus des beaux pays de France et d'Italie où, par un contraste que le temps seul pouvait produire, les arts et les prodiges qu'ils enfantent, sont aujourd'hui l'objet d'un culte public.

La place de l'At-Meïdan a d'un côté la belle mosquée d'Ahmed; elle n'a, de l'autre, que des maisons dégradées, qui n'ont pas même l'honneur d'être des ruines. De tous les anciens monuments qui s'y trouvaient réunis, trois seulement sont restés. Je vous parlerai d'abord de l'obélisque, renversé par un tremblement de terre, et relevé sous le règne de Théodose [2]. Lorsqu'on

---

[1] Nicétas donne une description poétique de tous les monuments qui ornaient l'Hippodrome; nous avons cité cette description dans notre Bibliothèque des Croisades, tome III.

[2] Pierre Gillius avait vu deux obélisques à Constantinople, l'un, au milieu de l'Hippodrome, et c'est celui que nous avons vu; l'autre couché

aura pu déchiffrer les hiéroglyphes gravés sur ses quatre côtés, on saura à quelle dynastie de rois il appartient, et s'il ornait les places publiques de Thèbes, de Memphis ou d'Hiéropolis. Ce monument est composé de deux parties bien distinctes, et nous présente à la fois le caractère et le génie de deux peuples. A voir l'obélisque dont la masse est imposante, et sur lequel sont gravés quelques signes qu'on ne comprend plus, on ne peut méconnaître la grandeur et la sagesse mystérieuse de la vieille Égypte. A voir le piédestal chargé de trophées et d'inscriptions fastueuses, qui ne reconnaîtrait pas la vanité des Grecs du Bas-Empire! sur la base de la colonne, se trouve figuré le mécanisme à l'aide duquel elle a été relevé par Proculus. On peut admirer ici le génie de l'ouvrier; mais il reste à connaître une chose plus merveilleuse; comment cette masse énorme, venue de la haute Égypte, ou tout au moins de Memphis, a-t-elle pu descendre le Nil? Comment a-t-elle traversé l'Archipel et la

---

par terre auprès de la demeure des sultans; ce dernier obélisque fut acheté par un Vénitien et alla décorer la place de Saint-Étienne, à Venise.

Propontide? comment est-elle arrivée jusque dans l'Hippodrome? Voilà ce qu'il nous importerait de savoir, aujourd'hui surtout, que les aiguilles de Cléopâtre ou les obélisques de Luxor sont attendus sur une de nos places de Paris, et qu'on s'occupe des moyens de transporter ces masses de granit à travers la Méditerranée.

Pendant que nous examinons l'obélisque, nous voyons passer quelques Grecs du Fanar ou de Péra, nous leur adressons des questions sur le monument que nous avons sous les yeux; aucune réponse; je demande à un papas dans quel temps l'obélisque a été élevé: — Dans un temps où les hommes étaient beaucoup plus forts qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Voilà tout ce que j'en ai pu tirer. J'ai souvent eu à déplorer cette profonde ignorance des Grecs sur leur propre histoire. Il arrive donc un temps où les plus grandes nations ressemblent aux ruines cachées sous l'herbe! encore les monuments renversés et à moitié détruits ont ils cet avantage, qu'ils nous parlent de leur origine et de leur gloire; les peuples qui achèvent de mourir savent à peine ce qu'ils ont été.

Les deux autres monuments qui subsi-

stent encore dans l'At-Meïdan sont la colonne Serpentine et la colonne *historique*. Celle-ci servait à marquer une des extrémités de la lice dans la course des chars. L'histoire nous apprend que Constantin la fit revêtir de plaques de cuivre; une inscription grecque, placée sur la base, la comparait au fameux colosse de Rhodes; mais, rien ne porte malheur aux monuments comme les ornements de métal. Cette colonne n'offre plus qu'une masse dégradée, et menace d'écraser les passants dans sa chute. Quant à la colonne Serpentine, elle vient du temple de Delphes, où elle servait à supporter le célèbre trépied d'or consacré à Apollon après la victoire de Platée. Le fût de la colonne, composé de trois serpents en spirales, était surmonté par les têtes mêmes des reptiles sur lesquelles reposait le trépied. Ces têtes ne subsistent plus aujourd'hui. On attribue la première mutilation de ce monument à Mahomet II, qui abattit une des trois têtes de serpent avec sa hache d'armes. Que sont devenues les deux autres? l'histoire ne nous apprend rien là-dessus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les monuments anciens de l'Orient ont trois sortes d'ennemis à re-

donter, le temps, les Turcs, et les amateurs.

Au reste, le gouvernement de Stamboul ne prend aucun soin de tous ces monuments, et les Osmanlis passent tous les jours dans l'Hippodrome, sans prendre garde à la colonne historique, à la colonne Serpentine, à l'obélisque. Ces restes de l'antiquité n'ont pour eux rien de national, rien qui parle à leur imagination et à leur patriotisme. Je dois ajouter, comme remarque générale, que les Turcs n'élèvent jamais de monuments sur leurs places publiques; ils ne connaissent pour la décoration de leurs cités, ni les obélisques, ni les colonnes, encore moins les images de l'homme et des animaux empreintes sur un métal ou sur la pierre. Seulement ils se plaisent quelquefois à décorer l'urne d'une fontaine; et les monuments de ce genre sont après les mosquées et les marbres des cimetières, les seuls ornements qu'on puisse remarquer dans les villes d'Orient.

Autrefois la jeunesse turque se livrait à l'exercice du djérid dans la place de l'At-Meïdan, on y voyait accourir un grand nombre de spectateurs, beaucoup de femmes surtout, qui venaient admirer la vitesse des

chevaux arabes ou tartares, et l'adresse des jeunes itch-oglans (pages). Depuis que l'on s'est occupé de réformer la discipline militaire, l'exercice du djérid est passé de mode; il passera tout-à-fait, comme la course des chars et les jeux du cirque. On ne voit plus dans l'At-Meïdan que les soldats des nouvelles milices rangées à la file et s'exerçant à la manœuvre européenne.

Avant de quitter l'Hippodrome, je dois vous parler de la mosquée d'Ahmed. On entre d'abord dans une cour assez vaste et plantée de beaux arbres: cette cour étant un lieu de passage, de petits marchands y étalent leurs boutiques ambulantes, comme à la porte de nos églises; mais on n'y voit point de pauvres, car il n'est pas permis de mendier à l'approche des mosquées. La seconde cour est environnée de deux rangs de colonnes qu'on dit avoir été enlevées aux ruines d'Ephèse et aux vieilles cités de la Troade; au milieu est une fontaine de marbre pour les ablutions. En jetant les yeux sur les coupoles de cette galerie extérieure, j'y ai vu des nuées de pigeons ramiers, qui sont là comme dans un colombier, et dont le roucoulement sauvage se mêle à la prière des musulmans. L'exté-

rieur de la mosquée, avec ses six minarets ses cinq dômes et ses colonnades, a plus frappé mon attention que le temple de Sainte-Sophie. Les formes arabesques de cet édifice m'ont paru d'ailleurs plus en harmonie avec la physionomie pittoresque d'une cité musulmane. J'ai pu pénétrer jusque dans l'intérieur. La vaste enceinte de la mosquée n'offre que la simplicité grave et sévère d'un temple luthérien. Quatre énormes piliers soutiennent le dôme principal. Point de chaises, point de bancs, point d'autels. Des tapis et des nattes d'Égypte couvrent le pavé; on aperçoit sur les murs quelques inscriptions en lettres d'or; des vitraux de couleur ne laissent pénétrer sous la voûte sacrée qu'une lueur sombre; des lampes toujours allumées y remplacent la clarté du soleil. Près de la niche où se dépose le Coran, on m'a montré à droite la chaire où l'*imam* préside à la prière (*namaz*), à gauche, celle où le *khatib* prononce le *khoutbè*, ou prière pour le sultan, et fait un sermon tous les vendredis. Non loin de là, est une tribune grillée où le Grand-Seigneur assiste aux cérémonies religieuses. C'est dans la mosquée d'Ahmed que s'est accompli un des plus grands évé-

nements des temps modernes ; c'est là qu'on déploya l'étendard du prophète contre les janissaires révoltés et que l'abolition de ce corps, si long-temps redoutable, fut prononcée en présence des ulémas et du peuple assemblé.

A côté de la mosquée reposent les cendres du sultan Ahmed et de son fils Osman. Les Turcs n'ont pas de lieu destiné à la sépulture des princes. Le grand Soliman, Mahomet II, Bajazet, beaucoup d'autres sultans sont ensevelis auprès des mosquées qu'ils ont fondées, et les plus beaux monuments religieux de Stamboul étalent leur magnificence à côté d'une tombe impériale. Un *imaret* qui nourrit un grand nombre d'indigents est attaché à la mosquée d'Ahmed. La religion préside ainsi aux établissements de charité, et la maison des pauvres est comme une dépendance de la maison de Dieu. Il en est de même des établissements consacrés à l'instruction publique ; chacune des grandes mosquées a son *medresse* ou collége, et sa bibliothèque ouverte à tous les hommes studieux ; la science, d'après le Coran, est agréable à la Divinité ; et répandre les lumières parmi les hommes, c'est répandre les bienfaits du

Créateur. Cette maxime est admirable sans doute; mais il ne faut pas toujours juger une société par les maximes qu'on y débite.

Non loin de l'At-Meïdan, et sur la deuxième colline, on va voir une colonne qu'on appelait autrefois la colonne *purpurine*, et qu'on nomme maintenant la colonne *brûlée*. Une multitude d'échoppes adossées au piédestal empêchent d'en approcher, et ces échoppes resteront là jusqu'au premier incendie. La colonne brûlée, enlevée à la ville de Rome, portait une belle statue d'Apollon, devenue ensuite la statue de Constantin [1]. Au milieu du douzième siècle, la statue fut abattue et brisée, la colonne renversée par un violent orage. Cet accident parut un présage sinistre. Au temps du paganisme, on l'aurait attribué à la colère d'Apollon. Ce fut Manuel Comnène qui répara les ravages de la foudre, et, dans une inscription qui a été conservée, il s'adresse à Jésus-Christ, l'arbitre et le souverain du monde, le conjurant de protéger la capitale et l'empire. La colonne

[1] Des auteurs ont écrit que la tête de l'empereur était parée de quelques-uns des clous sacrés qui servirent au crucifiement du Sauveur.

brûlée est formée de pièces de porphyre que le feu a noircies, et garnie de cercles de cuivre en bosse, qui cachent les jointures des pierres [1]. Ces cercles de cuivre ressemblent à des chaînes, et la colonne d'Apollon m'a représenté de loin le génie des arts captifs chez les barbares. Constantinople renferme encore d'autres monuments, ou plutôt d'autres ruines qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. L'une de ces ruines est la colonne de Marcien; elle est de marbre blanc et d'un seul bloc; elle a soixante-quinze pieds de hauteur; son chapiteau et sa base sont fort endommagés; on y remarque des aigles romaines, et la représentation presque effacée d'une femme, ce qui l'a fait appeler par les Turcs la *colonne de la fille*. L'emplacement de cette colonne était autrefois un jardin clos de murs, maintenant c'est un lieu découvert où croissent les orties et les mauves sauvages. Nous avons visité la colonne d'Arcadius, élevée sur le mont Zapolus, en face de l'ancien port des galères; on la regardait comme la rivale des colonnes de

[1] Les jointures des pierres étaient autrefois cachées sous des noeuds de lauriers consacrés à Apollon.

Trajan et d'Antonin; il n'en reste que la base, haute d'environ quatorze pieds, et dans laquelle se trouve un escalier orné de quelques bas-reliefs. A ce piédestal est adossée la hutte d'un pauvre Turc, qui vit de la curiosité des étrangers; il est le seul habitant du quartier qui ne s'étonne pas qu'on vienne voir un amas de pierres, ou plutôt un rocher informe, auquel les incendies ont ôté son éclat et sa couleur naturelle. Du haut de cette ruine on découvre un horizon assez étendu. Nous avions devant nous, vers la mer de Marmara, cette fameuse porte dorée, par laquelle entraient les triomphateurs, et le château des Sept-Tours, que Pierre Grelot appelait la Bastille de Constantinople. Ce voyageur français avait vu, au milieu du dix-septième siècle, la colonne d'Arcadius encore debout et dans toute sa hauteur; elle était alors environnée de maisons qui en interdisaient l'approche; on ne souffrait pas même qu'elle fût visitée par des chrétiens. Un jour qu'un voyageur osa se montrer au sommet de la colonne, son apparition suffit pour mettre en rumeur tout le voisinage [1]; les uns le

[1] Pierre Gillius dit qu'il mesura soigneusement toutes les pierres dans l'intérieur de la colonne

prenaient pour l'âme d'un empereur grec, qui venait prendre la place de la statue qu'on y avait vue autrefois; d'autres se persuadaient qu'on n'était monté sur la colonne que pour observer ce qui se passait dans les harems. Le voyageur imprudent fut arrêté, et conduit au milieu d'une multitude furieuse chez le sous-bachi, où il n'échappa que par miracle à la bastonnade. Aujourd'hui les étrangers peuvent voir sans crainte ce qui reste du vieux monument; mais la facilité de voir a produit l'indifférence; le nombre des curieux diminue tous les jours. Je suis sorti de l'escalier intérieur comme j'y étais entré, en passant par la hutte du pauvre musulman; celui-ci s'est plaint à nous de ce qu'on ne venait plus voir sa colonne; depuis trois mois il n'avait pas gagné de quoi fumer un tchibouk; sa baraque de bois tombait en lambeaux; il aurait bien voulu que nous prissions pitié de ses propres ruines, et que la curiosité des amateurs voulût l'aider à se mettre à couvert de la pluie et du vent.

---

d'Arcadius, mais qu'il n'eut pas le courage de mesurer ainsi la partie extérieure, de peur d'avoir la tête coupée.

J'aurais pu me dispenser de vous parler de toutes ces ruines de Constantinople ; car d'autres voyageurs les ont décrites. Mais j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de constater leur état présent. Elles changent et dépérissent chaque jour ; déjà plusieurs monuments qui avaient été observés dans les dix-septième et dix-huitième siècles, ont disparu ; ceux qui existent encore pourront bientôt disparaître à leur tour, et je serai peutêtre le dernier voyageur qui les aura vus [1]. Voilà donc ce que deviennent les ouvrages de l'homme! il est triste de le savoir. Mais notre espèce hu-

[1] Pierre Gillius qui visita Constantinople au commencement du dix-septième siècle, et Banduri, savant du dix-huitième, parlent de monuments qui existaient de leur temps et qu'on ne retrouve plus, tels qu'une colonne élevée sur la troisième colline et qui portait le nom de Théodose ; deux autres colonnes sur la septième colline, et la pyramide des vents qui se trouvait sur la place qu'on appelait *Forum Pistorium*. Cette pyramide des vents représentait, sur son piédestal, des animaux, des plantes et des fruits, des Amours folâtrant, de jeunes enfants qui soufflaient dans des trompettes d'airain ; un oiseau d'airain tournant sur lui-même, annonçait la direction des vents.

maine a l'esprit si bien fait, qu'elle ne voit que le beau côté des choses; et sans songer à ce que le temps a tout-à-fait détruit, elle trouve toujours le moyen de s'admirer dans ce qui reste. J'ai pensé, mon cher ami, que vous étiez fait comme tout le monde, et j'ai voulu vous donner le plaisir des ruines, lorsqu'il en est encore temps.

Je n'ai point vu les anciennes citernes de Bysance; la plupart sont comblées; celle que les Turcs appellant la citerne des *mille colonnes*, renferme aujourd'hui une filature de soie. La capitale n'est plus approvisionnée d'eau que par des aquéducs qui l'apportent de Belgrade et de Pyrgos. Les Osmanlis ont conservé les aquéducs des empereurs grecs; ils en ont construit de nouveaux. J'ai vu près de la porte oblique (Egricapou) le principal réservoir où l'eau arrive, et d'où elle se distribue dans tous les quartiers. Il n'est point de grande mosquée qui n'ait son bassin d'eau vive, point de rue qui n'ait sa fontaine. Un musulman, en quelque endroit de la ville qu'il se trouve, peut étancher sa soif ou laver les souillures de son corps et de ses vêtements. Souvent même une tasse de fer, de cuivre ou de bois, suspendue par une

chaine au marbre d'une fontaine, s'offre, à la commodité des passants. Aux yeux des Turcs, l'eau est un des grands bienfaits de Dieu, et leur charité fait en sorte que ce bien ne manque à personne.

Un voyageur ne peut oublier les tours et les murailles extérieures de Bysance; ces murailles auxquelles Nicétas reprochait d'être restées debout, après la conquête des Latins, entourent encore de leurs débris l'enceinte de la cité. Je les ai visitées plusieurs fois pour savoir par quel point les Sarrasins, les croisés et les Turcs avaient attaqué la ville. Ce qui reste des fortifications grecques, présente, surtout du côté de la terre, des points de vue fort pittoresques. Ici le lierre vivace grimpe le long des remparts et les couvre d'un tapis de verdure; plus loin des plantes et des arbustes se font jour à travers les jointures des pierres, et la plus riche végétation sort des flancs d'une muraille ruinée. Nous avons vu sur les sommets des tours, des arbres à fruits rouges, presque aussi gros que nos orangers des Tuileries. Dans une de nos promenades, j'ai cueilli d'excellentes figues à l'entrée d'une brèche qu'on dit avoir été ouverte par le canon de Ma-

homet II. Plusieurs portes de la ville conservent des inscriptions en l'honneur des empereurs qui les ont construites. Le temps a miné la pierre, ou rongé la plaque de fer sur laquelle elles ont été gravées. Les Turcs depuis la conquête, n'ont pas touché aux murailles de Bysance. L'année dernière, 1829, la pensée ne leur est pas venue d'y remuer une seule pierre, pour les mettre en état de défense contre les Russes. Il faut leur savoir gré, quel que soit leur motif, d'avoir respecté d'aussi belles ruines, et de nous les laisser telles que le temps les a faites.

En visitant les restes de l'ancienne Bysance, j'interroge quelquefois les souvenirs de nos vieux chroniqueurs des guerres saintes, et j'aime à retrouver dans leurs récits les admirations naïves des temps passés. Plusieurs avaient vu la ville impériale en allant à Jérusalem. Vous allez juger de l'enthousiasme que leur inspirait un spectacle si nouveau pour eux. „O quelle grande „et belle cité! s'écrie Foucher de Chartres: „que de monastères et de palais! que de „choses merveilleuses sur les places publi„ques et dans les rues!“ Villehardouin n'exprime pas moins d'étonnement. „Ceux

„qui ne l'avoient encore vue, dit-il, se mi-„rent à contempler cette magnifique cité, „ne pouvant se persuader qu'en tout le „monde il y en eust une si belle et si „riche: particulièrement quand ils aperçu-„rent ses hautes murailles, et ses belles „tours, dont elle étoit revestue et fermée „tout à l'entour, et ses riches et superbes „palais, et ses magnifiques églises qui „estoient en si grand nombre, qu'à peine „on se le pouvoit imaginer, si on ne le „voyoit de ses yeux.“ On ne peut porter plus loin l'admiration; il est probable que nos deux chroniqueurs jugeaient ainsi Constantinople, par comparaison avec les villes de l'Occident, et qu'il se mêlait beaucoup d'ignorance à leur surprise. Je regrette toutefois qu'ils se soient bornés à nous exprimer leur étonnement, et que leur récit ne renferme que des notions vagues et incomplètes sur les merveilles qu'ils avaient sous les yeux. Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII à la seconde croisade, parle de Bysance en observateur plus éclairé. Il partage l'enthousiasme de la plupart des pélerins, mais il ne néglige pas de décrire avec quelques détails ce qu'il a vu. C'est dans son récit seulement que

vous retrouverez la capitale des Grecs, telle que la virent les croisés. „Constan-„tinople, c'est l'historien qui parle, la gloire „des Grecs, riche par la renommée et par „ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. „A l'angle intérieur on voit Sainte-Sophie „et le palais de Constantin. La ville est „ceinte de deux côtés par la mer. En ar-„rivant, on a sur la droite le bras de „Saint-George, et sur la gauche le Havre „ou la Corne d'Or, qui s'étend à près de „quatre milles. Au fond est le palais qu'on „appelle Blaquernes, bâti sur un terrain „bas, et qui se fait remarquer pas sa somp-„tuosité, son architecture et son élévation. „Situé sur de triples limites, il offre à „ceux qui l'habitent le triple aspect de la „mer, de la campagne et de la ville. L'or „y brille partout, et s'y mêle à mille cou-„leurs. Tout y est pavé en marbre. Sur „le troisième côté du triangle de la ville, „on voit la campagne; ce côté est fortifié „par un mur garni de tours, qui s'étend „depuis la mer jusqu'au palais, sur un es-„pace de deux milles. Dans plusieurs en-„droits la cité est privée de courants d'air; „les riches couvrant les rues par leurs édi-„fices, laissent ainsi aux pauvres et aux

„étrangers les ordures et les ténèbres. Là „se commettent des vols, des meurtres et „autres crimes que l'obscurité favorise. „Comme on vit sans justice dans cette ville, „qui a presque autant de maîtres que de „riches, et de voleurs que de pauvres, les „méchants n'y connaissent ni la crainte ni „la honte. Le crime n'y est puni par au„cune loi, et n'y vient à la connaissance „de personne. Cette ville excelle en tout; „si elle surpasse toutes les autres en ri„chesses, elle les surpasse aussi en vices.“

Dans un autre passage de son livre, l'aumônier de Louis VII revient sur Constantinople qu'il ne peut quitter. „Constan„tinople, dit-il, superbe par ses richesses „trompeuses, corrompue et sans foi, a au„tant à craindre pour ses trésors, qu'elle „est redoutable pour ses perfidies et ses „infidélités. Sans sa corruption, elle pour„rait être préférée à tous les lieux pour „la température de son air, pour la ferti„lité de son sol, et pour le passage facile „qu'elle offre à la propagation de la foi. „Le bras de Saint-George qui l'arrose, res„semble à une mer par la salure de ses „eaux et la fécondité de ses poissons, et „à un fleuve par la facilité qu'on a de

„le traverser sept à huit fois dans un „jour.“

On ne saurait exprimer à la fois plus d'admiration pour la ville de Constantin, et plus d'antipathie pour ses habitants. Nous devons croire, toutefois, que la description d'Odon de Deuil ne manquait pas de vérité au douzième siècle. Mais que de changements sont survenus! si Odon de Deuil pouvait revoir Constantinople telle que nous la voyons maintenant, s'il parcourait avec nous les rues et les places publiques de Stamboul, il ne retrouverait presque rien de ce qui charmait ou même de ce qui affligeait ses regards. Figurez-vous la surprise du moine de Saint-Denis, figurez-vous sa douleur de trouver partout des minarets et des mosquées à la place de ces nombreuses églises dédiées aux saints et à la Vierge, et de voir le palais et le harem d'un sultan à *cet angle intérieur* qu'habitait le clergé de Sainte-Sophie! Aux lieux où s'élevaient les magnifiques palais de Constantin, de Bucoléon, des Blaquernes, l'historien de la seconde croisade ne verrait que des cabanes, des maisons de bois et quelques grandes habitations que les Turcs appellent *serai* ou *konak*, dont les murailles

ııes, les fenêtres grillées, les cours soli-
ııres offrent, au premier abord, l'extérieur
'un cloître ou d'une prison. Au temps
es croisades, on ne voyait point encore
es bois de cyprès, que les musulmans
ıt consacrés aux tombeaux, et qui, dans
ı ville et hors de la ville, couvrent par-
ınt les sépultures des morts. Les Grecs
ı Bas-Empire ne connaissaient pas non
lus ces riches bazars qui sont un des or-
ements de la cité moderne. La belle col-
ıe de Péra, qui nous apparaît maintenant
mme une autre cité, était, au moyen
e, couverte de figuiers et de vignes.
s larges fossés de la ville, protégés par
e longue paix, étaient des jardins où
issaient toutes sortes de plantes et de
umes, où les empereurs entretenaient
lquefois des bêtes fauves. La capitale
Osmanlis n'offre plus ces constructions
ıres qui enfermaient certaines rues
s une voûte obscure et les transfor-
ent en galeries souterraines. On ne
ouve plus dans Stamboul ni cette magni-
ıce des grands, ni cette licence du
ıle dont l'aumônier de Louis VII nous
ace une peinture si animée. C'est un
e luxe, une autre corruption, une autre

société; ce sont d'autres pauvres et d'autres riches, d'autres misères et d'autres désordres, d'autres vertus et d'autres vices. Pour résumer la comparaison des différents âges de Constantinople, il me suffira de vous dire que les maisons, les édifices publics, les rues, le gouvernement, la religion, le peuple, tout est changé. Un voyageur des temps reculés ne reconnaîtrait plus dans la ville impériale que sa position géographique et sa forme triangulaire, que ses sites ravissants et la beauté de son climat, que cette Corne d'Or qui ressemble à une mer, et ce détroit de Saint-George qui ressemble à un grand fleuve.

Je ne m'arrêterai donc plus sur ce qui nous reste de l'ancienne Bysance, car j'ai le projet de vous faire connaître la ville, telle qu'elle est de nos jours. Je veux donc étudier avec vous, non les révolutions des temps passés, mais celles qui sont arrivées de notre temps, et celles qui se préparent encore pour l'avenir. Nous laisserons la poésie des vieilles ruines, les inscriptions et les médailles antiques, pour observer les monuments contemporains et les médailles vivantes, je veux dire les lois, les caractères, et les physionomies de

patrouille, disent-ils, que de rester les bras croisés dans leurs boutiques closes, dans leurs maisons assiégées. La nouvelle, habilement accréditée par quelque journal officieux, d'un magasin pillé, d'un omnibus mis en pièces, remplit d'indignation tous les rangs de la milice bourgeoise. La curiosité est malmenée : il se distribue par ci par-là quelques horions, et l'émeute devient une déroute. Le jour suivant, toutes les affaires, tous les plaisirs reprennent leur cours avec plus d'activité, comme si l'on voulait regagner l'arriéré ; les Nouveautés même ont des spectateurs ; et il ne reste plus de tout ce trouble que quelques jeunes gens riant et chantant à gorge déployée dans la prison, bien sûrs d'être acquittés, à la Cour d'assises, par la patrouille même qui les a saisis.

J'ai peut-être oublié un peu trop que je voulais seulement m'excuser envers vous de mon long silence, et je me suis laissé aller avec quelque complaisance à vous représenter dans son véritable jour le principal trait de notre position. Car, il faut bien le dire, l'émeute est notre grande affaire ; c'est le symptôme toujours renaissant et presque périodique de la maladie

de main, par un soulèvement de la masse populaire; tragédie courte, animée, qui se termine, comme le drame moderne, par une scène d'échafaud: et là-dessus, vous pourriez faire, en notre faveur, des frais d'inquiétude qui seraient perdus. Ce n'est pas de cette nature emportée, orageuse, sanguinaire, allant à ses fins par le tumulte et l'effroi, qu'est l'agitation dont nous sommes maintenant tourmentés. On la trouve bien toujours prête, se tenant sur le seuil des portes et à l'embouchure des allées, se fourrant dans les groupes où se distribuent les nouvelles, rôdant le long des quais, où les ouvriers sans travail écoutent d'autres charlatans et regardent d'autres escamoteurs, criant misère dans le Palais-Royal au sortir de l'estaminet; mais une fois répandue sur le pavé, avec ce qu'il faut de têtes, de jambes et de bras pour former un attroupement et mériter les trois sommations de la police, elle ne sait plus à qui se prendre; elle ne marche pas devant elle vers un but déterminé, entraînant la foule et renversant les obstacles; elle attend la force chargée de la réprimer; elle tourne autour des soldats, les oblige à de continuelles évolutions, et

quand elle a bien fatigué les patrouilles, elle va se coucher.

C'est que, si notre émeute a l'instinct du trouble, elle n'en a pas la passion; rien et personne n'est pour elle proie et victime désignée; personne et rien ne lui est objet d'affection ardente, d'enthousiasme, de foi. Elle sait dire „A bas quelque chose;“ elle ne dit pas „Vive quelqu'un.“ Elle hait faiblement; elle n'aime pas du tout. Elle s'ennuie, elle se dépite, rien de plus. Qui a vu un de ses accès les connaît tous; le lieu, l'occasion, le prétexte du premier rassemblement peut varier; partout les suites se ressemblent. Aussitôt qu'une rixe, un accident, un hasard a déterminé le point de la ville où toute la population doit se porter; dès que ces mots, d'un entraînement magique, et dont chacun se charge de faire le commentaire, „Il y a quelque chose quelque part,“ se sont communiqués de boutique en boutique, de portier en portier, et ont monté rapidement tous les étages de chaque maison; quand, pour plus d'avertissement, le rappel de la milice citoyenne vient assourdir les habitants du quartier, et jeter l'épouvante chez les malades, vous verriez en un instant

les rues se remplir, comme les avenues d'une fourmilière, de longues files noires qui se dirigent toutes du même côté. Nous sommes au premier jour; car l'émeute en a regulièrement trois; c'est un souvenir reconnaissant de la révolution qui l'a déchaînée. Aussi les gens timides ne se hasardent pas encore; ceux qui sont occupés se hâtent de terminer l'ouvrage commencé; les femmes font rentrer leurs enfants, et prient leurs maris de faire la sourde oreille à l'invitation bruyante du tambour. Les groupes qui courent au lieu du tumulte, se composent des curieux les plus alertes, les plus hardis, et d'un assez bon nombre de gardes nationaux qui vont fournir leur personne à l'attroupement avant de prendre leur fusil pour le dissiper. Lorsque tout le monde a vu poindre de loin l'aigrette du garde municipal ou du dragon, il se fait parmi les masses un mouvement de joie et un redoublement de vitesse. Rien n'est attractif en effet comme le gendarme, sous quelque nom qu'on le déguise, de quelque uniforme qu'on le pare; le gendarme appelle la foule. Si l'Opéra-Comique a été obligé de fermer tant de fois, c'est qu'il a voulu faire des économies sur

les sociétés humaines fût épuisé pour nous, que nous eussions seulement des caprices de haine ou d'affection, des fantaisies d'ordre ou de liberté, sans ardeur, sans suite, sans persévérance, des mouvements décousus, des entraînements mutins auxquels il manque la foi, une foi quelconque, c'est-à dire ce qui donne la force et la volonté, ne serait-ce pas là le commencement d'une agonie tout aussi mortelle que celle sous laquelle s'est débattu durant tant de siècles le Bas-Empire? Plus triste en effet, parce que les bases et les matériaux d'une transformation nouvelle ne se révèlent nulle part; parce qu'on n'a plus rien à attendre, pas même les Barbares, pas même un prophète, pour recommencer le cercle de la civilisation parcouru dans son entier! Si cela était ainsi, croyez-vous qu'il y aurait lieu de regarder en si grande pitié ces peuples jusqu'ici stationnaires, insouciants de ce que nous appelons progrès, qui en sont encore à leurs premières mœurs, à leurs premières crédulités; qui ont vu le temps s'écouler sans se mettre en marche à sa suite; qui ont tous leurs préjugés à perdre, toutes leurs croyances à défendre contre les innovations; devant qui, par con-

séquent s'ouvre cette longue carrière de réformes et de changements que nous avons traversée si vite, pour nous trouver, au terme de la course, sans horizon, sans avenir?

Les ruines m'ont mis, comme vous, en veine de réflexions sérieuses, et pourtant je ne suis pas à la fin des dévastations causées par la dernière émeute. Notre-Dame aussi l'a échappé belle. Les travailleurs en décombres étaient tout près de ses portes, et frappaient le dernier pan de muraille adossé contre son vieux pourpris. J'ignore si vous avez visité quelquefois dans son palais M. l'archevêque de Paris, votre confrère à l'Académie. C'est sur cette demeure des prélats, bâtie au temps de Philippe-Auguste par Maurice de Soilly, soixante-dixième évêque, agrandie et ornée successivement par les d'Orgemont, les Poncher, les Gondy, les Noailles et les Beaumont, que s'est exercé, avec une rapidité incroyable, l'art terrible de la destruction. Cinq cents ouvriers payés par un entrepreneur, deux mille à la solde du gouvernement, n'auraient pas, en un mois, brisé plus de boiseries, détaché plus de solives, enfoncé plus de planchers, arraché

plus de rampes, enlevé plus de toiture, que ne l'ont fait en quelques heures les amateurs de démolition lancés contre cet édifice. Il y a peu de temps que, voulant peindre un désastre pareil, j'écrivais, dans un ouvrage que personne n'a lu: „Il semblait que la flamme dévorante de l'incendie eût passé par là, si l'on avait besoin „de chercher un fléau pire que la funeste „industrie des hommes.“ Maintenant la comparaison dont j'avais besoin est trouvée; l'archevêché peut fournir des détails d'une désolation complète aux descriptions les plus ambitieuses. Dites-moi, je vous prie, si vous croyez que vos Turcs feraient mieux?

Vous voyez qu'il ne faut pas attendre des siècles ni avoir recours aux Barbares pour obtenir des ruines matérielles, des débris de monuments, où l'étranger puisse chercher avec peine les vestiges des anciens faits. Les révolutions se chargent d'en pourvoir les curieux. Cependant il faut être juste envers la nôtre, et ne pas exagérer le mal pour se donner le plaisir du blâme et de la douleur. L'insurrection de juillet a peu détruit, j'entends des choses qui appartiennent aux arts. Car, pour ce

qui est du lien social, des institutions et des mœurs publiques, vous trouverez peut-être la plaie encore plus profonde qu'elle ne semble. Une église, un palais, des croix, un séminaire, des barrières, des corps-de-garde, des bureaux d'octroi, des armoiries, c'est à peine de quoi se mettre en appétit. Une seule audience de la cour d'assises, une discussion tumultueuse de la chambre vous montrerait bien d'autres ravages. Tant il y a qu'en général les statues, les bâtiments ont été épargnés. Un buste de Louis XVIII, assez vilain du reste, qui semblait écraser de sa masse la porte du Musée, n'est tombé que ces jours derniers. Henri IV sur le Pont-Neuf, Louis XIV sur la place de Victoires, Louis XIII dans la solitude de la Place-Royale, sont encore debout, armés pour leur sauvegarde d'un drapeau tricolore. Les géants du pont Louis XVI menacent toujours les passants, et rapetissent nos hommes d'état qui traversent leur double haie pour se rendre au lieu des séances. Parmi les tableaux du Musée un seul, je crois, a péri, le sacre de Charles X, coupé en lambeaux par le tranchet des vainqueurs: c'est tout profit, selon moi, pour la renommée du peintre.

Un accident peu connu a seulement endommagé la belle toile qui représente l'entrée de Henri IV à Paris. Une balle dirigée contre la tête du bon roi a traversé la figure de Sully. Ce plomb obéissait à la charte mieux que la main qui l'a fait partir. Il mettait en action la responsabilité des ministres.

Quant aux édifices, sauf la mutilation de quelques ornements extérieurs qui offensaient les regards, sauf encore l'empreinte de la fusillade et du canon, que l'on conserve précieusement sur la façade de l'Institut, sur la colonnade du Louvre, objet de souvenir haineux pour les uns, occasion pour moi de pensée consolante, puisque chacune de ces balles qui ont fait leur trou dans la pierre pouvait terminer une existence humaine, on peut dire qu'ils n'ont pas beaucoup souffert. Les Tuileries n'ont à regretter qu'un fragment de colonne brisé par le boulet; s'il s'y fait par la suite quelque dommage, ce sera dégât de nouvel emménagement, non de fureur populaire. Je parle ainsi parce que je vois le château entouré de planches qui me font peur. Au nombre de ceux qui détruisent vous ne comptez que les amateurs, il faudrait peut-

être y joindre les architectes. Le Louvre n'a rien perdu, pas même son conseil d'état, où se sont logés bien vite des hôtes nouveaux. La Colonne n'a gagné jusqu'à présent que de nombreux visiteurs. Mais elle ne tardera pas à recouvrer son inscription latine, et je gagerais qu'avant peu il sera question d'y replacer la statue de Napoléon, non pas en athlète ou en empereur romain, mais comme on le voit sur tous nos théâtres, en redingote, en bottes fortes, et coiffé de son petit chapeau; il se trouvera, je l'espère, un sculpteur assez ingénieux pour lui mettre à la main une lorgnette. Je ne vous parle pas du Palais-Royal, enrichi d'un trône qui s'y trouve à l'étroit, et qui gêne tant soit peu les marchands. Le Luxembourg a couru des risques au procès des ministres; mais le voici maintenant hors d'affaire jusqu'à la question de l'hérédité, qui ne me paraît pas devoir le mettre en péril. Les pairs ont quelque chose à offrir pour la conservation de leur logis; soyez sûr qu'ils le donneront. Le Palais de Justice a vu briser les emblèmes de royauté qui décoraient sa grille. Mais les salles d'audience sont restées intactes. Il n'en coûtera qu'une nouvelle fourniture de

bustes, quelques rouleaux de papier gris pour remplacer la tenture fleurdelisée, et la cour d'assises ira son train. On a respecté la statue de Malesherbès qui s'élevait dans la grande salle, mais le bas-relief où l'on voyait Louis XVI avec ses défenseurs a été mutilé cruellement. Je ne sais quel furieux a renouvelé le régicide en effigie. Depuis, l'autorité a fait disparaître ce marbre où manquait une tête de roi. C'était arracher la plus belle page d'une vie illustre. Il me prend envie de la rétablir, comme je le puis. J'essaierai de le faire sans bruit et sans scandale; cela ne sortira pas de l'académie.

Je n'ai voulu vous entretenir que de nos monuments pour lesquels vous montrez quelque sollicitude, et je vous ai dit dans quel état on nous les a laissés après une révolution. Ce n'est pas sérieusement que vous m'engagez à fouiller dans l'avenir qui les attend, à prévoir toutes les chances de destruction qui les menacent. Le temps qui est devant nous a pour moi tous ses voiles toute son impénétrable obscurité, et, comme je n'aime pas à me donner des soucis, j'imite en cela nos grandes capacités politiques, j'y regarde le moins possible. Ce

qui me paraît certain, c'est que, dans quelque lointain que nos espérances veuillent placer l'anéantissement de cette capitale, les monuments qui s'y élèvent aujourd'hui seront seuls à fournir des ruines. L'âge de bâtir est passé pour nous. Nous pouvons abattre des hôtels pour construire sur leur emplacement des maisons à cinq étages, percer des murs pour loger des marchands, convertir des palais en bazars, des jardins en carrefours, élargir nos rues et rétrécir nos cours, ouvrir des passages, décorer des théâtres et des cafés, en courant le risque des non-valeurs et des faillites. Le génie de notre civilisation peut encore aller jusqu'à rendre les prisons commodes, agréables et saines; c'est même une sage prévoyance dans laquelle tous les partis devraient se réunir. Mais entreprendre de ces édifices qui défient le temps, qui conservent à travers les siècles la mémoire de l'époque où ils ont été créés, qui éternisent la gloire d'un roi, ou portent le témoignage d'une croyance sûre de sa durée; voilà ce qui ne nous appartient plus. Nous en avons déjà trop de ces ruines toutes neuves, débris anticipés d'ouvrages qui n'existeront jamais. L'Empire avec toute

sa puissance, la Restauration avec toute sa bonne volonté, n'ont pu venir à bout, celui-là d'un arc de triomphe, celle-ci d'une église. De l'Étoile à la Bastille, l'art de nos jours n'a semé que de honteux avortements, lorsqu'il a voulu s'élever au-dessus des spéculations bourgeoises ou industrielles. Toutes les maisons qui se dressent autour de la Madeleine seront louées depuis l'écurie jusqu'aux combles avant que ce temple soit terminé, dût-il changer encore une fois de destination. On parle d'ajouter au Louvre l'aile qui lui manque. Cela sera bon à dire dans la discussion de la liste civile; mais je ne crains pas le démenti en affirmant que notre siècle ne verra pas ce prodige. Le vieux palais des rois demeurera manchot. J'ai lu quelque part que le poète Dufresny disait à Louis XIV: „Je ne regarde jamais le nouveau „Louvre sans m'écrier: Superbe monument „de la magnificence royale, vous seriez „achevé si l'on vous eût donné à l'un des „quatre ordres mendiants pour tenir son „chapitre et loger son général.“ Le franc-parler des poètes avec les rois m'a toujours paru suspect; cependant il y a un grand sens dans ces paroles, et celui-là

les a bien peu comprises qui les a trouvées plaisantes. Or maintenant que nous n'avons plus d'associations religieuses, excepté les Saints-Simoniens et la troupe foraine de Châtel, où trouver, je vous prie, la puissance d'exécution, de volonté, de persévérance, qui manquait à Louis XIV ? Pour moi, je serais tenté de croire qu'en élevant un temple grec au commerce de Paris, l'architecture monumentale a construit son propre mausolée. Et je conclurai de là que nous devons, autant que les révolutions le permettent, conserver avec soin ce qui nous reste d'églises, de palais, de jardins publics, d'hôpitaux surtout. Je m'inclinerai, avec le respect convenable, devant l'émeute pour lui dire : Épargnez les antiquités que les âges précédents nous ont laissées ; car m'est avis que nous n'en ferons pas.

A. BAZIN.

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Vainement Balthazar, dans ses fêtes bruyantes,
Des mots divins tracés en lettres flamboyantes
Cherchait la formidable énigme, où l'Éternel
Avait enveloppé la justice du ciel.
Arrachés de sa table et le front dans la poudre,
Dix mille courtisans, convives de la foudre,
Se courbaient sous l'éclair dont le feu souverain
Faisait étinceler tous les serpents d'airain,
Les trépieds, les autels, et dans les longues salles
Des grands sphinx de granit les croupes colossales,

Et les vases sacrés dépouillé du saint lieu,
Et tous les dieux tombés sous le souffle de Dieu.
Les mages pâlissaient aveuglés de démence;
Et seul resté debout dans cette foule immense,
Les deux bras étendus sous les feux menaçants,
Calme, comme au milieu des lions rugissants
Daniel, plein du Dieu que son regard atteste,
Expliquait les trois mots de la langue céleste,
Priait, et de l'impie éveillant le remord,
Plaçait un homme juste entre un peuple et la mort.

Ainsi quand un fléau terrible et séculaire,
Voyageur que Dieu même arme de sa colère,
Qu'on a vu s'élancer d'un vol universel,
Des flots tiédis du Gange aux glaces d'Archangel;
Suivre avec nos vaisseaux la marche des étoiles,
Comme un esprit des mers se suspendre à leurs voiles,

S'informer dans son cours, par la mort appelé,
Si depuis dix-huit ans Moscou s'est repeuplé,
Et menaçant de près nos villes alarmées
Venir comme un vautour sur les pas des armées.
Quand ce fléau vengeur tombera sur nos fronts,
Pasteur deux fois martyr, resplendissant d'affronts,
Tu sortiras de l'ombre où, dans un saint asile,
Face à face avec Dieu ta prière s'exile.
A de nobles périls toujours prêt à t'offrir,
Tu reprendras ton rang lorsqu'il faudra mourir;
Cherchant tes ennemis, et penché sur leur couche,
Et respirant la mort au souffle de leur bouche,
Tu ne te souviendras de tant de cruauté,
Que pour prier plus haut le Dieu de charité;
Tu t'écrieras : Seigneur ne leur sois point sévère,
Tu mêleras tes pleurs au pur sang du Calvaire,
Tu trouveras pour eux, par ton cœur inspiré,

Les mots que prononçait le cygne de Cambrai;
Et leur âme, s'ouvrant aux clartés éternelles,
Pour s'envoler aux cieux suspendue à ses ailes,
N'aura, dans le moment du redoutable adieu,
Que toi qui la défende au tribunal de Dieu,
Et montera tremblante en la divine enceinte,
Couverte du pardon de leur victime sainte.

Hélas! tu fuis encor leur aveugle courroux!
Comme une veuve en deuil qui pleure son époux,
La triste cathédrale, aux heures des cantiques,
Ne te voit plus passer sous ses arceaux gothiques;
Le prêtre a disparu pour que le fer mortel
N'emplît pas de son sang les vases de l'autel;
Tu ne visites plus la nef abandonnée.
Banni de la maison que Dieu t'avait donnée,
Sur des débris, le soir, ployant tes deux genoux,
Comme la Providence invisible pour nous,
Ta piété se cache au monde, et notre hommage

Aujourd'hui cherche en vain jusques à ton
image.
A peine quelque femme, au sombre vêtement,
Ose, le front voilé, venir furtivement
Demander à genoux une sainte espérance
Au premier des pasteurs de l'Église de
France,
Tremblant d'être surprise, et cachant dans
son sein
Tes bénédictions comme un pieux larcin.

Ne regarde pas en arrière
Au chemin des adversités.
Que le glaive de ta prière
Combatte nos iniquités.
On brise la lampe aux sept flammes;
Sublime gardien des âmes,
Reste au milieu de ton troupeau,
Comme un phare sauveur dans l'ombre,
Comme un cygne sur un lac sombre,
Comme un ange près d'un tombeau.

Sans trésors, sans pompe importune,
Loin de tes palais abattus,
Livre ta tête à l'infortune,
Cette auréole des vertus.

L'âme, du monde séparée,
Au soc du malheur labourée
Devient féconde pour les cieux:
On blesse la grappe choisie
Pour qu'une plus pure ambroisie
Parfume son miel précieux.

Nous sommes en des temps où flottante, indécise,
L'humanité vieille en deux camps se divise,
Les uns, sans écouter sa parole de feu,
Luttant comme Jacob contre l'esprit de Dieu,
Ne voient dans l'univers et son brillant problème
Qu'un grand tout éternel qui se suffit lui-même.
OEuvre sans ouvrier, poème sans auteur,
Dont il faut chasser Dieu comme un spectre menteur.
Ils osent renier, pleins de doutes funèbres,
La clarté que n'ont pas comprise leurs ténèbres.
Rien ne peut, disent-ils, sur son vaste tombeau,
De Jésus-Christ éteint rallumer le flambeau;

Et, lambeau par lambeau, le vent du siècle
emporte
Où vont les dieux mortels, sa religion morte.
Tarissant ici-bas les sources de la foi,
De ruine en ruine accomplissant leur loi,
D'erreurs, d'impiétés, de mensonges avides,
Tels qu'un aveugle errant au sein des ombres vides,
Ils marchent au hasard, et dans tous leurs
travaux
Ils prennent le néant pour base du chaos.

Les autres, réveillant leurs forces assoupies,
Arche sainte au milieu d'un déluge d'impies,
Moissonneurs pour un champ d'avance
préparé,
Suivent, d'un cœur pieux et d'un œil inspiré,
Tous les mille détours de la famille humaine
Que la main du Seigneur précipite ou
ramène;
Et qui, lorsqu'à nos yeux l'ordre en paraît
banni,
Marche en spirale immense à son but infini;
Soit que ce fleuve tombe en des ombres
profondes,
Soit que l'astre divin illumine ses ondes,

Ils voient que l'Esprit-Saint, lui prêtant son secours,
Vient le prendre à sa source et surveille son cours;
Le suivant, le guidant, le couvrant de son aile,
Fleuve qu'on jugera de la rive éternelle.
Pour eux le Christ triomphe et son jour va venir.
D'un regard de leur âme éclairant l'avenir,
Ils le voient présider, seule force qui fonde,
Au grand enfantement des libertés du monde;
Et sa croix, signe heureux sur la France arrêté,
Devenir le niveau de toute égalité;
Car la France toujours, funeste ou salutaire,
Ou soleil, ou volcan, doit éclairer la terre;
Car son peuple a la vie, et devint en naissant
Parmi les nations l'élu du Tout-Puissant.

Ce peuple si grand par le glaive
A sa foi n'a pas dit adieu.
Les vapeurs que l'impie élève
Ne font que passer devant Dieu.
Disciple proscrit de saint Pierre,
Demain nous irons pierre à pierre

Rebâtir ton seuil dévasté.
Le temps punit et récompense;
Les jours que le Seigneur dispense
Sont puisés dans l'éternité.

L'éternité principe et terme
De l'existence et du trépas,
Cercle sans bornes qui renferme
Tout ce que l'homme ne voit pas;
Corps de nos ombres éphémères,
Réalité de nos chimères,
Espérance de nos revers;
Base immuable, intelligente,
De la pyramide changeante
De tous nos milliers d'univers.

Ah! le sort d'un hameau, d'un empire, d'un monde,
Tient à cette racine invisible et profonde:
Qu'on cherche à l'arracher, tout tremble sous nos pas.
Le temple social sans Dieu n'existe pas.
Attents, pontife saint; veille sur nous, et prie;
Attend... car, l'œil fixé sur sa haute patrie,
Comme l'enfant prodigue au foyer paternel,

L'homme, après cent détours, revient à
l'Éternel.
Malheur lorsqu'un état des autels se sépare !
L'anarchie aux bras nus en hurlant s'en
empare
Et seul, sans avenir, d'anathème frappé,
Dans les replis de l'hydre il meurt enve-
loppé.

Tel un vaisseau voguant sur la mer favorable
Sent tout-à-coup le Poulpe, avide, imme-
surable,
Informe, le saisir. Tous ses mâts ont frémi,
Il s'arrête, échoué sur son vaste ennemi.
Le monstre autour de lui jette un vivant
orage,
Des rameaux de ses bras tout entier il
l'ombrage.
En vain ses matelots frissonnants, éperdus,
Aux antennes du monstre au hasard sus-
pendus,
Attaquent à-la-fois sous un fer qui s'é-
mousse
Ses membres tapissés de coraux et de mousse.
Il s'irrite... on entend, de moments en
moments,
Du navire étouffé crier les ossements.

La mer vient élargir ses blessures profondes.
Tous ses foudres éteints fument au sein des ondes,
Et son vainqueur, géant qui redouble ses nœuds,
N'est déjà plus pour lui qu'un tombeau limoneux.

ALEXANDRE SOUMET.



UNE MATINÉE AUX INVALIDES.

„On sent qu'une nation qui bâtit de „tels palais pour la vieillesse de ses „armées a reçu la puissance du glaive, „ainsi que le sceptre des arts.“

CHATEAUBRIAND.

Il y a de cela un mois environ, le 20 février, jour anniversaire de ma naissance, je sortis de très-grand matin, quoique je fusse rentré fort tard d'un de ces bals étincelants, d'une de ces opulentes féeries, que le carnaval de 1832 a jetés en foule

à travers les révolutions et les pestes, comme pour oublier d'avoir peur. A la vérité, sur trois heures, au plus, que j'étais resté au lit, je n'avais pas fermé l'œil trois minutes; j'avais passé ce qu'on appelle une *nuit blanche*; je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de si [illegible]. C'est ce qui m'arrive régulièrement chaque nuit d'un 19 à un 20 février. Ces nuits-là, je rêve tout éveillé; je rêve de cette vie où je fus lancé, presque mourant, de ceux qui me l'ont donnée et à qui Dieu l'a retirée sitôt!... Je rêve d'enfance riche et fêtée, de jeunesse laborieuse, de famille et de fortune dispersées; puis aussi, de rires éclatants, de longs cortéges d'amis, de sérénades espagnoles, de poésie passionnée et de passions poétiques; et encore, de la paix du foyer, de ses joies intimes, de chagrins que l'on fait aux êtres qui ne nous font que du bonheur; puis, d'amour trahi; et enfin, de travaux jamais achevés, de renommée à peine commencée, et cependant du temps qui fuit, de la vieillesse qui s'approche, de la mort qui la devance peut-être, et du monde invisible et de l'éternité là-haut... ou là-bas!... Toutes choses à vous faire hurler dans vos rideaux, comme une bête fauve, ou

plutôt à vous faire reployer vos draps sur votre face, comme un suaire, pour n'en plus bouger, si votre bon ange ne vient pas vous arracher de ce tombeau, et ne vous pousse pas dehors, avec ses ailes, à l'air froid du matin, afin qu'il soit prouvé que vous n'êtes point encore un fantôme. — Et c'est pourquoi, le 20 février (jour de ma fête, comme on sait), les laitières du quartier m'ont vu tout levé avant le soleil, tout habillé sur le seuil de ma porte, et adorant et remerciant des yeux et des mains quelqu'un qui venait de s'envoler!...

Et moi, pauvre mortel, je me mis à marcher comme à l'ordre d'un maître, en suivant un bout de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Anjou, de la rue de Suresne, et presque toute la rue de la Madeleine; c'est du reste un chemin que mes pieds font quatre ou cinq fois chaque jour, par un mouvement machinal dont ma volonté ne se mêle pas le moins du monde. Et, tout cheminant ainsi, je me dégageai des infernales visions de ma nuit, les tortures de mon âme se relâchèrent de leur cruauté, et j'arrivai, pas à pas, à cet état de mélancolie qui est comme la convales-

cence du désespoir. C'est encore de la douleur, ce n'est plus de la rage; aux grincements de dents et aux cris ont succédé les pleurs qui ne peuvent couler et les soupirs suffocants. C'est une amélioration notable. Or, il me vint au cœur de pleurer et de soupirer sur le destin du poète, et mon chagrin prit insensiblement la forme d'un fauteuil académique qui se cabre et qui lance des ruades de ses quatre pieds pour écarter tout ce qui est poète. Et je me disais: Faites donc des révolutions au profit des *capacités*; jetez à bas les vieilles aristocraties pour exalter celle de l'intelligence; et en effet toutes les intelligences et toutes les capacités, littéraires et autres, y trouveront leur compte, excepté le poète. Voyez plutôt. Et non contents de le rejeter des honneurs politiques, de la grande distribution des emplois, ils lui arrachent encore, au poète, à l'homme d'art et de candeur, ses modestes *sinécures*, son banc dans le sanctuaire, son bon vieux fauteuil: ils mesurent à l'aigle sa place au soleil. — Ah! que Schiller a fait un magnifique apologue: Jupiter partage le monde et ses trésors entre tous les mortels qui se précipitent ardemment à la

vaste carée; le poète, chaste et confiant, arrive le dernier; quand la terre est toute donnée, et le roi des cieux n'a plus à lui offrir qu'une place, à son côté, dans l'Olympe! — Le poète est de nature divine; son royaume n'est pas de ce monde... et ce monde est bien mauvais pour lui, me répétais-je à moi-même en continuant ma route et ma pensée: Homère vagabond, Ovide exilé, Dante proscrit, le Tasse enchaîné, Camoëns mendiant, Milton broyé dans les rouages de la machine politique; et tant d'autres!... Il est vrai que de nos jours le poète n'est point poursuivi, chassé, traqué, comme un animal pernicieux; mais on le dédaigne et on l'oublie: abominable supplice que Dante lui-même n'a pas osé introduire dans les cercles de son *Enfer*.

D'idées en idées de ce genre, j'étais parvenu tout naturellement à la rivière, quand je fus tiré de mon somnambulisme par la rencontre d'un homme qui m'examinait attentivement et qui finit par me dire: „Je crois bien que c'est vous, M. Émile; bonjour, M. Émile.“ — „Eh! bonjour, mon pauvre Maurice,“ repris-je moi-même après une longue hésitation, et j'avançai pour lui prendre les deux mains. Il ne m'en donna

qu'une; et j'aperçus, sous un grand collet qui lui servait de manteau, un habit d'invalide avec une manche vide et ballottante. Une sueur froide couvrit mon front. C'était mon remplaçant aux armées, Maurice, dont je n'avais pas entendu parler depuis douze ans, et qui, parce que j'avais eu quelque argent alors, a un bras de moins aujourd'hui. La balle qui lui était entrée sous l'épaule, le sang qui en était sorti avec douleur, la froide morsure de l'acier qui avait coupé ses chairs et ses os pour sauver le reste de son corps;... je pensai, j'inventai, j'éprouvai tout cela, comme il dut l'éprouver lui-même. Je ne voyais plus Maurice, nous ne faisions plus qu'un; lui, c'était moi; ce bras coupé, c'était le mien, on venait de m'en faire l'amputation, je n'avais plus de bras gauche et j'en souffrais horriblement; et je ne sais quel remords venait encore empoisonner mon mal, et quels ongles de fer se promenaient sur ma plaie toute vive.... le cœur me manqua; je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une petite salle basse, donnant sur de petits jardins, gardés par de gros canons. J'étais chez le concierge de l'Hôtel

des Invalides, et ce bon Maurice me présentait un verre d'eau-de-vie que je le priai de boire pour me remettre. — „Ma foi, monsieur, me dit-il, je n'aurais jamais pu vous porter ici sans un bon enfant de batelier, un ancien, qui a ses deux bras, lui, qui a été marin sur la mer, voyez-vous, et qui est plus fort et plus serviable à lui tout seul que toute une caserne de conscrits. Je l'ai connu sur le vaisseau-amiral où étaient aussi le général Bourmont et le vice-amiral Duperré, deux fameux vainqueurs, c'est égal... et il m'a débarqué à la guerre d'Alger, que son vieux dey est venu à Paris voir l'Opéra, vieux farceur, va. C'est là-bas que j'ai laissé mon bras, dans du sable tout chaud; mais, pour en revenir au marin, il a eu son congé, bien content, et je l'ai retrouvé l'autre jour sur le bord de la Seine où il s'amuse à sauver des noyés et à promener dans son batelet des jeunes filles et leurs amoureux. Tous les matins nous nous racontons nos campagnes et toutes sortes d'histoires; et aujourd'hui... mais, pardon, excusé, je voudrais seulement que vous regardiez, de pied ferme, ce bras qui me manque... Car, j'ai bien vu que c'était la sensibilité qui vous

suffoquait. Mais, tenez, je ris; ne soyez pas triste. Il y a de plus grands malheurs que ça, allez. Je suis jeune, et puis, c'est pas votre faute; vous m'avez bien payé; et mes pauvres père et mère ont été fièrement heureux, Dieu merci, quand ils ont vu que je m'étais vendu si cher, et que je leur ai dit: tenez, c'est pour vous *le magot*. Ah! c'est qu'ils m'aimaient tant! Vous voilà mieux, bon! mais il ne faut pas nous quitter ainsi. Voulez-vous voir l'Hôtel? j'ai une carte pour tout voir; on a fait bien des changements partout; il y a peut-être long-temps que vous n'êtes venu par ici?

Or, comme je n'ai pas quitté Paris depuis quinze ans, je n'avais jamais visité les Invalides, ni bien d'autres choses fort curieuses. Seulement il ne s'est guère passé de jours qu'en voyant le dôme des Invalides, je n'aie crié très-fort: Louis XIV était un grand roi! Je me gardai bien d'avouer mon ignorance des lieux à Maurice, qui ne l'aurait pas comprise, et j'acceptai la carte qu'il me remit en répétant qu'avec cela j'entrerais partout. Il s'excusa de ne pas m'accompagner, mais c'était l'heure du déjeuner, et d'ailleurs je trouverais des

conducteurs pour tout m'expliquer, et il faudrait bien me retrouver avant ma sortie.

Je remerciai encore Maurice et les hôtes qui m'avaient recueilli, et je m'éloignai avec le désir de bien mettre à profit l'occasion que le hasard m'avait offerte, et surtout avec l'intention formelle de ne profiter de l'érudition d'aucun *cicerone*. Ce sont gens que je redoute presque autant que les commentateurs d'un grand écrivain et les éditeurs d'œuvres choisies. J'aime à regarder et non qu'on me montre et qu'on me démontre.

Mon projet n'est point de donner ici une description minutieuse des Invalides, et de me faire le *guide des voyageurs* et le *cicerone des lecteurs*, après m'être expliqué si franchement sur le compte de ces messieurs. Ce n'est pas une topographie, ni une statistique, ni un inventaire, que je veux offrir, mais la naïve histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe, pendant mon voyage dans cet immense édifice.

J'ai descendu dans les cuisines, j'ai monté dans les dortoirs et dans la lingerie, et je suis persuadé que le linge est entretenu à merveille, que les lits sont faits

tous les jours, et que les casseroles sont nettes et brillantes comme les cymbales qui servent de miroir à une Bayadère. Il y a probablement des inspecteurs payés pour voir tout cela. Je m'en rapporte à eux. Je n'ai pas même goûté à la soupe, parce que je n'avais pas faim et que je ne suis pas roi; et je n'ai jamais voulu m'aventurer du côté de cette grande marmite, de fabuleuse renommée, où l'on fait bouillir, dit-on, des troupeaux entiers, et qui, lorsqu'elle est renversée, ressemble à la sœur jumelle du dôme. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces récits de bonnes femmes, auxquels j'ai toute confiance, et j'ai craint de me désenchanter de ma dernière illusion et de voir s'évanouir jusqu'au *merveilleux* de la marmite des Invalides. Arrivé aux réfectoires, mon regard a parcouru l'immensité de ces tables, où apparaissaient çà et là quelques mets : *rari nantes in gurgite vasto*; et l'étroite longueur de ces bancs, où tant d'habits bleus sont assis gravement devant leurs timbales.... Je me suis rappelé tout à coup les dîners du lycée, et je cours encore. C'est pourtant un touchant spectacle que ces anciens convives de la *gamelle*, admis par droit de

blessure ou de glorieuse vieillesse, à l'abondance et à la propreté d'une table bourgeoise. En vérité, en vérité, Louis XIV était un grand roi!

Armé de ma carte, comme Robert-le-Diable de son rameau, j'enfonçais toutes les portes. J'ai parcouru tour à tour les logements des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable, et noble. Le grand siècle s'y retrouve jusque dans les plus petits détails. Je demandai à voir la bibliothèque de l'Hôtel. En y entrant, mon âme fit silence. Une bibliothèque est pour moi un lieu sacré comme le champ des sépultures. N'est-ce pas là en effet que sont déposées les pensées immortelles des hommes, dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable. La bibliothèque des Invalides est presque toute composée de livres de guerre, de sciences, de voyages et de piété. Ce sont les beaux souvenirs du soldat et sa sainte espérance. Je n'y trouvai à cette heure que deux personnes dans l'embrasure d'une croisée; et en approchant je fus attendri jusqu'aux larmes. C'était un vieux capitaine aveugle et un jeune sergent qui n'avait point de bras. Le capitaine tenait

un livre ouvert sur ses genoux, et le sergent, assis à son côté, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait si agréablement que le vieillard ne m'entendit pas et que le jeune homme ne me vit point passer, quoique je me fusse assez approché d'eux pour apercevoir qu'ils lisaient l'*Histoire du grand Condé*. Il faut déchirer une page de cette histoire ; mais qui oserait y rien ajouter ? — Ces deux hommes qui oubliaient leurs infirmités en les unissant, et qui se complétaient, pour ainsi dire, l'un par l'autre, me semblèrent la manifestation vivante de cette belle parole du maître : *Supportez-vous et entr'aidez-vous les uns les autres.*

Le cœur plein de pensers graves et pieux, je me dirigeai vers l'infirmerie où tant de braves mutilés achèvent de mourir. Rien n'égale la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sérénité des malades. Rien de contracté ni de convulsif dans les traits des agonisants eux-mêmes. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, ils quittent tous ce monde, comme sûrs de celui où ils vont entrer ? J'assistai aux derniers moments d'un vieux

officier presque centenaire, qui avait fait toutes les campagnes sans la moindre blessure, L'âge seul l'avait amené lentement à l'Hôtel des Invalides. Le voilà maintenant blessé, vaincu, terrassé par l'ange de la mort, celui qu'on nommait l'*Invulnérable!* Sa famille est en pleurs et à genoux autour de son lit. Le médecin s'est éloigné; il a dit au prêtre: Cet homme est à vous; et le prêtre est là qui prie et qui console; autre vieillard qui demain aura lui-même besoin de consolations et de prières. Lorsqu'on souleva le corps décrépit du moribond, et que le confesseur, courbé sous le poids des ans, se baissa encore, soutenu par deux enfants, pour donner le saint Viatique à la bouche muette qui l'implorait par un dernier mouvement, je crus assister en réalité à cette sublime *communion de saint Jérôme*, chef-d'œuvre du Dominiquin, où l'idéal et la nature, la béatitude et l'agonie, l'âme et le cadavre se fondent et se combinent dans une indicible harmonie. Je me prosternai avec les autres, et quand je relevai les yeux, ceux de l'agonisant brillèrent un instant d'une flamme si sereine, et son front et ses joues se colorèrent d'une teinte si pure, et un sourire si doux glissa

sur ses lèvres, qu'il me sembla recevoir encore le dernier adieu de mon père!

J'appris que ce vieux officier était malade et alité depuis quinze mois; et que, durant ces quinze mois, il s'était vu mourir, organe par organe, lambeau par lambeau, sans pouvoir trouver une position tenable, et avec des souffrances intolérables, à ce que disaient les médecins.... Et c'est là ce qu'on appelle *mourir de sa belle mort!* — Quelle est donc l'horrible mort? — Mourir de sa belle mort! quelle atroce ironie!... Lorsqu'une tuile ou une apoplexie peuvent vous jeter à bas sans douleur et sans angoisses! voilà ce qu'on dit et ce qu'on a raison de dire lorsqu'on regarde les choses du point de vue humain. Tout change d'aspect si l'on se place à la perspective divine. Alors, on découvre avec les yeux de l'âme les choses mystérieuses que la matière nous cachait. On reconnaît que toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir, et que la longueur et la violence du combat font la gloire du triomphe; que c'est une insigne bonté au Créateur d'avertir sa créature par quelque grande maladie, afin de lui inspirer le besoin et de lui laisser le loisir de se repentir de

ses fautes, de pardonner à ses ennemis, de consoler et de bénir les êtres qui lui sont chers!... Oui, mourir de sa belle mort! les proverbes ne se trompent jamais. La vilaine mort, c'est la mort sans souffrance, mais sans préparation. Le peuple ne s'y méprend pas; une mort subite l'effraye comme un assassinat. Et pour peu que l'on croie à quelque chose, pour peu que l'on doute même, comment ose-t-on compromettre l'autre côté du tombeau pour celui-ci? Nous vivons si peu de jours, et nous serons morts si long-temps!... Cette salutaire réflexion (que j'aurai oubliée le soir même!) me poursuivait de salle en salle dans l'infirmerie, et il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'une de ces têtes souffrantes ou moribondes eût été cassée par un boulet de canon, quelque naturel et charitable que fût ce vœu.

Un gardien vint me dire que si je voulais voir les modèles en relief des places fortes de France, je n'avais pas un moment à perdre. Je le suivis. Je m'engageai dans un escalier très-large et surtout très-élevé qui faisait chanter à mon guide, à chaque palier :

idée et si elle est neuve) aux méditations de nos ingénieurs.

Mais, tout en parcourant ces grandes lignes de places fortes, dont l'immortel Vauban a couronné le front septentrional de la France, comme d'un triple bandeau d'airain, je ne pus me défendre de cette pensée: que de génie et d'argent perdus! Deux fois les armées étrangères n'ont-elles point passé dédaigneusement au milieu de toutes nos forteresses, et ne sont-elles pas venues saisir la France au cœur, sans s'informer des lointaines colères de Maubeuge ou de Phalsbourg?

C'est que, de nos jours, l'art de la guerre, comme les autres arts, a perdu ses méthodes et ses limites; tout est invasion. Une armée en campagne n'a pas plus de frein ni de patience que la jeunesse studieuse de nos écoles: l'une et l'autre vont où le vent du siècle les pousse, en laissant, par derrière, gronder les citadelles et les grand'mères. D'où il résulte que je sortis de toutes ces places fortes en protestant contre le *chiffre* qu'elles dévorent au budget.

Je n'étais pas encore au bas de l'escalier que j'entendis un chant grave et lointain qui venait de l'extrémité *sud* de l'édifice.

C'étaient les vêpres qui allaient finir. Je me rendis à l'église. Quinze cents vieux soldats, dont la jeunesse avait été un triomphe, en remplissaient la nef:

Vaste et magnifique oratoire,
Où ces guerriers, simples de coeur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur.

Je m'appuyai sur quelque chose de froid.... c'était le tombeau de Turenne!... Dors, illustre capitaine, grand homme, véritable héros! dors en paix dans la maison du Dieu des armées, bercé par les saints cantiques, au milieu des nuages de l'encens qu'on prend sur l'autel même pour le brûler sur ta tombe!... Et vous, braves soldats d'un autre âge, compagnons qu'il n'a pas connus, qu'il n'a pu commander (seule gloire qui lui manque!), faites une garde fidèle autour de ses reliques militaires, de peur que la fantaisie ne prenne de les emporter dans quelque Panthéon, temple sans prêtre et sans culte, deux fois rempli, deux fois vidé, où l'immortalité dure si peu, et dont les demi-dieux feront leur temps de gloire, expliqués et époussetés par un concierge.

L'église des Invalides est un carré long d'une grande simplicité. Peu d'ornements de

sculpture, peu de tableaux décorent la nudité des murailles. Une noble prévoyance s'en était fiée sans doute au courage de nos soldats et à la fortune de nos armes pour y ajouter la plus imposante décoration et les plus fastueux ornements : les drapeaux pris sur les ennemis de la France. Certes, la pierre des voûtes et des piliers n'avait à craindre de rester nue que jusqu'à la première bataille. — Une fois, l'Europe coalisée a pu déchirer quelques parties de cette glorieuse tapisserie et éclaircir les rangs de ces trophées; mais les brèches de la gloire française se réparent vite : *uno avulso*.... Allons, voilà le *classique* qui revient encore. Je m'arrête à temps; et je laisse à nos *édiles* le soin de composer et de coller, sur les fontaines de Paris, des inscriptions latines à l'usage et pour l'amusement des porteurs d'eau.

Mais si l'église, c'est-à-dire l'enceinte comprise entre la porte d'entrée et le maître-autel, est modeste et sévère, comme ceux qui doivent y prier; avancez de quelques pas, pénétrez sous le dôme, et là, tout est riche, splendide et grandiose comme le règne et l'époque d'alors. Là, des colonnes de porphyre, des pavés en mosaïque,

des balustrades d'or, des tableaux, des statues, des fresques, toutes les recherches du luxe, tout le luxe des arts. Cette large et haute coupole, toute chargée de peintures, et ces quatre chapelles latérales si pompeusement parées, les grands enfoncements des croisées, la brillante variété des couleurs et des dessins du marbre, où les pieds osent à peine se poser... et pas une chaise, pas un banc pour en déranger l'harmonie!... Où est-on, si ce n'est dans un coin de Saint-Pierre de Rome? Ce contraste de tant de magnificence avec tant de simplicité dit quelque chose à l'âme, comme aux yeux. C'est Louis XIV qui, étant venu visiter la demeure de ses guerriers mutilés, a voulu y laisser un symbole éclatant de sa royauté; c'est le paradis avec toutes ses pompes et ses merveilles, au bout d'une voie humble et austère...

Les mêmes consonnances, les mêmes impressions se reproduisent à l'extérieur. Le dôme des Invalides, s'élevant sur les toits sombres du reste de l'édifice, comme une tiare d'or sur des fronts prosternés, compose à lui seul tout l'idéal du monument. Otez le dôme, et les *Invalides* ne sont plus qu'une caserne, un cloître, un hospice. Le dôme

en fait un palais, un temple, mieux que cela. Si, à présent, il y a des personnes qui ne comprennent pas bien à quoi sert le dôme des Invalides, pour l'argent qu'il a coûté, qu'ils aillent le demander à ces vieux martyrs des batailles, dont il est comme la resplendissante auréole, ils répondront avec orgueil: Il sert à être beau!

On me proposa de monter tout en haut jusqu'à la lanterne; je refusai. J'ai eu peur de voir mes contemporains trop petits. Je ne les trouve déjà pas trop grands, de plain-pied.

L'office terminé, j'allai prendre le bras du bon Maurice qui me guettait, et nous nous assîmes sous les arcades de cette grande cour intérieure, qui ressemblent aux portiques d'un monastère italien. Là, tandis que les plus gaillards des invalides couraient, sifflaient, fumaient, avec ce qui leur reste de jambes, de bras, de visage et de souffle, nous nous racontâmes l'un à l'autre, lui, la guerre et ses fatigues, moi, la société et ses chagrins; tous deux, nos combats et nos blessures. Les existences les plus diverses d'aspect se ressemblent toutes au fond: le trait de ressemblance, c'est le malheur. Les événements exte-

rieurs ne sont que l'écorce de la destinée. Le mystère est dans le cœur. La pêche est suave et veloutée; le noyau de la pêche est rude et amer.

C'est une relation, un sentiment, une parenté indéfinissable que la nature du lien qui unit un homme à son remplaçant aux armées. Bien que l'intérêt et le calcul aient formé ce nœud, un remplaçant est votre frère, comme une nourrice est votre mère. Il vous a donné son sang, comme elle son lait. L'une vous a fait vivre, l'autre vous a empêché de mourir. Qu'importe pour quel prix ? le lait et le sang ne seront jamais des marchandises. Cependant, malgré des rapports si intimes et si touchants, notre double récit achevé, Maurice était gêné avec moi, et je m'amusais tout au plus avec Maurice. C'est que, pour la conversation du moins, les confraternités, les convenances, les affections même sont de tristes ressources, sans la conformité d'éducation et la correspondance des idées. Quant à moi, je ne trouve bientôt plus rien à dire à ceux qui n'entendraient pas tout; et j'aurais beaucoup d'esprit, que je serais toujours beaucoup plus bête que la bête avec qui je causerais.

Nous levâmes la séance d'un commun accord sans nous être concertés, et nous allâmes nous mêler aux différents groupes d'invalides qui s'étaient répandus de tous côtés. J'en vis quelques-uns qui bêchaient et plantaient un petit carré de terre, avec deux petits enfants grimpés sur leurs épaules. Tous les vieux soldats aiment les enfants et les jardins. D'autres qui écoutaient d'une oreille avide une espèce de monsieur qui leur lisait, le journal de la semaine dernière; d'autres qui jouaient du flageolet ou qui chantaient de manière à faire désespérer de l'art musical en France; quelques autres qui recevaient, d'un air contrit, les criardes remontrances de leurs femmes, venues tout exprès pour les appeler fainéants, coureurs, libertins, que sais-je? et ces bordées d'injures tombaient grotesquement sur des jambes de bois, des yeux de verre et des mentons d'argent. Ces pauvres invalides, il fallait qu'ils fussent bien coupables, car ils étaient bien doux. Moi, si j'étais le maître, je supprimerais les scènes de jalousie et les querelles de ménage dans l'intérieur de l'établissement. — „S'il faut être harcelé par sa femme jusque dans ses derniers retranchements, j'aime autant rien;

que diable! on est invalide ou on ne l'est pas.“ Voilà ce que répondait le plus récalcitrant de ces mauvais sujets, et il avait cent fois raison, quelque tort qu'il ait eu.

Maurice me désignait et me nommait, en passant, les plus célèbres de ses camarades: celui-ci était un enfant, un tambour, je crois, qui, dans les premières campagnes d'Italie, avait amené prisonniers au quartier-général six grenadiers hongrois, hauts de cinq pieds huit pouces, et gros à proportion. Celui-là, ancien sergent à la 32e demi-brigade, ayant la peste en Egypte, se sauva en fraude du lazaret, et suivit sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur Saint-Jean-d'Acre; sa seule crainte était qu'on le reconnût comme pestiféré avant qu'il pût se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'escalade, qu'il sautât en l'air avec le bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse plus qu'extraordinaire, et qu'il reçût en retombant un fusil d'honneur des mains du général en chef. — Ce grand brun, dans je ne sais plus quelle affaire en Allemagne, voyant un boulet arriver droit sur l'empereur, le jeta rudement à bas de son cheval, et perdit lui-même

les deux cuisses. L'empereur lui pardonna. — Ce vieux major, là-bas, qui a 90 ans, et trois cheveux qui lui font encore une queue sur la nuque et deux boucles sur les oreilles, étant lieutenant de cavalerie dans la guerre contre le grand Frédéric, eut un bras emporté par un boulet.... „Ah! ma bague, ma bague, cria-t-il à un trompette, allez me chercher ma bague.“ C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. On la lui remit à l'autre main; et après un premier pansement, fait à la hâte, il poussa son cheval dans la mêlée, au cri de Vive le roi! Quatre ans après, il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine, et il s'estima fort heureux. Tant de grace et de sang-froid, de galanterie et d'intrépidité allaient parfaitement à la physionomie ouverte et aux manières *comme il faut* de ce vétéran de l'ancien régime, et je le saluai comme un monument encore debout d'une civilisation disparue.

Qui reconnaîtrait maintenant les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amerique, de l'Italie, de l'Egypte, de l'Allemagne, du Portugal, etc.? Qui reconnaîtrait l'ombre de la grande armée? Comment, avec ces

chapeaux déformés, ces larges habits fuyants, aux retroussis mal agrafés; comment, avec tous ces invalides, recomposer, par la pensée, un dragon de la garde impériale, un hussard alerte, un élégant lancier, un carabinier herculéen, portant la pelisse écarlate, les bottines, le casque romain, les plumes polonaises, ou la cuirasse d'or?... Eh bien, il en est, parmi ces invalides, qui ont pu devenir époux de princesses, et qui ont préféré rester les favoris de la victoire, tant elle était belle sous la république et sous l'empire! — Combien en vois-je, sans doute, qui, sortis des *guides de l'empereur*, ont fait, en 1805, retentir, sous leurs sabres recourbés, les pavés de Dresde et de Weimar! Et les jeunes Allemandes, en apercevant passer le bout des plumets rouges et verts au-dessus des petits volets de leurs salles basses, jetaient vite leur ouvrage, et entr'ouvraient toutes leurs fenêtres; et les Français se retournaient en roulant leur moustache dans leurs doigts; et, le soir, c'était la valse, et c'était l'amour jusqu'au départ. Car les Allemandes étaient douces, et bonnes, et si elles n'avaient point l'œil ardent, la taille voluptueuse et les pieds adorables des divines

Andalouses, elles avaient la fraîcheur, le sourire et la voix des anges, et leur ceinture ne cachait pas de poignard pour leurs amants français !

Hélas ! dis-je ; et je passai rapidement auprès de certains groupes, de peur d'entendre les conquérants des Pyramides et du Kremlin se raconter entre eux lequel des cabaretiers du *Gros-Caillou* donne le plus d'eau-de-vie pour dix centimes, ou entamer une grave discussion sur la meilleure qualité de trois détestables espèces de tabac. Car nos idées changent avec nos habitudes ; car bien peu de gens ont le langage que supposerait leur destinée ; bien peu de gens, rois ou soldats, ont le sentiment de ce qu'ils sont, et la poésie de leur rôle. Le poète sait cela pour eux.

Mais je ne pouvais me lasser d'admirer la cordiale fraternité qui règne entre tous ces hommes, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés. Vieille monarchie, république, Vendée, empire, restauration, tout est la France pour eux. Aigle, coq, fleur de lis, ne sont à leurs yeux que des symboles qu'il a plu à la France d'adopter ; tant de cocardes ne sont que des rubans que la folle qu'ils aiment a mis tour à tour

à son bonnet quand la mode changeait; et comme ils n'ont jamais vu que la France dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent point en vainqueurs et en vaincus pour se haïr et s'opprimer, mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses préventions même, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ses frères, et ils se tendent la main, quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des blessés et des héros de la guerre! Puissions-nous apprendre tous, citoyens ou sujets, que dans ce siècle de bouleversements sans nombre comme sans exemple, les diverses formes de gouvernement qui se succèdent ne sont que les cultes différents d'une même divinité: la patrie! Et sachons surtout que, parmi tant d'opinions, d'intérêts, de sectes et de factions, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne, il n'y a réellement que deux partis: les honnêtes gens et les intrigants; les hommes distingués et les esprits vulgaires; en un mot, les bons et les mauvais....

— „Avis aux électeurs et aux ministres pour le choix des fonctionnaires et des dé-

putés", reprit Maurice, en parodiant mon geste et ma voix; car, sans m'en apercevoir, j'avais débité fort intelligiblement ce monologue politique. — Je persiste dans mes conclusions, en me réunissant à l'amendement de Maurice.

Cependant le jour tombait, et mon remplaçant me reconduisit cérémonieusement jusqu'à la grande porte. Comme je lui disais adieu, en l'engageant à venir me voir, deux vieilles gens lui sautèrent au cou. C'était sa mère et son père.... Je regardai autour de moi s'il ne me viendrait pas aussi.... Pauvre insensé!

— „Maurice, lui dis-je, en secouant sa manche sans bras, vous aviez raison, il y a de plus grands malheurs que cela!"

Et je m'éloignai sans retourner la tête.

EMILE DESCHAMPS.

LES JEUNES PERSONNES

SANS FORTUNE A PARIS.

Dans le siècle où nous vivons, surtout en France, une portion de la société est condamnée au malheur en naissant ; classe de Parias, êtres délaissés, et pourtant intéressants et aimables, dignes d'un meilleur sort, si tout ce qui est bon trouvait sa récompense dans cette vie ; je veux parler des jeunes personnes bien nées et sans fortune. Pauvres filles, quel âge mûr vous attend !... quel avenir vous est réservé !... à quoi vous servent votre douceur, vos vertus, vos talents ? que vous revient-il de posséder une charmante figure, d'avoir un noble main-

tien, et „la grâce plus touchante encor que la beauté? La plupart d'entre vous sont destinées à végéter inutiles sur la terre, à ne jamais porter le titre d'épouse, à ne caresser que l'enfant de l'étrangère.... Est-ce que vous ne vous sentiriez pas la force de remplir de saints devoirs?... Auriez-vous peur de rendre malheureux l'époux dont vous prendriez le nom?... Craindriez-vous les peines, les fatigues attachées à la maternité?... Êtes-vous des êtres froids, égoïstes, qui ne savez, qui ne pouvez aimer?... Oh non, cent fois non... Ne pas remplir vos devoirs d'épouse!... Vous connaissez si bien ceux d'une fille tendre et soumise!... N'est-ce pas vous qui travaillez la nuit pour répandre un peu d'aisance dans votre intérieur gêné?... D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé!... Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille!... — Tu ne serais pas bonne épouse... tu n'aimerais pas tes enfants... toi, jeune et touchante fille, qui, seule, soignes ton vieux

père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaieté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans cesse qu'il existe des anges... qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme?... Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans?... Comment?... Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il?... elle est si heureuse!... Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, caresse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée?... Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il

lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de fortune... Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres... ils étaient classiques... ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage,

et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme, les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les

ducs, que les ducs... Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge?... On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, ou vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements: de là tant de célibataires de trente-six à quarante ans; de là tant de jeunes personnes obligées de renoncer aux plus doux sentiments de la nature, de faire taire une inclination dont elles pouvaient espérer le bonheur de leur vie.

J'ai connu un jeune légiste, qui était éperdument amoureux de la fille d'un lieutenant-colonel à la demi-solde; il était payé de retour; ces deux êtres aimants, bons, sensibles, n'auraient demandé qu'une honnête aisance pour partager les mêmes peines, les mêmes plaisirs: la prudence leur défendait de s'unir; le jeune homme soutenait sa mère de ses émoluments; le respectable militaire était infirme, il n'avait que cent louis de pension; il n'aurait rien donné à sa fille; l'amant infortuné me di-

sait souvent : Me marierai-je pour faire partager à mon Emma les privations que je m'impose? pour la voir, elle, jeune femme belle et brillante, passer une triste vie dans un petit appartement où elle ne recevra personne; renonçant au monde par nécessité et non par goût, faute de pouvoir subvenir aux frais d'une toilette simple, et même au-dessous de son rang?.... Et nos enfants, qu'en ferions-nous? l'éducation privée ne vaut rien pour les garçons; les pensions sont au-dessus de nos moyens.. il n'y faut plus penser; la raison m'oblige de renoncer à Emma, et cependant elle seule peut me rendre heureux, je l'aime...

Quatre ans après, la belle figure du légiste, ses talents, sa réputation d'honnête homme attirèrent l'attention de M. Dorval, négociant retiré; il pensa que sa fille ne pouvait avoir un meilleur mari; il la lui offrit, avec ses cent mille francs de dot; elle fut acceptée; à l'aide de cet argent, le légiste se poussa dans le monde; il occupe aujourd'hui tout le premier d'une maison de la rue Caumartin; il a cinq domestiques, une voiture.... La pauvre Emma a perdu son père; elle est en Angleterre, où elle fait l'éducation des enfants de lady...

Et voilà une prévoyance, un calcul inconnu à la classe ouvrière; l'idée ne leur vient pas qu'un homme qui n'a rien puisse prétendre à une femme qui possède quelque chose, et bien moins se mettent-ils dans l'idée que des moyens exigus, la gêne, la misère même, soient des raisons pour ne pas se marier; au lieu de souffrir seuls, ils souffrent à deux: au lieu de manger, tristes et ennuyés, le pain qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, une gaie compagne partage leur frugal repas; et ils ne calculent pas que deux ou trois enfants diminuent leurs portions sans augmenter leurs ressources; ce sont eux qui peuplent les villes; il n'y a guère de célibataires dans les faubourgs; pas une vieille fille parmi les gens du peuple; comme disait une femme célèbre, chaque chacune trouve son chacun. Ils ont raison. Ceux d'un rang plus élevé ont-ils tort?... non; tous les deux suivent la conséquence de leur position dans le monde; l'un sans soucis, sans inquiétude pour l'avenir, vivant au jour le jour, n'ayant point d'orgueil, point d'amour-propre, enfant de la nature, a l'instinct que tout homme doit avoir une compagne, il en prend une; ils empruntent tous deux une modique somme

pour payer les frais de leur noce; ils travaillent pour la rendre; ils font part à leurs amis, à leurs voisins, de leurs aubaines; se réjouissent quand l'ouvrage va bien; mais aussi ils ne cachent ni leurs mécomptes, ni leur détresse; la femme fait voir le paquet de hardes qu'elle porte au Mont-de-Piété pour payer son terme; elle raconte qu'elle n'a que trente sous pour passer la semaine; et si elle va se coucher sans souper, toute la rue en est instruite.

Dans un rang plus élevé, on cache sa pauvreté comme un vice; si l'on gagne mille écus, on dira qu'on a cinq mille francs; les vingt mille francs de son beau-père valent pour les connaissances quarante à quarante-cinq mille francs; si l'on vit par économie loin du monde, on dira bien: „Mes moyens ne me permettent pas de voir le monde"; mais on laisse à entendre qu'on ne l'aime pas beaucoup, qu'on se procure d'autres jouissances intérieures; on exige que sa femme soit mise comme une autre qui est le double plus riche; et si l'on donne à dîner, on emprunte à droite et à gauche de la porcelaine, de l'argenterie, et on fait croire qu'elle est à nous;.... et qu'on n'imagine pas que ce soit une sotte vanité, un

orgueil mal placé qui fasse agir ainsi; non, c'est nécessaire; si vous paraissez malheureux, gênés, si vous faites pitié, ceux qui n'ont avec vous que des rapports de société, vous délaissent, ils ont presque peur que vous ne vous adressiez à eux pour améliorer votre sort; quant à ceux avec qui vous êtes en relation d'affaires, ils cherchent à en finir au plus tôt, et se réjouissent ensuite d'en être échappés; car vous êtes pauvre, ainsi vous ne devez plus inspirer de confiance. Vous désirez un locataire riche; vous voulez que votre fermier ait des terres à lui; si l'instituteur de vos enfants attend après ses appointements pour vivre, vous l'appelez un pauvre diable; la maîtresse au cachet de votre fille doit vous rompre la tête des bonnes maisons où elle donne leçon, sans quoi elle court risque d'être remerciée à la fin du mois; si on vous parle d'une femme de chambre adroite, fidèle et sage, et qu'elle vous dise, en se présentant chez vous, qu'elle a bien besoin de gagner quelque chose, parce qu'il y a six mois qu'elle est sans place, et qu'elle a sa mère à soutenir, vous lui ferez dire le lendemain par votre cuisinière que vous vous êtes arrangée

avec une autre personne. L'honnête artisan, père de famille, qu'une révolution, un hiver rigoureux, les maladies ont réduit à la misère, vient, couvert des lambeaux de sa dernière veste, pour réclamer l'ouvrage que vous avez à faire faire, il ne l'obtiendra pas, et le verra, le lendemain, entre les mains de l'adroit fripon revêtu de la redingote qu'il a peut-être volée.... O civilisation !... ô siècle !...

Mais je m'écarte de mon sujet, revenons-y. Il est donc clair, bien clair, qu'il doit y avoir et qu'il y a un certain nombre de jeunes personnes, vouées au célibat, aux privations et sans avoir ce qu'on appelle à proprement parler un avenir; et cela par trois raisons: parce qu'elles n'ont rien; parce qu'elles ne peuvent pas épouser le premier venu; et parce que, quand elles le voudraient, ce premier venu ne le voudrait pas, car il lui faut aussi de l'argent. Parmi ces jeunes personnes, quelques-unes, oubliant les bons principes qu'elles ont reçus, les exemples d'honneur et de vertu qu'elles ont toujours eus sous les yeux, souillent les cheveux blancs de leurs parents, et déshonorent leur famille par leur mauvaise

conduite; qu'elles soient à jamais méprisées; elles connaissaient le bien, et elles ont fait le mal.... D'autres se moquent du qu'endira-t-on, épousent un honnête artisan, et, heureuses sous la cornette et le simple déshabillé, aiment leur mari et élèvent leurs nombreux enfants; les troisièmes, c'est le plus petit nombre, placées favorablement dans la société, mieux partagées peut-être par la nature, rencontrent de ces hommes riches, indépendants, qui ne doivent compte à personne de leurs actions, qui pensent qu'une femme sage est le plus grand trésor d'un époux, ont le bonheur de s'en faire aimer, et d'être choisies pour embellir leur existence; le choix du jeune homme est traité de folie par les vieillards; si la fiancée est jolie, les amis du marié le félicitent, et la jeune femme, une fois mariée, est reçue partout avec les mêmes égards, les mêmes honneurs que la riche héritière. On cite ces mariages-là, on en rencontre trois ou quatre de par le monde, et on dit de l'épouse: Elle est heureuse, celle-là; elle peut se vanter d'être née coiffée; d'autres méchants, envieux, demandent: Est-ce une réparation? En attendant, la nouvelle dame fait le bonheur de sa nou-

velle famille. Plusieurs, . . . mais celles-ci étaient jeunes filles du temps de la première révolution, fières de leurs anciens titres, attendent, ou ont attendu la vieillesse en faisant du filet, végétant, vivotant à l'aide d'une petite pension que possèdent leurs parents; elles ne songent pas à se tirer d'affaire; leurs parents meurent, et les infortunées paient leur imprévoyance par des années de misère, de douleur et de repentir. Mais le plus grand nombre des demoiselles de notre siècle, nobles ou roturières, élevées à la cour ou dans l'humble maison du bourgeois, laides ou brillantes d'attraits, nées avec de l'esprit ou n'ayants que du simple bon sens, se sentant une inclination prononcée pour une chose, ou n'ayant que de la bonne volonté, toutes cherchent à se donner un talent, à se procurer un état, à conjurer le sort; toutes tentent la fortune, bravent leur mauvaise étoile, désirent, cherchent, trouvent une industrie; courageuses femmes, rien ne les rebute; elles ont bien vite oublié la mollesse de leurs premières années, le luxe de leur enfance; mais, hélas! que leurs ressources sont bornées! . . . combien peu elles ont à choisir leurs chances de bienêtre;

si elles se décident à travailler à l'aiguille, à peine gagnent-elles pour leur modeste entretien ; la broderie, art charmant, le premier des talents pour une femme, est aujourd'hui prostitué ; ce n'est plus un état ; après une journée entière passée sur son ouvrage, quand le soir elle peut à peine distinguer les objets, tant ses yeux sont fatigués, la meilleure brodeuse est contente, si elle peut se dire : J'ai gagné un franc, cinquante centimes.... Ainsi des autres ouvrages de mains.

Les moralistes, les hommes qui écrivent pour la jeunesse, remplissent leurs livres d'histoires de jeunes personnes qui ont commencé à faire des chemises, et qui, deux ans après, ont un atelier pour l'exportation ;... de brodeuses qui deviennent de riches lingères ; de simples ouvrières, tenant aujourd'hui des magasins plus beaux que ceux de mademoiselle Victorine, ou de madame Palmyre. Que Dieu bénisse ces hommes, et les récompense de leurs bonnes intentions ; ils ont voulu encourager ces pauvres jeunes filles qui ont de l'ambition aussi bien que leurs frères ; ils les aident à passer sans regret tant de nuits qui, à ce qu'elles croient, les acheminent

vers l'heureux moment où elles seront à la tête d'une trentaine d'ouvrières.... Grand bien arrive à leurs écrits et à eux.... Mais ils ont avancé des chimères; ils ont vu les objets par le verre grossissant. Dans ce siècle-ci, la brodeuse reste brodeuse, tant qu'elle a une bonne vue; l'ouvrière en chemises fait toujours des chemises; et, pour avoir les magasins de mademoiselle Minette, il faut plus que de l'intelligence, il faut de l'argent, beaucoup d'argent; le siècle est comme cela; qu'y faire? . . . . .

Il reste donc deux chances, le commerce et l'instruction. Si j'avais encore dix-huit ans, que j'eusse à choisir, je n'hésiterais pas: le commerce peut seul présenter un avenir d'espérance; il peut seul faire rêver des illusions, tout morcelé, tout abattu, tout mort qu'il est; il a en lui un principe de vie, une animation, qui peut faire tout attendre; et cependant peu de jeunes personnes nées pour ne rien faire, et obligées de travailler, se mettent dans le commerce; il faut y avoir vécu, y être habituée pour l'aimer; et les filles de marchands sont rarement dans la position dont je parle ici; ou leur père a toujours prospéré, alors elles se marient richement; ou il n'a fait que

pour élever sa fille, et, dans ce cas, celle-ci s'est toujours habituée à l'idée qu'il fallait d'abord être chez les autres, puis, ensuite, revenir dans la maison paternelle, épouser un des commis, succéder à la boutique de son père, et faire bouillir son pot-au-feu à la cheminée où a cuit, depuis trente ans, celui de la famille. Quant aux bonnes mères qui ont été élevées au coin du feu, elles craignent pour leurs filles les engelures qu'on attrape dans un magasin froid et humide; elles craignent de les savoir couchées seules dans une chambre au quatrième; elles craignent de les voir courir la rue Saint-Denis, un carton sous le bras; elles craignent l'élégant flâneur qui les regarde le soir aux carreaux; elles craignent le babil de leurs compagnes, les plaisanteries du commis... Tendres mères, que ne craignent-elles pas!... Bref, on met rarement dans le commerce une demoiselle élevée dans la bourgeoisie.

La grande ressource, le point de mire de tous les parents, l'immense abîme où viennent s'engloutir tant de médiocrités, tant de talents, tant de beautés, tant de traits repoussants, la comtesse qui n'a plus que son titre, l'héritière ruinée, c'est l'in-

struction; il n'y a que cela, on ne pense qu'à cela; et, quand une fois on a obtenu son diplôme de premier, de second, de troisième degré, qu'on est reçue institutrice, tout est accompli; on n'a plus rien à désirer; la vie n'est plus qu'*un jour de fête*, et l'avenir se présente à nous riant et serein comme un beau jour de printemps, comme une page de Pindare ou de Chaulieu (je suis obligée d'aller chercher mes exemples un peu loin, les poésies de nos jours n'offrent que les orages de l'été, les tristes tempêtes des équinoxes); aussi, quand la première enfance est passée, toutes les études sont dirigées vers ce bienheureux diplôme, qui vous met à même de faire une éducation particulière, de donner des leçons, ou d'être sous-maîtresse dans une pension; or, comme bien des gens ignorent ce que c'est qu'un diplôme (pour une femme), je vais l'expliquer. Il existe à Paris une dame qui n'a d'autre emploi que de visiter les cahiers des jeunes postulantes à l'ordre des institutrices; de les interroger ensuite (les institutrices) sur leur savoir-faire, et de constater à messieurs du jury de l'Instruction publique que mademoiselle une telle est à même de passer ses examens;

dans ce cas, elle se présente devant un, deux (de mon temps ils étaient trois) de ces messieurs, écoute les questions qui lui sont faites, et y répond de son mieux. Il y a trois sortes de diplômes; le premier est celui des maîtresses d'étude et des maîtresses d'école; il consiste à avoir fait des extraits d'histoire sainte, de grammaire, d'arithmétique, et d'avoir bien répondu sur ces trois choses; alors vous pouvez vous placer pour tenir une classe d'enfants, une école primaire; mais je vous préviens qu'avec ce diplôme il est permis d'écrire ainsi: „Madame, je vous remercis des dĕmarches que „vous avez faite pour moi, je n'oublîrai jamais votre bonté.“ Ne vous y fiez donc pas. Le second est un peu plus présentable; on ajoute au premier l'histoire de France et la géographie; avec celui-là on peut mettre Pension sur la porte de son établissement, nourrir et coucher les jeunes personnes; mais aussi on est tenue de pouvoir rectifier le billet ci-dessus...... Mais le *nec plus ultra* des diplômes, c'est celui des institutrices; ne l'obtient pas qui veut; car, pour le posséder, il faut une instruction réelle, de longues et bonnes études; il faut plus que des mots, il faut du fonds; je connais maint

jeune homme, qui a fait sa rhétorique, qui étudie la philosophie, et qui serait fort embarassé s'il s'agissait de répondre comme le doit faire l'institutrice en espérance. L'histoire ancienne, celle du moyen âge, toutes les histoires modernes doivent lui être familières; il faut qu'elle connaisse la littérature française et étrangère; être presque aussi forte, en cosmographie, que M. Azaïs, et pouvoir tenir tête à Condillac, s'il vivait encore, pour la logique et la rhétorique; si une dame, munie d'un pareil diplôme, se présente pour élever vos filles, vous pouvez les lui confier, elle sait beaucoup. Une de mes élèves, mademoiselle A. F., a obtenu, à seize ans, le titre d'institutrice; c'est la plus jeune inscrite sur le registre; ce n'est point une vanité de ma part de la citer ici; c'est un hommage rendu à cette aimable et studieuse enfant. Donc, lorsque vous êtes munie de ce passe-port, il ne reste plus qu'à en faire usage; et nous avons vu qu'on peut en tirer trois partis.

Avec de bonnes jambes, une forte santé, une santé à l'épreuve de la pluie, de la neige, du vent, de la gelée, des grandes chaleurs, on donne des leçons au cachet, quand on en trouve; de cette façon on

bien plus haut que sa fortune, si elle a cette fierté, compagne inséparable d'un noble caractère ; ce qui est tout alors, ce sont ces soins, ces attentions, cette délicatesse, ce respect au malheur dont se dispensent trop souvent ceux qui croient remplir plus que leur devoir envers l'infortunée qu'ils ont chez eux, quand ils lui ont donné cinq ou six robes par an, qu'ils l'appellent mademoiselle, en lui faisant la révérence quand elle entre; qu'ils ont recommandé à leurs enfants d'être bien obéissants envers elle: ils ne voient pas que souvent ils l'abreuvent d'amertume et de dégoûts; ce n'est pas leur faute, ils ne se doutent pas qu'elle souffre; car ils sont bons et seraient désespérés que quelqu'un, chez eux, près d'eux, fût à plaindre; leurs domestiques, leurs ouvriers les adorent; ce sont de si dignes maîtres! si généreux, si humains! et pourtant la pauvre petite qui dîne à leur table, qui reste au salon quand il y a du monde, pleure presque toujours en se mettant au lit; eh! pourquoi, vont demander la plupart de mes lecteurs, que lui manque-t-il? elle est bien difficile si elle ne se trouve pas heureuse; je n'en demanderais pas tant pour ma fille... Peut-

être a-t-on raison de penser ainsi; peut-être moi et ma protégée sommes-nous trop susceptibles; il faut se ployer au malheur; il ne faut pas être si superbes quand on vit chez les autres; j'ai honte moi-même de vous dire ce qui la tourmente, ce qui souvent la réveille la nuit, ce qui, au milieu de son appartement doré, de sa fraîche toilette suspendue près de son lit, lui fait regretter sa chambre de jeune fille, et sa petite robe de mérinos; c'est si peu de chose à être raconté, et cependant... Ah! mademoiselle, que vous contribuez à nous faire peu regretter la personne qui était ici avant vous! quel mauvais ton!... combien peu elle savait vivre!... Croyez-vous que, quand nous sortions, ma fille et moi, en voiture avec elle, elle se plaçait toujours au fond!... La mère des élèves est malade; l'aimable institutrice, assise au pied de son lit, lui fait la lecture; arrive une parente, elle s'approche de la dame, s'informe de sa santé, puis lui parle bas; la jeune fille, pour ne pas gêner, continue à lire; elle est interrompue par ces mots: Mademoiselle ***, voulez-vous me faire le plaisir d'aller une minute près du feu? j'ai quelque chose à dire à madame... Près du

d'ennui, de désagréments, ce qu'on supporte de caprices et d'absurdités en élevant les enfants des autres, à moins d'y avoir passé, d'avoir vu cela de près : quelle singulière manière d'agir ont les uns; quelle sévérité demandent ceux-là; quelle faiblesse déplacée; quelles prétentions exagérées! On vous remet une enfant souffrante et délicate, sans moyens; on vous supplie de la ménager, de ne pas trop exiger d'elle : elle ira bien toute seule, quand elle le pourra; la pauvre petite, elle ne demande qu'à travailler! surtout point de punitions; rien qui puisse, en blessant sa fierté, humilier son âme.... Vous suivez de point en point ce qui vous est ordonné... Au bout de trois ans, cette enfant studieuse, ardente, douce et sensible, n'a voulu rien apprendre, ne sait rien, vous a fait tourner la tête par son mauvais caractère, par ces sottises; et un beau jour, la mère arrive, vous accable de reproches, et vous retire sa fille, en vous accusant de lui avoir fait perdre son temps, d'avoir paralysé ses moyens, enfin d'avoir abusé de la confiance qu'on avait eue en vous... Vrai, cela est tuant, cela crispe et irrite..... Eh bien! il n'y a que vos sous-maîtresses qui sentent cela comme vous. Or donc,

vous leur en parlez; et rien que cela les dédommage de beaucoup... Elles en ont bien besoin, les pauvres femmes! Ce n'est pas trop d'une heure de contentement par semaine, quelquefois par mois, pour tant de jours de travail, de fatigue et de patience, pour cette jeunesse passée avec de petits êtres, maussades pour la plupart, bruyants, ennuyés, n'ayant que de la mauvaise volonté, et, par-dessus le marché, impertinents et raisonneurs. Qu'on ne me dise pas que ce portrait est chargé, qu'il est fait avec partialité; j'en appelle à toutes les personnes qui se sont occupées d'éducation publique, qui ont été maîtresses d'étude: n'est-ce pas ainsi que sont faites presque toutes les élèves? J'ai passé sept ans dans deux pensions; j'ai observé bien des petites filles pendant ce temps; et terme moyen, sur vingt, quinze sont gâtées ou d'un mauvais naturel, enfin insupportables; trois ne font ni bien ni mal, et deux vous font aimer l'état: voilà pour le caractère... Sur vingt, six ne sont propres à rien: autant vaudrait instruire l'automate de M. Robertson; six pourraient quelque chose, et ne veulent guère; cinq apprennent tout juste ce qu'il faut qu'elles

sachent; et trois vous font honneur. Je défie qu'on me démente dans ce calcul; et voilà pour qui une aimable et spirituelle femme est forcée, par la nécessité et le besoin, de sacrifier ses premières années, ses années d'espérance! Ce n'est plus quatre, cinq, six jours qu'elle donne à cette jeunesse si décourageante, c'est tout; le matin, le soir, à midi, elle les a là, elle en est entourée; elle dîne, elle dort, elle se repose au milieu d'elles; elle est sa récréation, ses études, ses pensées; jamais seule!.... Pour réfléchir, se reconnaître un instant, elle prend sur son sommeil; fort heureuse quand il n'est pas encore troublé par l'insomnie ou l'indisposition d'une des élèves qui dorment dans la même salle qu'elle....

Il est un *moment bien triste* dans la vie d'une *sous-maîtresse*, un *jour* qu'on *pourrait mettre* au nombre des jours *malheureux*; je ne parle pas de celui où elle quitte pour la première fois une bonne et tendre mère, le père qui l'a instruite, la maison qui l'a vue naître, où elle arrive dans une pension, où elle se voit entourée d'étrangères, où une vie grave, triste et monotone commence pour elle; alors elle

est encore étourdie: on l'entoure, on la flatte, on l'instruit doucement de ce qu'elle a à faire; elle peut se croire en visite... Ce n'est pas cela; c'est au bout de la semaine, le dimanche suivant, par exemple, après être revenue de la grand'messe: ses compagnes de travaux sont sorties, la maîtresse de la maison a du monde: elle est de garde; c'est l'hiver, il pleut, le jardin est fermé, et les élèves sont confinées dans une classe où elles ne savent que faire et s'ennuient; les petites jouent aux osselets, vont et viennent, crient, sautent, et impatientent à force de remuer; les moyennes chantent pour tuer le temps, ou bien se chamaillent; les grandes, désolées de ce que ce n'est pas leur jour de sortie, bâillent et causent entre elles, ne parlant pas à leur nouvelle maîtresse qu'elles connaissent à peine. Celle-ci est là, assise au milieu de ce brouhaha auquel elle n'est pas encore accoutumée, de ce mouvement, de cette pluie qui tombe, de ces carreaux blanchis pour qu'on ne puisse pas voir dans la cour. Elle tient un livre: de temps en temps elle dit à haute voix: «Paix donc, mesdemoiselles! un peu de silence, on ne s'entend pas!» puis elle reporte sa vue

sur son livre. Demandez-lui ce qu'elle lit; la pauvre petite! ses yeux sont bien trop remplis de larmes; son cœur est bien trop gros pour qu'elle sache ce qu'elle fait. Elle se rappelle que, l'année d'avant, à pareille époque, le dimanche aussi, il y avait une réunion de famille chez une de ses tantes; elle dansait; on avait fait des charades, elle était rentrée ayant mal à la tête à force d'avoir ri... Et aujourd'hui!... aujourd'hui, c'est encore le jour de réunion chez sa tante; sa mère y est, sa jeune sœur aussi: on y dansera, on y fera des charades; et elle!... En vérité, si des dimanches comme ce premier-là revenaient souvent, il faudrait en mourir. Eh bien! pour tant de mal, tant de soins, tant de responsabilité, une sous-maîtresse gagne par an, deux, trois cents francs (quatre cents, si elle tient une grande classe). Elle reste deux, quatre, dix ans, sans espoir d'augmentation; elle vieillira dans la maison, toujours avec ses cent écus, et on n'aura même pas eu la précaution de lui faire une retenue, pour qu'elle ait la retraite des invalides quand elle aura perdu la jeunesse et la santé. Ceci est triste, allez-vous dire; il faut que les chefs

d'institution soient bien égoistes pour ne pas récompenser celles qui partagent leurs difficiles travaux..... Hélas! ce n'est pas leur faute, elles ne sont guère plus favorisées; la concurrence est si grande!... et puis, ce n'est pas la maison la mieux tenue qu'on cherche pour y mettre sa fille; c'est la moins chère: six cents francs est un prix exorbitant! Paris fourmille de maisons qui prennent les élèves à cinq et même à quatre cents francs. Comment est-il possible, je le demande, pour ce prix, de pouvoir nourrir, blanchir, chauffer, loger, éclairer et instruire des enfants? Peut-on leur donner une nourriture saine, des classes et des dortoirs commodes, des maîtres habiles? Peut-on choisir des sous-maîtresses, quand on se voit forcé de les payer un peu moins que des bonnes d'enfants? Des parents imaginent-ils sérieusement qu'on soigne leurs filles dans ces pauvres et petites maisons? La volonté ne manque pas; mais encore faut-il pouvoir; je laisse de côté celles qui ravalent l'état par faiblesse ou par besoin, et qui acceptent cent écus pour défrayer de tout une petite fille de huit à neuf ans. Je vais prendre mon exemple dans une de ces

maisons si communes, où l'on ne demande que cinq cents francs; ce qui fait vingt-sept sous par jour. Vous supposez bien que votre enfant, qui est au grand air, mange une livre et demie de pain par jour,

en quatre repas..............................	6 sous.
Deux sous de vin..................	2
Du lait ou des fruits, pour dejeuner et goûter......................	2
En comptant huit sous pour la viande et les légumes, au diner et au souper, je mets l'ordinaire un peu moins cher que celui des maçons, dans la rue de la Mortellerie..	8
Dans les écoles, les enfants donnent six francs l'hiver pour se chauffer; moi je mets pour le chauffage et l'éclairage..........................	2
En comptant trois sous pour le loyer, et calculant sur quarante élèves, on n'aura qu'un total de 2,160 fr. par an; il est impossible de se procurer, pour ce prix, une maison vaste, un jardin; n'importe...........	3
TOTAL....	23

Il reste donc quatre sous pour les faux

frais et l'éducation: en conscience, ce n'est pas trop! Faut-il, pour ce prix, se procurer les premiers maîtres de Paris? avoir un professeur à cinq francs le cachet, un maître d'écriture à trois? Et les sous-maîtresses, les domestiques, les réparations? Zénon disait un jour à un sot Athénien, étonné qu'il demandât, pour instruire son fils, la somme suffisante à l'achat d'un esclave: „Eh bien! achète-le, et tu en auras deux..." Que dirait-il de nos jours? car ces mêmes parents qui marchandent, qui liardent (qu'on me pardonne cette expression) une institution, ne regardent pas à donner trente francs pour une partie de campagne, plus même pour un chiffon souvent destiné à parer l'enfant orgueilleux qui vient étaler cette parure de luxe dans la maison où il est presque nourri par charité....

Qu'on me pardonne ces détails qui sortent de mon sujet; mais je n'ai pu résister au désir de faire connaître l'injustice de certains parents: heureuse si j'ai pu venger ainsi mes dignes collaboratrices! Eh bien! que veut-elle que je fasse à tout cela, diront mes lecteurs, après avoir lu ce trop long article? Est-ce ma faute à

moi, si tant de jeunes personnes sont sans fortune?... Mais je suis bien aise de signaler un des malheurs de notre siècle, de notre pays surtout, malheur d'autant plus grand, qu'il est moins plaint: car on déplore le sort des artistes sans occupations; on console l'homme à talent méconnu; on encourage le légiste sans cause, le médecin sans clientèle; le littérateur peu fortuné se venge en lançant ses saillies spirituelles contre le financier opulent: mais pas une ligne n'a été écrite, pas un régret n'a été exprimé en faveur de cette nombreuse et intéressante partie de la société, qui mérite tant, sans espérer même les honneurs du triomphe.

Je me résume. N'avoir rien est aujourd'hui un très-grand malheur; ne rien faire pour avoir quelque chose, une sottise; espérer beaucoup quand on a peu, une illusion de jeunesse dont les années détrompent; se jeter à corps perdu dans l'éducation, comme dans un port assuré, une fausse spéculation; c'est entrer dans une impasse! mais, quand on y est, il faut s'en tirer le mieux possible. Si donc vous aimez votre liberté, donnez des leçons au cachet; si vous tenez à vos aises, que

vous ne rejetiez pas des chaînes dorées, mettez-vous institutrice dans une riche maison; si une vie régulière et laborieuse ne vous effraie pas, faites-vous sous-maîtresse: il y a quelques roses cachées sous les épines; cette aimable enfant qui économise pour vous offrir un bouquet le jour de votre fête, celle-ci qui pleure de regret en vous quittant, quoiqu'elle rentre dans sa famille, et ces petites causeries avec vos compagnes, ces riens dont on rit ensemble, cette tranquillité de conscience, cette innocence de mœurs, ah! tout cela a bien son prix! et je me surprends quelquefois regrettant le temps où je recevais, chaque premier du mois, trente-trois francs trente-trois centimes.

V^ine COLLIN.

